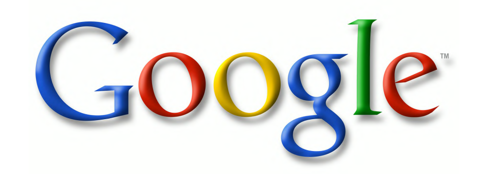
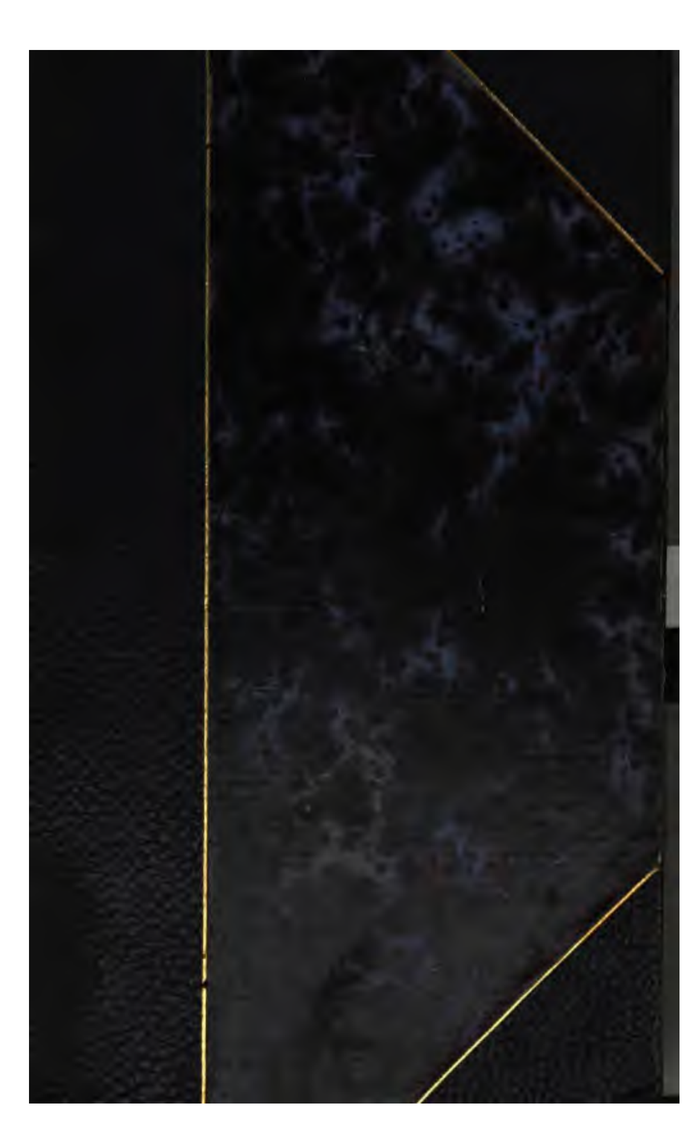


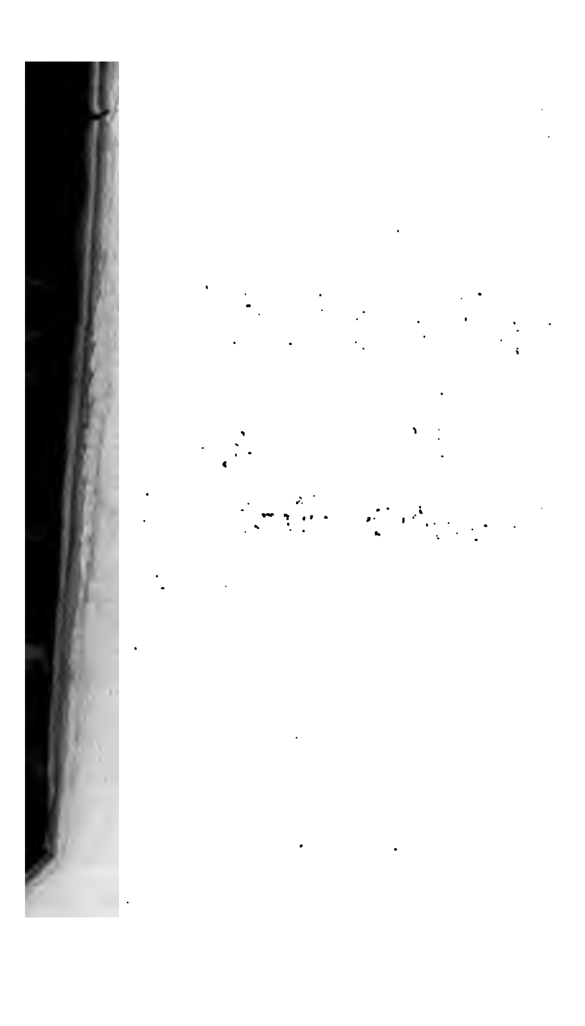








# HISTOIRE
## DE
## MARGUERITE D'ANJOU.
*PREMIERE PARTIE.*



# HISTOIRE
## DE
## MARGUERITE D'ANJOU,
### REINE D'ANGLETERRE.

*Par Mr. l'Abbé* PREVOST,

Aumônier de Son Altesse Sérénissime Monseigneur le Prince de Conty.

*PREMIERE PARTIE.*




A AMSTERDAM,

*Chez* JEAN CATUFFE.

M. DCC. XLI.



# PREFACE.

CHAQUE genre de composition a ses caractères, & la facilité autant que la beauté de l'exécution dépend presque toujours des prémières idées qu'on a conçues de son sujet. Ce n'est point parce qu'Horace, Quintilien, Pline, ont établi cette maxime, qu'elle est devenue une Règle nécessaire de l'Art d'écrire. Ils l'ont puisée dans la Nature; & si l'on peut supposer qu'elle ait été ignorée jusqu'à leur tems, ceux qui s'étoient déja distingués par quelque Ouvrage de réputa-

 tion,

tion, ne l'avoient pas moins pratiquée ſans la connoitre.

Il m'a paru, ſuivant cette obſervation, qu'une Hiſtoire particulière a pluſieurs caractères qui lui ſont propres, & qui la diſtinguent beaucoup de toutes les narrations qui ſont compriſes ſous le nom général d'Hiſtoire. Caractère de faits, caractère d'ordre, & caractère de ſtile.

I. Je commence par les faits, dont tout le reſte dépend comme du fondement eſſentiel. Ma prémière remarque eſt, que le but d'une Hiſtoire particulière n'étant que de faire connoitre les actions, les qualités, les inclinations & les moeurs d'un Perſonnage de l'un ou de l'autre ſexe, tous les événemens publics, qui ſont la matière de l'Hiſtoire

gé

générale, n'y doivent entrer qu'autant qu'ils se trouvent mêlés avec ceux qu'on entreprend de raconter. Qu'un autre fait se soit passé dans le même tems, quelque intéressant, quelque agréable qu'il puisse être, ce n'est point une raison pour en orner son récit, s'il ne s'y trouve lié naturellement par des circonstances communes. J'insiste d'autant plus sur cette loi, que dans l'Ouvrage que je donne au Public, j'avoue que la tentation de la violer aiant été le principal écueil dont j'aye eu sans cesse à me défendre, il n'y a que la force du bon-sens, source naturelle de toutes les Règles, qui ait été capable de me retenir dans mes bornes. Quelle fécondité ne trouvois-je pas continuellement dans

les révolutions du quinzièm
siècle, & de combien d'orne
mens étrangers ne pouvois-j
pas embellir ma narration ? J
les ai sacrifiés à la justesse. A
la vérité, mon sujet étoit tou
jours assez riche pour m'em
pêcher de regretter ce que j
laissois derrière moi ; mais u
Historien, malgré toutes se
protestations, cherche à plair
autant qu'à instruire, ou sou
haite du moins de pouvoir réu
nir l'agrément & l'instruction
Un Lecteur même pardon
ne aisément des irrégularité
qui l'amusent. En un mot, i
n'en coûte pas peu pour évite
des fautes agréables, quand el
les peuvent être si facilemen
excusées. Une autre consé
quence à tirer de ma remar
que, c'est que dans les occasion
mêmes où il paroît indispen
sabl

sable de faire entrer quelque événement étranger, la loi du bon-sens est de n'en prendre que ce qui a un rapport nécessaire au sujet : réponse que je prépare d'avance à ceux qui m'accuseront, d'avoir touché trop légèrement plusieurs parties importantes des affaires de France.

J'observe en second lieu, que dans une Histoire particulière tous les faits mêmes qui lui conviennent, ne demandent point d'être traités avec la même étendue. En supposant une abondance égale dans les Mémoires sur lesquels on travaille ; j'ai pensé qu'il y a une proportion à chercher entre les parties d'une Histoire particulière, comme dans tout ce qui est susceptible de quelque régularité, & qu'elle doit être

prise du caractère dominai des principales actions du ros. Ainsi, quoiqu'il n'y point de vérités qui méri d'être négligées, il y en a n moins qui doivent être re rées. Un exemple rendra te réflexion plus sensible. L' torien d'un Héros guer pourroit trouver dans ses moires un détail aussi exac aussi long des soins qu'il roit employés à bâtir une I son, ou à préparer une F que de ceux qu'il auroit ap tés à prendre une Ville, c gagner une Bataille. S'éten t-il également sur l'un & l'autre sujet, par cette rai que les circonstances en o même certitude ? Je suis tr pé si ce ne seroit pas le m défaut que le Poëte satir tourne en ridicule dans la

cription d'un Palais, où les *Feſtons* & les *Aſtragales* occupoient autant d'eſpace que les principales beautés, auxquelles l'Auteur devoit preſque uniquement s'attacher. Cette remarque, que je crois juſte, eſt encore une défenſe que je me prépare contre ceux qui pourroient m'accuſer d'avoir paſſé trop rapidement ſur l'enfance de Marguerite d'Anjou, & ſur ſes occupations domeſtiques.

Enfin un autre ſoin qui me paroît propre à l'Hiſtoire particulière, eſt de ſatisfaire, autant qu'il eſt poſſible, la curioſité du Lecteur ſur le ſort des principales perſonnes qu'on introduit ſur la ſcène, & de ne pas ſe croire quitte avec lui, lorſqu'on l'a conduit juſqu'à la mort du Héros. Il eſt difficile, ſur-tout dans la vie des Rois, que ceux

qui les servent, & qui contribuent à leur grandeur ou à leur abaissement, n'intéressent pas quelquefois trop pour ne pas causer quelque regret au Lecteur, qui se voit à la fin d'un Ouvrage sans aucune espérance d'apprendre ce qu'ils deviennent. Cela est encore plus vrai, lorsqu'ils ont fait ou assez de bien ou assez de mal au Héros, sur lequel on doit supposer que roule le plus vif intérêt, pour faire desirer de les voir punis ou récompensés. Cette raison m'a fait joindre à l'Histoire de Marguerite diverses catastrophes, qui ne seront pas la moins intéressante partie de cet Ouvrage.

II. Quoique l'ordre des faits dans une Histoire particulière soit déterminé par le cours de la vie du Héros, & qu'à parler

ler proprement il n'y ait point d'autre méthode à suivre que celle des Annales, je crois avoir éprouvé que sans faire la moindre violence à la vérité, & par le seul art de disposer assez heureusement les circonstances pour leur faire emprunter plus de force & d'éclat les unes des autres; on peut augmenter extrêmement l'intérêt. Mon jugement n'est point une règle pour mes Lecteurs; mais si cet Ouvrage obtient quelque succès, je suis sûr qu'il le devra au soin que j'ai eu d'accorder tous les droits de la vérité avec cette douce illusion qui nait ou de la surprise, ou de l'incertitude, ou de l'impatience, & qui fera mettre peu de différence pour l'agrément, entre cette Histoire & les Ouvrages d'imagination les plus amusans.

III. A l'égard du ſtile, s'il y avoit de la bienſéance à ſe citer ſoi-même, je ſerois tenté de renvoyer mes Lecteurs à quelques réflexions que j'ai déja publiées dans la Préface d'un autre (a) Ouvrage Hiſtorique. J'y ai fait remarquer avec plus d'étendue que je ne penſe à le faire ici, que s'il eſt vrai qu'il y ait un ſtile propre à l'Hiſtoire, cette maxime demande quantité de diſtinctions. Toutes les parties de l'Hiſtoire n'ont point entre elles une reſſemblance aſſez conſtante, pour s'accommoder d'un ſtile uniforme. Le récit d'une Bataille, & celui d'une Négociation, demandent autant de différence qu'il y en a dans la nature des deux objets. Il n'eſt pas beſoin de plus d'un exemple pour

(a) Préface de l'Hiſt. de Mr. de Thou.

pour rendre cette obſervation ſenſible. Ainſi l'art du ſtile Hiſtorique conſiſte proprement à ſavoir conformer l'expreſſion à chaque ſujet qu'on repréſente, & demande par conſéquent une variété continuelle.

Ce qui eſt propre à l'Hiſtoire particulière, c'eſt qu'elle admet des détails, qui paroîtroient quelquefois puériles dans l'Hiſtoire générale, & qu'à la nobleſſe de celle-ci elle peut joindre l'agrément des Mémoires les plus circonſtanciés. Rien n'y eſt petit ni mépriſable, lorſqu'il peut ſervir à la connoiſſance du caractère principal. Ce ſeroit abuſer néanmoins de cette règle, que de ſe croire autoriſé à s'étendre beaucoup ſur les ſentimens & ſur la peinture des paſſions. Cette ſorte d'ornemens, dont l'unique but eſt d'émouvoir, eſt propre aux

Romans ; & c'eſt ainſi c
chaque genre a ſes règles
ſes bornes.

Mais je ne veux point fa
un Traité de cette Préface.
falloit faire connoitre ſur q
plan j'ai travaillé, & mettre
Lecteur en état de me ju
par mes propres principes.
j'ai quelques autres obſe
tions à joindre ici, elles ſ
purement hiſtoriques.

En faiſant attention que l'I
toire n'eſt formée que des
moignages d'une infinité
perſonnes qui ont eu part
événemens, ou qui ont eu
caſion de les connoitre, on
ſera pas ſurpris que la diffé
ce des inclinations & des in
rêts rende quelquefois les r
tions d'un même fait fort
poſées ; mais cette réflex
doit faire juger quel eſt l'e
barras d'un Ecrivain qui en
pre

prend, après l'espace de plusieurs siècles, de démêler la vérité au travers de toutes ces ténèbres. Quelque discernement & quelque soin qu'on y puisse apporter, il reste toujours mille sujets de doute, qui ne laissent point d'autre règle pour se déterminer, que le plus ou le moins de vraisemblance; & la vraisemblance même n'étant pas toujours assez claire pour faire une égale impression sur toutes sortes d'esprits, on se partage encore en écrivant d'après les prémiers témoins, comme ils se sont partagés eux-mêmes à l'égard de mille circonstances sur lesquelles ils n'ont pu s'accorder. L'incertitude qui doit naitre de cette confusion n'est pas fort à l'avantage de l'Histoire; mais en qualité d'hommes, il faut nous consoler de tout ce qui est l'effet

néceſſaire du deſordre de nos paſſions, ou de la foibleſſe de nos lumières.

Ce n'eſt donc pas pour ma juſtification que je fais cette remarque, puiſque rien n'oblige à s'excuſer d'un mal inévitable, & que pour ceux qui connoiſſent ſur-tout la partialité des Hiſtoriens Anglois, il ne paroîtra jamais bien étonnant qu'ils ſe trouvent ſouvent en contradiction. Mais je proteſte que dans tous les endroits où l'on s'appercevra que je me ſuis écarté de quelque Ecrivain moderne, ce n'eſt qu'après avoir examiné le poids & la convenance des anciens témoignages; de ſorte que ſans condamner ceux qui ont pris parti pour une autre opinion que la mienne, je me flatte hardiment de pouvoir ſoutenir celle que j'ai ſuivie, par de bon-

nes

nes preuves. J'ai balancé, à cette occaſion, ſi je ne devois pas joindre des Notes à mon Ouvrage; mais c'étoit m'expoſer à le groſſir du double par des diſcuſſions auſſi longues que le texte. Rapin, qui n'a pu ſe diſpenſer dans le Règne de Henri VI de faire entrer à chaque page l'éloge & les grandes actions de la Reine Marguerite, ſe plaint ſouvent de la difficulté qu'il trouve à concilier les Hiſtoriens. N'eſt-il pas étrange qu'après cette plainte il ſe borne continuellement à citer *Habington?* Comment concevoir qu'il ait pu ſe trouver dans l'embarras des conciliations dont il ſe plaint, lorſqu'il ſe rend l'eſclave d'un ſeul Auteur, ſans expliquer par quelle raiſon il lui donne cette préférence? Je ne l'accuſe point d'avoir négligé quantité de circon-

nstances importantes pour la
loire de Marguerite, parce
que ce n'étoit pas l'Histoire par-
ticulière de sa vie qu'il avoit
entrepris d'écrire; mais avec un
peu plus de lecture il n'auroit
pas fait demeurer cette Prin-
cesse en France, lorsqu'elle é-
toit passée en Angleterre avec
le Comte de Warwick; il n'au-
roit pas fixé la prémière liaison
d'Edouard & d'Elisabeth *Gray*
fille du Chevalier Woodwille
& leur prémière entrevue, a
Château de Gra..on; il n'auro
pas remis le mariage du Duc
de la Duchesse de Clarence pr
qu'un an après sa célébratio
il n'auroit pas rapporté le co
plot du Duc de Buckingha
de l'Evêque d'Ely, au tem
la prison de ce Prélat da
Château de Breknock; e
n'auroit pas fait chang
tems ou de lieu à plusieu

tres incidens, dont on trouve le récit dans divers Historiens qu'il ne paroît point avoir consultés. Mais j'ai remarqué une seconde cause de ses erreurs. Aiant fort bien observé, avec le secours des *Actes publics* qu'il avoit toujours devant les yeux, que les Historiens Anglois se sont quelquefois trompés sur la position d'un fait, en le plaçant ou trop tôt ou trop tard d'une année, il en a conclu faussement, que tous les faits qu'ils ont rangés sous le même tems n'étoient pas moins transposés; & voulant les réduire à un autre ordre, il s'est jetté précisément dans l'erreur qu'il a voulu corriger. Je me suis attaché dans ces occasions à trouver le fil des événemens, par diverses circonstances, qui ne pouvoient appartenir à d'autres tems

tems que ceux auxquels j'ai cru devoir les rapporter.

J'ai ſenti que pour répandre dans mon Ouvrage toute la clarté qu'on y pouvoit deſirer, il y auroit fallu joindre des explications ſur la naiſſance & les droits de la plupart des Seigneurs qui tenoient alors les prémiers rangs à la Cour d'Angleterre. Mais c'étoit me mettre dans la néceſſité de faire preſque autant de Généalogies que j'ai nommé de perſonnes illuſtres. Les deux Maiſons de Lancaſtre & d'Yorck avoient produit pluſieurs autres Branches, dont les ainés prenoient toujours différens noms. Les trois Ducs de Sommerſet qu'on verra paroître ſucceſſivement, & dont le nom étoit *Beaufort*, deſcendoient de la Maiſon Royale par Jean de Gand Duc de Lan-

Lancaſtre. Le Duc d'Exceſter tiroit ſon origine de la même ſource. Le Duc de Buckingham deſcendoit d'Edouard III. par Thomas de Woodſtock, Comte de Gloceſter. Les Nevills, les Courteneys, les Hollands, les Eſſex, les Percis, les Fits-Allens appartenoient à la Maiſon de leurs Rois par les Femmes. Enfin ſi l'on y joint dix ou douze Princes ou Princeſſes, en Portugal, en Caſtille & en Allemagne, il n'y avoit point de Maiſon Royale auſſi nombreuſe que celle des Plantagenets, tous deſcendus de Henri II. Chef de tant de Branches. Dans quel détail toutes ces explications m'auroient-elles jetté? Aurois-je pu me diſpenſer après cela d'entrer dans les mêmes éclairciſſemens ſur la Maiſon Royale

d'E

d'Ecosse? Et dans quel engagement ne me serois-je pas mis particulièrement pour celle d'Anjou?

Je rapporte des faits. C'est le dessein d'un Ouvrage Historique. Tous les secours nécessaires pour les entendre, se trouvent dispersés dans une infinité d'autres Ouvrages. C'est aux Lecteurs à ne pas entreprendre de lire une Histoire sans cette préparation. Bientôt, dans la crainte d'être obscur, il faudroit y joindre aussi des éclaircissemens Géographiques.

La seule remarque que je ferai ici à l'honneur des trois Sommersets, qui jouent un si grand rôle dans cette Histoire, c'est que le droit de Henri Comte de Richemont à la Couronne, lui venoit d'une Prin-

ncesse de leur Branche. Ain-
c'est leur sang, à propre-
nt parler, qui recueillit le
it de tant de peines glorieu-
qu'ils s'étoient données pour
itenir la Maison de Lancas-
: sur le Trône. Henri n'é-
it par son Père qu'un Gentil-
mme de la Province de Gal-
; mais Marguerite sa Mère
oit fille de Jean de Beaufort,
ic de Sommerset, petit-fils
: Jean de Gand Duc de Lan-
ftre. Le Père de Marguerit-
étant mort sans Enfans mâ-
s, Edmond son frère cadet
oit hérité de son titre; mais
dmond & toute sa Postérité
ant été consumés, comme
n va le voir, par le feu des
uerres Civiles, il ne resta en-
n de toute la Maison de Lan-
iftre, que Marguerite, Com-
ffe de Richemont, & le Com-
son fils. Nos

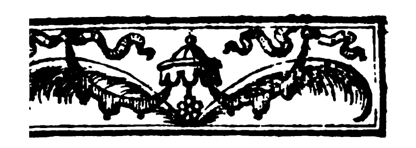
Nos Hiſtoriens ſe ſont ſi peu attachés aux affaires particulières de la Maiſon d'Anjou, qu'à la réſerve de quelques traits qui ſe trouvent répandus dans Monſtrelet & dans Commines, j'ai tiré peu de lumières ſur mon ſujet, des Ouvrages compoſés dans notre Langue. Moréry & Limiers ont fixé, après MM. de Sainte Marthe, la naiſſance de Marguerite d'Anjou au 23 Mars 1429. Cette date étoit échapée aux Hiſtoriens Anglois; mais c'eſt d'ailleurs à eux preſque uniquement que j'ai l'obligation de tous les faits que j'ai recueillis dans cet Ouvrage. Je n'ai pas même balancé à leur donner la préférence ſur les nôtres, dans toutes les occaſions où les trouvant peu d'accord avec eux, j'ai cru reconnoitre qu'ils devoient

voient être moins soupçonnés d'erreur. Ainsi, quoique tous les François fassent célébrer le mariage de Marguerite à Tours, j'ai suivi sans difficulté les Anglois, qui nomment Nancy, où le Roi de Sicile son père faisoit alors sa résidence. Est-il vraisemblable qu'ils aient pu se tromper sur le lieu d'un événement, dont l'importance ne regardoit que leur Nation? N'y avoient-ils pas leurs Ambassadeurs; & le détail qu'ils font de cette Fête peut-il laisser le moindre doute? J'ai supposé de même, sur le témoignage de plusieurs Historiens Anglois, que la Duchesse d'Yorck étoit morte de ses infirmités longtems avant son Mari, quoique *Biondi* & Rapin la fassent vivre jusqu'au règne d'Edouard IV leur fils.

Je ne cite que ces deux exemples, d'un grand nombre, où je me suis déterminé par les mêmes raisons.

A l'égard de René, Père de Marguerite, & des infortunes qu'il essuia pendant une fort longue vie, quelque agrément que cet Episode eût pu répandre dans ma narration, je n'ai pas jugé que ce fût une raison suffisante pour m'engager dans un récit qui auroit peu de rapport avec l'Histoire de sa Fille. Mr. l'Abbé *le Gouvelle*, de l'Académie d'Angers, a composé la Vie de ce Prince.

HISTOI-



# [ISTOIRE

## DE

## ARGUERITE D'ANJOU.

---

### *LIVRE PREMIER.*

LA discorde avoit intro-
duit la haine & la di-
vision dans la Mai-
son Royale de France.
Charles VI, qui occu-
t le Trône, avoit deshérité,
ıtre les loix fondamentales de l'E-
, le Dauphin Charles son fils ai-
, & s'étoit laissé persuader par les
:igues d'Isabelle de Bavière sa
ıme, & de Philippe le Hardi,
.c de Bourgogne, d'appeller à
ıccession d'une partie du Royau-
Henri V, Roi d'Angleterre, en
donnant en mariage Catherine

de France sa fille. Ce Prin
déja reçu le serment de fid
plusieurs Villes, & la plus
partie des François ne balan
à le reconnoitre pour le su
de leur Roi. Mais la mort
surprit à Vincennes, lui fi
avec la vie l'espérance de
maitre un jour de la plus b
tie de l'Europe. Il laissa p
cesseur à sa Couronne & à
tentions, Henri VI son f
fant qui étoit à peine sort
ceau, & qui se trouva ains
de deux Sceptres sans en c
le prix. La France & l'Ang
reconnurent pour leur Roi.
de Bedfort fut nommé Rég
l'un de ces deux Royaum
Duc de Glocester dans l'aut
tous deux oncles du Roi, il
voient comme appellés
naissance à prendre l'admin
des affaires & le gouverne
Peuple en son nom. La fort
bla rire à ce Prince dans
fance, pour l'affliger ensu
plus de rigueur dans la fle
âge. Il vint à Paris vers l'â

ans. Il y fut couronné avec l'acclamation des François, dans l'Eglise Cathédrale de Notre-Dame. Mais ce qu'il devoit à l'emportement d'une passion violente, lui fut enlevé par la justice & par la valeur. En moins de quinze ans, il se vit dépouillé de tout ce qu'il avoit possédé en France: tant il y a peu de fond à faire sur la durée d'une injuste acquisition.

Environ quatorze ans après cette grande révolution, lorsque de part & d'autre on commençoit à revenir de la chaleur de tant d'événemens; Henri fit passer en France Guillaume *de la Poole*, Comte de Suffolck, le Docteur Adam *Molins*, Garde du Sceau privé, & le Chevalier Robert *Rose*, pour inviter Charles VII son oncle à la paix. Les Ambassadeurs des deux Princes s'assemblérent à Tours, où ils commencérent cette importante négociation, qui se termina par une trève de dix-huit mois, signée le 20 Mai 1444, & prolongée ensuite avec une solide espérance pour les deux Royaumes, de la voir aboutir à une heu-

reuse paix. Il s'en fallut peu néanmoins que ces fondemens ne fussent renversés par un événement particulier, qui tiroit sa source de plus loin que la plupart de nos Historiens ne l'ont raconté.

Un Gentilhomme d'Anjou, nommé Guy de *Champchevrier*, qui se trouvoit prisonnier en Angleterre depuis la *Journée des Harangs*, où il s'étoit rendu à la discrétion du célèbre Chevalier *Fastolphe*, se procura les moyens de repasser la Mer sans avoir payé le prix de sa liberté. Son Maitre, (car les Anglois prenoient ce titre à l'égard de leurs Prisonniers de guerre,) fit retentir hautement ses plaintes; & se trouvant appuyé par le Duc de Glocester, qui continuoit de gouverner sous l'autorité de Roi, il obtint de ce Prince un ordre à ses Ambassadeurs de solliciter puissamment cette affaire à la Cour de France. Elle fut traitée longtems avec un air d'importance, qui en fit craindre de fâcheuses suites pour la tranquillité des deux Etats. Le Comte de *Dunois*, Bertrand *de Beauveau*, le Si-

*Percigny*, & Guillaume *Cou-*
ırent nommés du côté de la
pour examiner le droit de
ıe; avec le Lord *Dudley*,
ıne *Knight* & quelques au-
glois, qui furent chargés
ıême commiſſion par le Roi
terre. Sans pouvoir péné-
qui retardoit la concluſion
férend ſi léger en apparen-
ı auguroit mal du délai de
VII, & des inſtances re-
s de Henri. L'intérêt ou la
ıce ne laiſſant point de re-
ıſtolphe, il employa le Duc
:eſter, pour engager le Roi
ıtre à ſolliciter Charles plus
ıent que jamais, par une let-
ſa main, dont l'original ſe
e encore. Elle eſt vive &
e. Toutes les demandes,
ri avoit déja faites par ſes
ıdeurs, y étoient renouvel-
ménagement. Il exigeoit de
, ce qu'il prenoit le Ciel à
qu'il n'auroit pas balancé à
rder dans le même cas; que
:hevrier fût arrêté en Fran-

ce, où l'on ne pouvoit douter qu'il ne se fût retiré; qu'il fût remis entre les mains des Baillys du Cotentin ou de ceux d'Alençon, & de Cherbourg; & que lorsqu'il auroit été ramené en Angleterre, Charles consentît qu'il y reçût le châtiment qu'il avoit mérité.

Tandis que le Public attendoit le dénouement de cette intrigue, Charles, surpris lui-même de la lenteur des Commissaires Anglois & des siens, avoit donné ordre que Champchevrier fût arrêté, dans quelque lieu de ses Etats qu'il eût choisi son asyle. Loin de refuser aux Anglois la justice qu'il croyoit leur devoir, il s'impatientoit également; & de voir reculer de jour en jour le Jugement des Commissaires, & de ne pas apprendre qu'on eût découvert la retraite de Champchevrier. Enfin, lorsqu'il commençoit à craindre sérieusement que des difficultés si légères, & sur lesquelles il se rendoit témoignage de n'avoir rien à se reprocher, ne rallumassent le feu de la guerre, qui n'étoit encore

que

que ſuſpendu par les négociations de Tours, il reçut avis que Champchevrier étoit dans les chaines. On l'avoit arrêté en Champagne, à ſon retour de Nancy, où l'on avoit découvert, à force de recherches & d'informations, qu'il s'étoit rendu directement après s'être ſauvé d'Angleterre.

Charles donna ordre qu'il fût amené ſecrettement à Paris, autant pour ſatisfaire ſa propre impatience en voyant l'auteur de tant de mouvemens & d'alarmes, que dans le deſſein de donner une prompte ſatisfaction à ſon neveu. Il ſe le fit préſenter dans ſon Château de Vincennes, où il ſe rendit exprès pour dérober cette entrevue au Public. Champchevrier apprit ſans aucune marque de crainte & d'étonnement, qu'il alloit paroître devant le Roi. Il reçut de même, avec autant de fermeté que de reſpect, les prémiers reproches que lui fit ce Prince de s'être deshonoré par une action indigne d'un Chevalier. Et lorſqu'il eut obtenu la permiſſion de juſtifier ſa conduite, il préſenta au Roi pour

toute réponse un Passeport signé de la main de Henri, par lequel il paroissoit clairement qu'il n'avoit fait qu'exécuter ses ordres.

La curiosité de Charles augmentant avec sa surprise, il fut encore plus étonné d'apprendre que le voyage de Champchevrier étoit un service important qu'il rendoit au Roi d'Angleterre, & que s'il avoit quelque chose à se reprocher en qualité de François, c'étoit d'avoir entrepris de se rendre utile à un Prince étranger sans la participation de son Maitre. Cependant, après s'être excusé par la précaution qu'il avoit eue de ne s'engager à rien qui fût contraire aux intérêts de la France, il ajouta que depuis le succès de sa commission, il se croyoit dégagé du secret qu'il avoit juré au Roi d'Angleterre aussi longtems qu'elle seroit incertaine; d'autant plus que l'avantage de ce qu'il venoit d'achever heureusement, devoit être presque égal entre les deux Couronnes.

Il avoit eu le bonheur de gagner la confiance de Henri, depuis qu'il

étoit

étoit prisonnier en Angleterre; & ce Prince l'avoit chargé d'une Négociation délicate à la Cour de René d'Anjou, Roi de Sicile, qui faisoit sa résidence ordinaire à Nancy. Malgré les engagemens que le Duc de Glocester avoit pris depuis plus de trois ans avec le Comte d'Armagnac, Henri, gagné par les charmes de la Princesse Marguerite, fille de René, renonçoit à tous les avantages qu'il pouvoit tirer de l'alliance du Comte, pour rechercher celle de la Maison d'Anjou. Mais comme il étoit nécessaire, non-seulement de déguiser cette entreprise au Duc de Glocester, qui étoit intéressé à soutenir son ouvrage, mais de garder des ménagemens avec toute l'Angleterre, qui verroit sans doute échapper à regret le Comté d'Armagnac; Henri n'avoit pas jugé à propos de s'ouvrir sur son dessein avant qu'il en eût assuré le succès. Champchevrier lui avoit paru propre à cette entreprise. Il l'avoit engagé à le servir par l'espoir des plus hautes récompenses; & pour écarter les observa-

tions & la défiance du Duc de Glocester, il l'avoit fait consentir à se charger pendant quelque tems du blâme d'avoir manqué de foi au Chevalier Fastolphe, assez sûr de réparer son honneur lorsqu'il seroit tems de faire connoitre à quel intérêt il avoit fait ce sacrifice. Ainsi toutes les plaintes du Roi d'Angleterre n'avoient été qu'un jeu concerté, pour donner le change à son Ministre & à ses Sujets.

Charles, frappé de ce récit, porta tout d'un coup ses vues assez loin pour pénétrer les avantages que la France avoit à recueillir de tout ce qu'il venoit d'entendre. Il savoit d'un côté le fond qu'il pouvoit faire sur l'attachement de la Maison d'Anjou; & de l'autre, il étoit persuadé que ce qui pouvoit lui arriver de plus heureux, étoit de voir manquer les projets du Duc de Glocester dans le mariage de Henri & de la fille du Comte d'Armagnac. Peut-être tira-t-il sur le champ d'un événement si favorable, toutes les conséquences auxquelles il pouvoit le conduire; mais sa surprise étoit que

René, avec qui il entretenoit une liaiſon fort étroite, eût reçu les propoſitions du Roi d'Angleterre ſans les lui communiquer. Il ſe ſervit du droit qu'il avoit ſur ſon Sujet pour exiger de Champchevrier plus d'ouverture, & ſon étonnement augmenta beaucoup lorſqu'il apprit le détail de ſa Négociation.

Avec les Titres de Roi de Sicile, de Naples & de Jéruſalem, René n'en étoit ni plus puiſſant ni plus riche. Il ne poſſédoit pas un pouce de terre dans ces trois Royaumes, & il ſe voyoit réduit pour ſoutenir ſa dignité, à recourir continuellement à la généroſité de ſes amis. Marguerite ſa fille étoit donc un miſérable parti pour un grand Roi; mais la Nature l'avoit ſi heureuſement dédommagée des rigueurs de la fortune, que ſon eſprit & ſa beauté ſembloient la rendre digne du prémier Trône de l'Univers. Champchevrier n'eut pas plutôt rendu compte à ſon père de la vive paſſion dont le Roi d'Angleterre brûloit pour elle, que René crut pouvoir tirer plus d'un avantage de la

foibleſſe de ce Prince. Le ſacrifice qu'il le voyoit prêt à faire de la fille & des Etats du Comte d'Armagnac, ſans s'embarraſſer même de ce qu'il avoit à craindre pour la Guyenne du reſſentiment d'un voiſin ſi redoutable, lui fit penſer qu'il ne ſeroit pas plus difficile de l'engager à ſe défaire, en ſa faveur, de quelques autres Provinces de France qui convenoient merveilleuſement à la Maiſon d'Anjou. Telles étoient le Duche même d'Anjou & le Comté du Maine, dont l'Angleterre étoit encore en poſſeſſion. Il ſentit néanmoins tout ce qu'il y avoit de dur dans cette propoſition. Non-ſeulement ces deux Provinces étoient la meilleure barrière du Duché de Normandie, mais elles ſervoient de communication entre ce Duché & la Guyenne. A quelles clameurs ne falloit-il pas s'attendre de la part du Duc de Gloceſter & des Anglois ? C'étoit pour ſe donner le tems de preſſentir là-deſſus le Roi d'Angleterre, que René avoit différé de s'ouvrir au Roi Charles: & Champ chevrier, qui regardoit les

in-

:érêts de ce Prince comme liés
ec ceux de la France, lui avoit
t espérer que la passion de Henri
seroit point refroidie par un si
ible obstacle.

Partez, lui dit Charles, & n'é-
rgnez rien pour remplir de si
uces espérances. En le congé-
int aussi-tôt, il lui recommanda
cacher au Roi son neveu qu'il
ût fait arrêter, & qu'il eût ap-
is de lui-même tout le secret
sa Négociation. Champchevrier
retira libre, & se garda bien de
re un long séjour à Paris. Cepen-
nt, il ne manqua pas d'y voir le
arquis de Suffolck & le Docteur
[olins, Ambassadeurs de Henri,
ii étoient peut-être les seuls An-
ɔis que ce Prince eût mis dans la
ɪnfidence de son amour. Ce motif
'oit eu plus de part à leur Ambas-
de, que les Négociations de la
aix; & c'étoit du Marquis, depuis
ı'il étoit en France, que le Roi
'oit reçu un Portrait de la Prin-
:sse Marguerite, qui avoit achevé
embraser son cœur.

Mais il étoit arrivé au Marquis

de Suffolck ce que mille exemples avoient dû lui faire craindre, & ce qu'un homme de ſon mérite auroit évité à toutes ſortes de prix, s'il eût ouvert les yeux ſur le péril au-lieu de s'y livrer ſans précaution. Ce Portrait fatal l'avoit enflammé autant que ſon Maitre. Il l'avoit fait tirer avec beaucoup de ſoin par un des meilleurs Peintres de France, qu'il avoit envoyé ſecrettement à Nancy. L'aiant reçu avec l'admiration qu'on ne pouvoit refuſer à la beauté de Marguerite, il s'étoit accoutumé à le voir avec tant de plaiſir, qu'à peine avoit-il eu la force de ſe l'arracher à lui-même pour le faire paſſer entre les mains de Henri. Il ne s'y étoit déterminé qu'après en avoir fait tirer par le même Peintre une copie, qu'il conſervoit précieuſement; & ſans faire reflexion à ce qu'il devoit eſpérer ou craindre d'un ſentiment qu'il nourriſſoit avec tant d'indulgence, il s'y abandonnoit déja, comme s'il y eût attaché toute ſa fortune & tout ſon bonheur.

Le récit de Champchevrier ſervit

anmoins à refroidir cette im-
ıte chaleur. Le mariage de la
:ſſe paroiſſoit ſi avancé par le
ıtement du Roi ſon père ; &
elques conditions qu'il le fît
dre, il y avoit ſi peu d'appa-
qu'Henri les rejettât dans l'ar-
le ſa paſſion ; que Soffolck ſe
ı preſque délivré de la ſienne
rdant l'eſpérance. Il exhorta
ıpchevrier à repaſſer prompte-
la Mer, pour répondre à
ıtience du Roi ; & ſe renfer-
dans d'autres ſoins, il ſe crut
ı fait guéri d'une paſſion qu'il
ıençoit à condamner. Cette
ıillité dura auſſi longtems que
uſe ; c'eſt-à-dire, que mal-
ıus les emportemens où l'excès
paſſion déréglée le précipita
a ſuite, on peut juger, à l'hon-
d'un ſi grand homme, que ſa
ı eût pris l'aſcendant ſur ſon
, s'il ne fût arrivé aucun chan-
nt qui eût altéré ſes principes.
peine Champchevrier parut-il
ındſor, que l'accueil qu'il y
du Roi, & la facilité qu'il
ui faire approuver les excuſes
de

de ſa fuite, firent ſoupçonner au Duc de Glocefter qu'il n'avoit point quitté l'Angleterre ſans la participation de ce Prince. Ces ſoupçons augmentérent par le ſoin qu'Henri prit lui-même d'appaiſer le Chevalier Falſtolphe, en lui payant une ſomme conſidérable pour la rançon de ſon Priſonnier. Mais il ne put reſter aucun doute au Duc, lorſqu'aiant été informé par les Emiſſaires qu'il entretenoit en France, qu'on avoit vu Champchevrier à la Cour de Lorraine, il compara les idées que cette myſtérieuſe avanture lui fit naitre, avec le refroidiſſement que le Roi marquoit depuis quelque tems pour l'alliance du Comte d'Armagnac. Dans le reſſentiment qu'il eut de voir ſes projets renverſés, & ſa faveur expoſée au hazard ſous une Reine dont l'élévation ne ſeroit pas ſon ouvrage, il réſolut de ne rien épargner pour ruïner ſourdement les nouvelles vues du Roi & la Négociation de Champchevrier. Sans être lié fort étroitement avec le Marquis de Suffolck, il lui croyoit pour lui la conſidé-

ration

on qu'on a pour un Ministre
s lequel on reconnoit l'oncle de
Maitre ; & sa pénétration n'al-
t point jusqu'à se défier que le
i l'eût mis dans la confidence de
secret, il lui dépêcha sur le
mp un Courier, par lequel il
donnoit avis de ce qui s'étoit
né par un François, au préju-
e de l'Angleterre. Il le char-
it au nom de la Nation de met-
tout en usage pour détourner u-
alliance pernicieuse, tandis qu'il
forçoit d'inspirer au Roi des
es plus dignes de lui & plus
ntageuses à sa Couronne.

Ce qui jetta Suffolck dans un ex-
me embarras, c'est que dans le
me tems qu'il recevoit cette
nmission d'un Ministre aussi re-
ité que le Duc, un autre Cou-
r dépêché par le Roi lui appor-
t l'ordre de se rendre à Nancy,
n-seulement pour y confirmer au
i René toutes les propositions
'il avoit déja reçues de Champ-
vrier, mais pour régler avec lui
conditions qu'il paroissoit exi-
en accordant sa fille, avec une

espè-

eſpèce de plein-pouvoir dont la ceſſion du Maine & de l'Anjou n'étoit point exceptée. Deux lettres ſi preſſantes, & des ordres ſi directement oppoſés, auroient ſuffi pour faire naitre quelque diviſion dans le cœur d'un Anglois, qui ſait toujours mettre de la diſtinction entre le reſpect qu'il porte à ſon Roi, & le zèle dont il eſt redevable à ſa Patrie. Mais avec la qualité de Sujet, & celle de Membre de l'Etat, Suffolck ſentit qu'il n'avoit pas tout à fait perdu celle d'Amant. L'amour forma bientôt dans ſon cœur un troiſième parti, qui tiroit ſa force de celui du Duc, puiſque c'étoit de ce côté-là qu'il voyoit renaitre ſes eſpérances; mais ſans l'y faire entrer néanmoins tout à fait, parce qu'il avoit de l'autre côté à reſpecter preſque également & la volonté de ſon Maitre & la fortune d'une Princeſſe qu'il auroit ſouhaité de voir règner ſur l'Univers. Dans le partage de mille ſentimens qu'il lui étoit impoſſible de concilier, il prit le parti de ſe mettre en chemin pour Nancy, ſans être aſſez d'accord

avec

avec lui-même, pour ſe croire certain de ſes réſolutions. Ce voyage pouvoit ſatisfaire également le Roi & ſon Miniſtre, qui ne ſe croyant point inſtruits des deſſeins l'un de l'autre, ſeroient portés à l'expliquer ſuivant leurs intentions; & il ſe flattoit que ſes réflexions lui feroient voir plus clairement en chemin quel guide il devoit choiſir entre l'intérêt, la gloire, ou l'amour.

Cependant, il étoit ſi peu déterminé en arrivant à Nancy, que n'oſant paroître ouvertement dans une Cour, où il ne ſavoit encore quel compte il devoit rendre de ſon voyage, il aima mieux s'y préſenter ſans titre & ſans éclat, que de ſe mettre dans la néceſſité d'expliquer les intentions de ſon Maitre ou les ſiennes, en ſe faiſant annoncer pour un Miniſtre de la Cour d'Angleterre. Celle de Lorraine étoit alors aſſez brillante par la multitude d'Etrangers, que le mérite des deux Princeſſes filles du Roi ne ceſſoit point d'y attirer. L'ainée, qui ſe nommoit Yolande, avoit épouſé *Ferry*, fils d'Antoine de Vaudemont;

mont ; & ce mariage avoit enfin terminé les démêlés ſanglans qui avoient duré pluſieurs années pour l'héritage de la Lorraine. Marguerite, quoique ſans eſpérances du côté de la fortune, excitoit l'admiration & les deſirs de tout ce qu'il y avoit de jeune Nobleſſe en Europe. Les François joignant à leur galanterie naturelle, les ſentimens de reconnoiſſance que toute la Nation devoit au Roi René pour les ſervices qu'il avoit rendus à Charles contre les Anglois, ſe regardoient à Nancy comme à la Cour de leur Maître, & s'efforçoient à l'envi d'y entretenir la magnificence & la joie. Suffolck pouvoit perſuader aiſément au Public, que la curioſité ſeule l'avoit amené dans une Ville qui étoit en réputation pour les plaiſirs, & ſe ménager l'occaſion de voir en particulier le Roi ou la Princeſſe, ſuivant les réſolutions qu'il formeroit ſur les circonſtances.

L'amour, qui avoit repris plus de forces qu'il ne ſe l'imaginoit dans ſon cœur, lui fit chercher impatiemment la vue de Marguerite. Il la

trouva si supérieure à son Portrait, que l'incertitude où il avoit été jusqu'alors ne tint pas un moment contre le renouvellement de sa passion. Dès cet instant, les intérêts du Roi cédérent à ceux du Duc de Glocester, & ce qui lui parut le plus juste fut ce qu'il jugea le plus favorable à ses propres sentimens. Il n'avoit vu René & la Princesse que pour leur rendre les prémiers devoirs, dont un homme de son rang ne pouvoit se dispenser en arrivant dans leur Cour. Sa prémière Audience n'avoit duré qu'un moment, & n'étant arrivé que la veille à Nancy, il s'étoit peu informé s'il y avoit quelque autre Anglois que lui dans la Ville. Cependant, comme il sortoit du Palais, il apperçut le Duc d'Yorck, qui ne marqua pas moins de surprise que lui en le voyant. Quoiqu'ils fussent amis, ils s'abordérent avec un empressement, dont les motifs étoient fort opposés; & la curiosité qu'ils eurent de savoir l'un de l'autre par quel hazard ils venoient de se rencontrer, étant presque égale,

le Duc abandonna le dessein qui le conduisoit à la Cour, pour retourner sur ses pas avec le Marquis de Suffolck.

La vivacité du Duc, & les lumières qu'il croyoit avoir reçues sur les intentions du Marquis, leur épargna d'abord à tous deux les premiers embarras d'une longue explication. Le Duc n'ignoroit point la commission dont l'autre avoit été chargé par le Ministre d'Angleterre, mais ce n'étoit point à Nancy qu'il le croyoit occupé à l'exécuter ; & s'imaginant néanmoins que par quelque raison qu'il y eût été conduit, ce n'étoit qu'à ce but qu'elle pouvoit se rapporter ; il s'ouvrit à lui tout d'un coup sur ses propres desseins.

Après lui avoir exagéré le tort qu'Henri vouloit faire à l'Angleterre par son mariage avec la Princesse Marguerite, il lui apprit que le Duc de Glocester, qui avoit ménagé à ce Prince une alliance beaucoup plus avantageuse, étoit non-seulement résolu, comme Suffolck ne l'ignoroit pas, de tout employer

ployer pour fermer l'entrée de l'Angleterre à la Maiſon d'Anjou; mais que dans la vue de guérir promptement le Roi de ce caprice, il avoit penſé à faire d'autres propoſitions à René pour ſa fille. C'étoit de l'offrir lui-même pour cette Princeſſe, avec des avantages ſi conſidérables, qu'un Roi auſſi pauvre que René ſe laiſſât gagner par la grandeur des eſpérances. Richard, Duc d'Yorck, deſcendoit de la Maiſon Royale d'Angleterre; & quoiqu'il fût marié, ſa femme étoit dans une maladie de langueur qui avoit fait fixer le terme de ſa vie par les Médecins. Sa naiſſance l'égalant ainſi à ce qu'il y avoit de plus illuſtre dans l'Europe, le Duc de Gloceſter avoit compté qu'en lui faiſant un établiſſement digne de René & de ſa fille, il leur feroit préférer aiſément ſa main à celle du Roi, lorſqu'il leur feroit enviſager l'oppoſition de toute l'Angleterre, qui n'épargneroit rien pour combattre l'inclination de ce Prince. Et par un raiſonement ſur lequel il auroit fait encore plus de fond s'il eût

eût connu les diſpoſitions de René, il s'étoit perſuadé qu'un moyen infaillible pour le faire entrer dans ſes vues, étoit de lui offrir l'Anjou & le Maine, non-ſeulement comme un appanage qui paſſeroit aux enfans de Richard, mais comme un bien propre qui lui ſeroit accordé du conſentement de toute la Nation, avec la condition charmante pour René, que ces deux Provinces iroient à lui ou à ſes autres deſcendans, après Richard & ſes ſucceſſeurs. Il y avoit ſi peu d'apparence que le Roi de Sicile pût réſiſter à des offres ſi éblouiſſantes, que le Duc d'Yorck n'avoit pas balancé à ſe charger lui-même d'une Négociation dont le ſuccès ne lui paroiſſoit pas incertain. Il étoit parti de Londres dans le même tems que le Duc de Glocefter dépêchoit ſon Courier à Suffolck, pour l'engager à ſeconder par d'autres voies un deſſein qu'il n'étoit pas encore néceſſaire de lui communiquer; mais puiſqu'il le trouvoit ſi heureuſement à Nancy, & qu'il ne prétendoit point donner un air de myſtère

tère à une démarche dont il n'avoit que de l'honneur à recueillir, il ne craignoit point de lui en faire l'ouverture, & de s'engager même, par la considération de l'amitié autant que par celle du bien de l'Etat & des ordres du Ministre, à se joindre à lui pour l'aider dans son entreprise.

Ce plan étoit fort habilement conçu, & le Duc de Glocester ne comptoit pas trop sur son pouvoir lorsqu'il se flattoit de le faire approuver à toute sa Nation. Mais il ne lui étoit pas tombé dans l'esprit que le Roi son neveu faisoit les mêmes offres à René, avec cette différence avantageuse pour la Maison d'Anjou, qu'en plaçant une fille sur le Trône, elle entroit en possession sur le champ, des deux Provinces qui étoient comme le prix de ce mariage.

Suffolck sentit l'inégalité de ces conditions, & comprit en même tems qu'étant chargé des offres du Roi, c'étoit de lui que dépendoit le dénouement de cette intrigue. Il se garda bien de faire connoitre

qu'il fût amené à Nancy par d'autres vues que celles qu'on lui attribuoit ; mais piqué secrettement de se voir un Rival auquel il s'attendoit si peu, il lui tardoit d'être délivré de la présence du Duc pour délibérer sur un si cruel incident. Ensuite, faisant réflexion qu'il l'avoit rencontré à la porte du Palais, où il n'alloit vraisemblablement que pour se présenter au Roi, & que s'il le quittoit un moment, il ne falloit pas douter qu'il ne reprît le même chemin pour hâter l'ouverture de ses propositions, il chercha quelque moyen de la lui faire différer, du moins d'un jour ou deux. En affectant de répondre à sa confiance par des protestations de zèle & d'amitié, il lui fit envisager des difficultés, qu'il lui reprocha de n'avoir pas prévues. Avant que de s'ouvrir à René, lui dit-il, il falloit s'assurer si ce Prince n'avoit pas déja pris des engagemens avec Henri ; car dans cette supposition, c'étoit du côté de l'Angleterre qu'il falloit commencer à faire naitre des obstacles à son mariage, puisqu'on ne pou-

voit pas se promettre que René
a fille manquassent téméraire-
t de parole à un grand Roi pour
iter les propositions de son Su-
Suffolck fit entendre que c'é-
dans la vue d'éclaircir adroite-
it ce doute qu'il avoit fait le
age de Nancy, & que pour
ondre aux ordres qu'il avoit re-
du Duc de Glocester, il avoit
que c'étoit par cet éclaircisse-
it qu'il devoit commencer.
elques réflexions qu'il ajouta,
le ridicule que Richard n'évi-
oit jamais, s'il étoit vrai que ses
positions ne vinssent qu'après
ceptation de celles du Roi, &
le danger auquel il s'exposoit
se faire un ennemi irréconcilia-
de son Maitre avant que d'avoir
s les moindres mesures pour se
ttre à couvert de sa haine, ache-
ent de donner toute la force qu'il
iroit à ses persuasions.

Au-lieu de retourner au Palais,
Duc d'York ne pensa qu'à se te-
caché quelques jours à Nancy,
ir se donner le tems d'approfon-
de si justes sujets de crainte. Suf-

 folck,

folck, pressé par les siennes, prit dans cet intervalle une résolution qui feroit un honneur extrème à la droiture & à la noblesse de son caractère, si la connoissance que j'ai donnée de ses sentimens permettoit d'attribuer sa conduite à l'un ou l'autre de ces deux principes. Mais quand il en resteroit quelque doute, après ce que j'ai rapporté jusqu'ici de la disposition de son cœur, la suite des événemens n'est que trop propre à développer ses motifs, & je ne ferai point tourner à sa gloire ce qui ne peut passer que pour un caprice de l'amour.

Aussi longtems qu'il n'avoit eu à redouter que les projets de Henri, l'espérance même qui avoit commencé à revivre dans son cœur depuis la commission qu'il avoit reçue du Duc de Glocester, ne l'avoit pas porté plus loin qu'à les combattre. Il ne pensoit encore qu'à ruïner le bonheur d'autrui, sans avoir fait la moindre attention à ce qu'il pouvoit se proposer pour le sien. Mais après avoir entendu le Duc d'York, l'amour dont il venoit de s'enyvrer

dans

prémière audience qu'il a-
de la Princesse, lui fit sen-
avoit à desirer des biens
pouvoit se flatter d'obtenir.
de Marguerite, & la con-
e d'un Rival dont la naissan-
i supérieure à la sienne, lui
tout d'un coup deux ob-
nsurmontables, qui lui fi-
uver de la folie dans ses
desirs. La confusion qu'il
ntit auroit produit autant
our sa guérison que les lu-
aturelles de sa prudence, si
e ne l'eût formé de ce mal-
caractère qui ravale sans
omme du meilleur esprit au-
de ses idées & de ses prin-
par la violence de ses senti-
l s'étoit livré à toute la ten-
e son cœur, & l'expérien-
avoit de lui-même lui fit
er de se guérir jamais
laie si profonde.
it dans les combats qu'il eut
ir entre un panchant qu'il
invincible, & la crainte d'un
bien plus certain que celui
voit menacé le Duc d'York,

qu'il forma le dessein de tirer du moins tout le parti qu'il pourroit de sa situation, en se faisant un mérite auprès de la Princesse du pouvoir qu'il avoit de contribuer à son bonheur ou à sa fortune. Il résolut de profiter de la retraite du Duc pour s'ouvrir secrettement quelque accès auprès d'elle, & de lui apprendre entre quelles offres elle pouvoit déterminer son choix ; assez sûr que par les démarches qu'il étoit le maitre de hâter ou de suspendre auprès de son père, il feroit pancher l'esprit de ce Prince du côté pour lequel il la verroit déclarée. En lui faisant ce sacrifice, il ne pensoit pas moins à s'en prévaloir pour lui faire l'aveu de ses propres sentimens ; & quelque effet que cette hardiesse pût produire, il comptoit assez qu'en faveur d'un dévouement si parfait, elle seroit soufferte avec indulgence ou promptement pardonnée. Il étoit l'homme du monde qui s'exprimoit avec le plus de facilité & de grace. Sa figure d'ailleurs l'avoit fait comparer, par les Poëtes de son tems,

à tout

à tout ce que l'imagination offre de plus aimable; & quoique sa naissance ne l'eût point destiné à s'asseoir sur un Trône, il étoit d'une de ces anciennes & illustres Maisons qui font l'honneur & le soutien des Têtes couronnées.

Avec tous ces avantages, & la distinction du caractère qu'il portoit en France, il se procura facilement l'occasion d'entretenir en particulier la Princesse. Un discours vif & pressant, qu'il avoit médité à loisir, & dans lequel il avoit fait entrer en peu de mots tout ce qui étoit capable de faire impression sur un caractère déja déclaré pour l'ambition & pour la tendresse, eut une partie de l'effet qu'il avoit osé s'en promettre. Si l'honneur règnoit trop impérieusement dans le cœur de Marguerite pour y laisser entrer quelque foiblesse, l'idée que sa propre sensibilité lui fit prendre de la passion d'un homme qui portoit si loin le zèle de la servir, lui inspira pour lui une confiance & une affection, qui étoient après l'amour ce qu'il pouvoit espérer de plus flat-

teur pour ſes ſentimens. Comme elle avoit l'eſprit fort avancé pour ſon âge, & que ſans avoir jamais connu particulièrement le Marquis de Suffolck, elle avoit entendu parler du ſien avec diſtinction, elle crut devoir bannir toute ſorte de diſſimulation & de réſerve avec un homme à qui elle avoit cette double raiſon de ſe fiër. Ainſi, recevant ſes ouvertures comme ſi elle eût été liée avec lui par une longue familiarité, elle ne fit point difficulté de lui avouer que dans le choix qu'il paroiſſoit lui offrir, elle ne voyoit rien qui pût être mis en balance avec le Trône. Et pour ce qui regardoit les ſentimens particuliers de Suffolck, traitant cet article avec la dignité qui convenoit déja à ſes eſpérances, elle lui promit, que s'il ne dépendoit pas d'elle d'y répondre par un retour de la même nature, elle ne lui laiſſeroit rien à deſirer du côté de l'amitié & de la reconnoiſſance. C'étoit flatter d'autant plus Suffolck, qu'outre la tendreſſe dont il étoit rempli, il n'y

avoit rien qui eût tant de charmes pour lui que cette généreuſe franchiſe.

Ainſi, dès les prémiers momens, cette importante liaiſon, qui devoit produire dans d'autres tems des effets ſi mémorables, ſe trouva cimentée avec toute la force qu'elle pouvoit recevoir de la tendreſſe & de l'ambition dans deux grands cœurs. Suffolck faiſant déja ſon unique objet de ſatisfaire les deſirs de Marguerite, la pria de s'en repoſer ſur lui, & d'affecter même d'ignorer ce qu'il alloit entreprendre. Il ne lui fut pas difficile de ſe procurer une audience du Roi, avec autant de ſecret qu'il avoit obtenu celle de la Princeſſe; & il ne le fut guères davantage, avec la réponſe dont il étoit chargé pour ce Prince, de tirer de ſa bouche un conſentement dont la Maiſon d'Anjoù recueilloit le principal fruit. La ſeule condition qu'il lui demanda pour lui-même, fut de différer quelque tems la déclaration de ce Traité. Il falloit ſe délivrer adroitement du Duc d'York, dont il ne vou-

loit pas ſe faire un ennemi; & ménager non-ſeulement le Miniſtre d'Angleterre, mais toute la Nation, qu'on s'efforçoit déja ſi ardemment de révolter contre le mariage du Roi. Ce ne fut point à ſe défaire des importunités du Duc, que Suffolck trouva beaucoup de difficulté. A peine lui eut-il fait connoitre ce qu'il feignit d'avoir découvert à force d'argent & de ſoins, que la crainte du ridicule, dont il étoit demeuré une profonde impreſſion dans l'eſprit de ce fièr Anglois, le porta à quitter Nancy pour retourner en Angleterre. Mais le peu d'empreſſement que Suffolck eut à communiquer ſes démarches au Duc de Gloceſter, fit naitre à celui-ci des ſoupçons dont rien ne fut capable d'effacer les traces.

Tandis que René ſe réjouïſſoit d'une alliance dont l'avantage ſe répandoit ſi heureuſement ſur toute ſa Maiſon, Henri ſe croyoit au comble du bonheur, en apprenant que ſes deſirs amoureux alloient être ſatisfaits. Quoique le Duc ſon oncle eût pris ſoin de l'élever dans

une

une espèce de soumission qui approchoit de la timidité, & que le secret même avec lequel il avoit négocié son mariage fût une marque sensible de sa dépendance, la joie qu'il eut d'avoir réussi lui fit rompre toutes sortes de mesures. Il envoya ordre à Suffolck, qui étoit revenu à Paris après lui avoir marqué le succès de sa commission, de retourner à la Cour du Roi René avec le titre d'Ambassadeur Extraordinaire, pour faire ouvertement la demande de la Princesse. D'un autre côté, il écrivit au Roi de France son oncle, pour lui communiquer son mariage, & pour lui apprendre avec toute l'ardeur d'un jeune Amant, qu'il en faisoit son bonheur. Charles n'avoit point ignoré longtems ce qui se passoit à Nancy. René étoit lié trop étroitement avec lui pour n'avoir pas pris enfin ses conseils, & c'étoit de son aveu que la cession de l'Anjou & du Maine avoit été réglée pour la prémière condition du mariage. Il répondit à Henri dans les termes les plus propres à confirmer ses sentimens. Sa Lettre,

qui devint bientôt publique en Angleterre, & la nouvelle de l'Ambaſſade de Suffolck à Nancy, furent comme deux étincelles qui portérent le feu dans toutes les parties de cette Ile. Quand on n'y auroit pas regardé l'alliance du Comte d'Armagnac comme un extrème avantage, par l'acquiſition de ſes Etats; il étoit à craindre que le mécontentement qu'il reſſentiroit de voir rejetter ſa fille après tant de Négociations & de promeſſes, ne l'irritât contre l'Angleterre juſqu'à le faire penſer à la vengeance; & le voiſinage de la Guyenne lui en offroit une occaſion toujours préſente. D'ailleurs, les Anglois apprirent auſſi-tôt à quelles conditions Henri ſatisfaiſoit ſon cœur. C'étoit perdre doublement, que de céder deux Provinces en refuſant d'en accepter une. Il eſt certain que ſi le Duc de Glocester avoit eu les vues ambitieuſes que pluſieurs Hiſtoriens lui ont attribuées, il auroit pu tirer de grands avantages de ce mouvement pour cauſer de l'embarras à ſon neveu. Lès conjonctures étoient

bien

bien moins favorables au successeur de Henri, lorsqu'il en profita si heureusement pour le renverser du Trône.

Mais le Duc voyant les choses si avancées, perdit l'espérance de les faire changer; & son exemple fit revenir toute l'Angleterre de la chaleur avec laquelle on s'étoit emporté contre le mariage du Roi. Le Traité fut exécuté dans toutes ses circonstances. Suffolck reçut ordre de remettre au Roi René l'Anjou & le Maine sous la garantie de la France, qui prit part aussi à cette fameuse transaction. Les noces de la Princesse furent célébrées à Nancy, avec toute la magnificence qui convenoit à cette fête. Charles l'honora de sa présence, avec un brillant Cortège de sa principale Noblesse. Il y eut des Joûtes, des Tournois, & tout ce que la galanterie de ce siècle put inventer pour relever l'éclat d'un si grand jour. René s'étoit distingué pendant toute sa vie dans ces exercices; & son goût devant servir de règle dans une cérémonie dont sa fille étoit

l'objet, on s'étoit efforcé de rassembler tous les divertissemens qu'on avoit crûs capables de lui plaire.
Ils furent suivis de près par un évênement qui les fit changer en deuil & en tristesse. Dans le tems que la nouvelle Reine d'Angleterre se préparoit à passer la Mer, Marguerite d'Ecosse, épouse du Dauphin, mourut à Châlons d'une maladie précipitée qui l'emporta dans la fleur de son âge. Le mérite extraordinaire de cette Princesse la fit regretter des plus insensibles ; mais ceux qui avoient été particuliérement attachés à sa personne & qui avoient connu de plus près ses rares qualités, se livrérent sans modération à la douleur. On avoit admiré auprès d'elle une jeune Angloise qu'elle avoit toujours traitée avec des distinctions particuliéres, & qui sans être connue du reste de sa Cour, s'étoit attiré autant de considération par sa beauté & son mérite, qu'elle en avoit dû à la faveur de la Reine. Elle se faisoit nommer Mademoiselle *Sanders*. La mort de sa bienfaitrice fit sur elle une si forte impression, que l'excès de sa tristesse

excita la pitié de tout le
e; & dans le doute où l'on
s'il lui restoit quelque autre
il y eut peu d'honnêtes-gens
Cour de France qui ne se fis-
honneur de lui offrir de la
lation & du secours. Cepen-
au moment qu'on s'y atten-
e moins, elle disparut, sans
averti personne de sa résolu-
Si elle eût été sensible à quel-
utre chose que la douleur, il
té flatteur pour elle d'appren-
es regrets qu'elle causoit par sa

e n'étoit pas partie sans des-
La Reine Marguerite passant
France pour se rendre en An-
rre, elle étoit allée se jetter à
ieds, sans autre recommanda-
que l'honneur qu'elle avoit
'appartenir à la Dauphine &
oir mérité quelque part à son
ie. Marguerite étoit arrivée à
eville, où elle devoit passer la
On lui annonça une Etran-
, qui demandoit instamment la
de l'entretenir sans témoins.
escription qu'on lui fit de sa
tris-

tristesse & de ses charmes la disposa sans peine à l'écouter.

Cet entretien ne fut entendu de personne ; mais il parut surprenant à tout le monde que la Reine, après avoir passé plus de deux heures avec cette Etrangère, donna ordre aussi-tôt qu'elle fût reçue parmi les Dames les plus qualifiées de sa suite, & qu'elle y fût traitée avec autant de respect que de soin. Pendant toute la route, Marguerite ne se relâcha point de cette attention. Le Marquis de Suffolck qui avoit été nommé pour l'accompagner, & qui continuoit d'être auprès d'elle dans la plus haute faveur, tenta plusieurs fois de pénétrer le secret de cette avanture, sans obtenir que sa curiosité fût satisfaite. Cependant, la Reine arriva heureusement sur les côtes d'Angleterre, où elle fut reçue avec autant d'applaudissement que si son mariage eût été desiré du Ministre & de toute la Nation. Des Compagnies détachées de tous les Corps du Royaume vinrent au-devant d'elle jusqu'à la Mer, & le Duc de Glocester

ıême s'empressa de réparer
: témoignages de soumission
e, les difficultés qu'il avoit
e à son élévation. Elle fut
ée à Westminster le 30
1445.
voit remarqué dès le pré-
r du débarquement, que
ıiselle Sanders s'étoit déro-
: soin aux regards du Duc
ester, lorsqu'il étoit venu
t de la Reine; & par les
s secrets qu'elle avoit con-
t avec cette Princesse, on
ue c'étoit avec sa partici-
u par ses ordres qu'elle
u cette conduite. Elle usa
ne précaution pendant tou-
jouissances du Couronne-
est-à-dire, dans un tems où
étoit obligée de souffrir à
nens les visites du Minis-
le toute la Cour. Mais
fut-on revenu de cette
chaleur, que paroissant
ment à Honnyton, où le
ıit retiré pour s'abandon-
contrainte à sa tendresse,
mença l'entreprise qui lui
avoit

avoit fait naître l'envie de repasser en Angleterre, & qui avoit inspiré à Marguerite la pensée de se l'attacher.

Mademoiselle Sanders étoit Mylady *Nevill*, une des plus aimables & des plus malheureuses femmes d'Angleterre. Elle passoit pour morte dans l'opinion de sa famille & de tous ceux dont elle avoit été connue en Angleterre; mais particulièrement dans l'esprit du Duc de Glocester, qui après l'avoir aimée passionnément, croyoit lui avoir ôté la vie d'un coup de poignard dans un transport de jalousie. Aiant évité la mort par une faveur extraordinaire du Ciel, elle étoit passée secretement en France, où elle avoit eu le bonheur de se faire aimer de la Dauphine, & de vivre tranquillement auprès d'elle, sous un nom qui avoit déguisé au Public sa naissance & ses malheurs. Sans ressource après la mort de cette Princesse, & portée par une funeste expérience à craindre les nouvelles avantures auxquelles sa beauté l'exposoit, elle avoit pris le parti de s'adresser à la Reine Marguerite, pour se s'ouvrir l'entrée de son Pays
sous

ſous une protection ſi puiſſante. Elle lui avoit raconté ſes infortunes. Le Duc de Gloceſter l'avoit perſécutée dans un tems où la jeuneſſe du Roi laiſſoit l'autorité ſouveraine entre ſes mains. Elle ſe flattoit que la puiſſance du Miniſtre étant diminuée depuis que ce Prince avoit pris les rênes du Gouvernement, il lui ſeroit permis de reparoître dans ſa famille, & de ſe rendre à mille perſonnes chères qui croyoient l'avoir perdue.

Marguerite avoit été attendrie de ſon infortune; mais elle étoit paſſée de ce ſentiment à des vues plus conformes à ſa propre ſituation, & le détail des amours du Duc de Gloceſter lui avoit fait naitre des idées qu'elle trouvoit trop favorables au deſſein qu'elle portoit en Angleterre, pour ne pas tirer parti de la confidence de Mylady Nevill. Ce qu'il y avoit d'étrange étoit qu'elle les eût cachées juſqu'alors au Marquis de Suffolck. Mais dans les ſentimens qu'elle croyoit devoir à ſes ſervices, elle

ſe

ſe faiſoit un plaiſir de travailler à ſa fortune ſans lui en donner la moindre connoiſſance, pour lui faire goûter mieux la douceur qu'il trouveroit à jouïr de ſes bienfaits lorſqu'il les recevroit ſans les avoir prévus ; ou du moins elle attendoit pour l'en inſtruire, des momens où elle comptoit de le faire ſervir lui-même à ſes entrepriſes. En un mot, Marguerite auſſi animée à la ruïne du Duc de Gloceſter par le déſir de gouverner, que par le reſſentiment qu'elle conſervoit des oppoſitions qu'il avoit apportées à ſon mariage, s'étoit propoſé, en partant de Nancy, de le perdre dans l'eſprit du Roi, & de mettre à ſa place le Marquis de Suffolck.

Un eſprit plus borne auroit tremblé des difficultés de cette entrepriſe. Le Duc gouvernoit depuis un grand nombre d'années. La ſageſſe & la douceur de ſon adminiſtration l'avoit rendu cher à toute l'Angleterre. Le Roi lui-même s'étoit fait une habitude de le reſpecter, & n'y reconnoiſſoit pas moins le Tuteur de ſon enfance & ſon

ſon plus proche parent, qu'un Miniſtre fidele & éclairé qui avoit été juſqu'alors le ſoutien de ſa Couronne. Quelles pouvoient être les prétentions d'une jeune Reine, arrivée nouvellement dans le Pays, ſans amis par conſéquent, ſans liaiſons, & preſque ſans aucune connoiſſance de la Langue, qu'elle n'avoit appriſe qu'imparfaitement à Nancy ; ſûre à la vérité du cœur de ſon mari, mais d'un mari foible, qui regardoit déja les occupations de ſon rang comme un fardeau, & qui paroiſſoit moins diſpoſé à partager le ſoin des affaires avec ſa femme, qu'à vivre avec elle dans l'oiſiveté & dans les plaiſirs ? Ces réflexions, qui n'échappérent point à Marguerite, furent ſi peu capables de la refroidir, que ce fut des obſtacles mêmes qu'elle tira toute ſa force pour ſe déterminer à les vaincre.

A peine ſe vit-elle libre avec le Roi dans ſon Château d'Honnyton, où elle avoit été charmée qu'il eût penſé à ſe retirer, qu'elle lui fit ouvrir les yeux ſur ſa propre grandeur, dont il ne lui étoit point encore

core arrivé de ſe repréſenter l'ima-ge. Il joignoit à l'Angleterre la Normandie & la Guyenne, avec quelques autres Provinces, qui de-puis les pertes mêmes que les An-glois avoient faites en France, lui compoſoient encore un des plus vaſtes Etats de l'Europe. Pourquoi paroiſſoit-il diſpoſé à vivre ſans gloire, ou pourquoi du moins n'en vouloit-il avoir l'obligation qu'à ſon Miniſtre ? Etoit-il ſi rare en Angleterre de voir un Sujet ac-crédité par la faveur du Peuple, abuſer de ſon pouvoir juſqu'à pré-tendre impoſer des loix à ſon Mai-tre ? Et comment le ſucceſſeur d'Henri IV & d'Henri V pou-voit-il s'endormir dans le repos, tandis qu'il avoit autour de lui les deſcendans de Lionnel, qui ne s'ac-coutumeroient jamais à penſer que la Couronne qu'ils voyoient ſur ſa tête n'étoit point une uſurpation ? Ces prémiers traits, lancés comme au hazard, excitérent bientôt dans le cœur de Henri des craintes & des défiances ; mais pour en ſuivre le mouvement, il falloit un courage

qu'il

it pas. Sa réponse fut tou-
ne pouvoit ôter à son on-
itorité dont il n'avoit ja-
u'un bon usage, & qui é-
ne la récompense de ses
A l'égard de la gloire, à la-
vouloit qu'il fût sensible,
qu'il ne respiroit que les
d'en acquérir.
ne n'avoit pas espéré de
tout d'un coup des obsta-
ès avoir jetté ces semences
ns dans l'esprit de son mari,
cha à lui faire sentir com-
it indécent pour un grand
voir regarder par son Peu-
ne le jouet de son Ministre;
cevant qu'il paroissoit sen-
reproche, elle ne pensa plus
nvaincre par des expérien-
s, que ses Sujets n'avoient
e opinion de lui. Le hazard
heureusement, en faisant
elques occasions où le Duc
ester fit difficulté de ratifier
es faveurs, que le Roi a-
rdées sans sa participation.
rien de la Vie de ce Prince
ute sitôt ne fut pas la Rei-
ne

ne elle-même qui ménagea ces incidens, pour l'animer contre son Ministre. Mais elle en fit du moins si habilement usage, que ce fut comme le prémier coup qui lui réussit contre le Duc. Le Roi confus, dit l'Historien, de trouver cette résistance à son autorité, ne laissa point d'employer quelques foibles raisonnemens pour justifier la conduite de son oncle, & porta même l'embarras jusqu'à confesser que pouvant avoir été trompé, il étoit trop heureux d'avoir un Ministre sur qui il pouvoit se reposer de la réparation de ses fautes. C'étoit à ce point que la Reine l'attendoit. En prenant droit de son aveu, elle lui demanda s'il étoit bien glorieux pour un Monarque, de tomber dans des fautes qui avoient besoin d'être réparées: & si la foiblesse humaine ne permettoit pas de se garantir perpétuellement de l'erreur, elle lui fit comprendre que dans ces hautes stations de la vie où le Peuple s'imagine que la grandeur du rang est toujours accompagnée de celle du mérite, les fautes mêmes doivent

être

être assez déguisées pour prendre un meilleur nom. D'où il étoit aisé de lui faire conclure que l'intention du Duc de Glocester, en faisant éclater si témérairement les siennes, ne pouvoit être qu'un dessein formé de l'avilir aux yeux du Public. Mais, ce qui fit peut-être encore plus d'impression sur ce Prince, Marguerite, après avoir confessé qu'il y avoit des fautes inévitables dans l'administration d'un grand Royaume, ajouta, que s'il falloit qu'elles fussent connues de quelqu'un, c'étoit de ceux qui n'étoient pas moins intéressés à les couvrir qu'à les réparer; & citant l'exemple de quantité de Rois qui s'étoient déterminés par cette raison à partager les soins du gouvernement avec leurs épouses, elle força son mari de confesser qu'il n'y avoit que l'union de l'amour & du mariage qui intéressât deux cœurs l'un pour l'autre, jusqu'à leur faire mettre leur repos & leurs inquiétudes, leurs vices & leurs vertus, & par conséquent leur honte & leur gloire, en commun. Henri parut si frappé de

cette réflexion, qu'il auroit consenti sur le champ à l'éloignement de son Ministre, si la Reine n'eût jugé elle-même que ce changement devoit se faire avec plus de mesures. Outre le projet d'élever Suffolck sur ses ruïnes, qui demandoit encore de l'habileté & des soins, elle vouloit conduire son dessein avec tant d'adresse, que toute l'Angleterre applaudît au nouveau gouvernement, & que la disgrace du Ministre parût juste & nécessaire.

Cependant, elle commençoit à se lier sans affectation avec tous les Seigneurs qui avoient reçu de lui quelque mécontentement, ou qu'elle croyoit portés par d'autres raisons à souhaiter sa ruïne. Edmond, Duc de Sommerset, avoit été destiné dès le prémier moment à jouer un rôle distingué dans cette intrigue, par les rapports qu'il avoit eus avec Mylady Nevill. Son mérite & sa naissance lui attiroient à la Cour une considération dont il n'avoit jamais profité pour se rendre nécessaire à l'Etat; & avec toutes les qualités qui font les plus grands hom-

nmes dans les exercices de la erre & de la Paix, il ne prenoit t aux affaires que dans les occas is où son rang l'y engageoit lgré lui. Ceux qui ne connoisnt pas les secrets de son cœur, ibuoient sa conduite aux princi- d'une haute Philosophie, qui lui oit borner son ambition aux a- itages qu'il avoit reçus de la ture & de la Fortune ; & cette e s'accordoit fort bien avec le ichant qu'il marquoit pour les ttres. Mais la source de son in- férence venoit de plus loin. Ed- ond cherchoit à se guérir d'une lheureuse passion qui avoit fait tourment de sa vie, & qui lui in- roit encore un dégoût continuel ur le monde, où sa naissance l'at- choit. C'est ici qu'il est nécessaire développer les avantures de My- ly Nevill, qui eurent tant de part la fortune des deux principaux rsonnages de la Cour de Henri, est-à-dire, à la chute de l'un, & à faveur extraordinaire de l'autre. Anne, fille de Richard Nevill, omte de Salisbury, & sœur de ce

 grand

grand Comte de Warwick, qui avoit obtenu ce titre en épousant la fille unique & l'héritière de Henri de *Beauchamp*, Duc de Warwick, étoit née avec toutes les perfections de son sexe. Elle avoit été mariée dès l'âge de quinze ans avec un Gentilhomme de sa Maison, nommé *Westmoreland*, qui lui avoit rendu les plus belles années de sa vie insupportables par l'excès de sa jaloüsie. Le Comte de Salisbury son père s'appercevant de l'altération de sa santé & du trouble continuel de son esprit, fut le prémier à la plaindre, & à chercher les moyens de la délivrer de cet esclavage. Il se trouva heureusement qu'on avoit négligé quelques précautions du côté de l'Eglise, pour les dispenses de la parenté. Ce prétexte parut suffisant à ceux qui plaignoient le malheur d'Anne. Son mariage fut déclaré nul, & le mari qui avoit fait son supplice, en fut puni par son propre desespoir, qui le conduisit en peu de tems au tombeau.

En quittant le nom de ce tyran, elle prit celui de Mylady Nevill,

L'état

L'état douteux dont elle sortoit lui donnant presque autant de liberté que la qualité de veuve, elle parut à la Cour avec tout l'éclat de la jeunesse & de la beauté. Le Duc de Glocester étoit galant. Il ne la vit point sans prendre pour elle les sentimens qu'elle inspiroit à tout le monde. Aiant perdu dans le même tems sa femme, il pensa tout d'un coup à s'engager dans un nouveau mariage; & si la bienséance le força de suspendre son dessein jusqu'à l'expiration du tems marqué par l'usage, il n'en communiqua pas moins au Comte de Salisbury l'inclination qu'il avoit pour sa fille. Elle fut approuvée de leurs amis communs. Cette espèce d'engagement ne laissa point d'être cachée au Public, & le Duc même, en commençant à voir Mylady Nevill avec l'espérance de l'épouser, lui dissimula de concert avec son père, un dessein dont l'exécution paroissoit encore éloignée.

Elle étoit par conséquent maitresse de son cœur; & si elle eut à craindre quelque reproche, ce ne fut pas pour avoir rejetté l'amour

& les soins du Ministre. Mais usant peut-être avec un peu d'imprudence du droit qu'elle avoit de suivre ses inclinations, elle laissa prendre trop d'ascendant sur son estime au Duc de Sommerset, qui ne pouvoit aspirer à la qualité de son époux. Il étoit marié depuis plusieurs années. De quelque espérance qu'il se flattât en prenant de l'amour pour elle, l'intérêt de sa fortune devoit servir à la défendre autant que celui de son honneur. Elle ne consulta néanmoins que son penchant. Le Duc ne se livra pas avec moins d'emportement qu'elle à une passion dont ils firent tous deux leur bonheur. La seule loi qu'ils s'imposérent fut de cacher leur tendresse à tout l'Univers, & leur félicité sembloit redoubler par le charme du mystère.

Cette liaison se soutint heureusement jusqu'au tems dont le Duc de Glocester étoit convenu avec le Comte de Salisbury. A peine fut-il délivré de son deuil, qu'impatient d'une si longue contrainte, il parla de mariage à Mylady Nevill. Elle écou-

écouta ses propositions, mais ce ne fut que pour les communiquer à son Amant. Ils délibérérent ensemble sur un incident capable de les alarmer. Après bien des incertitudes & des agitations, ils furent obligés de reconnoitre qu'une fille du Comte de Salisbury n'étant pas faite pour vieillir sans établissement, il falloit accepter les offres du Ministre, qui n'étoit plus d'ailleurs dans un âge redoutable pour un Amant, & qui pouvoit servir au contraire de voile à leur familiarité & à leur tendresse. Cette résolution pouvoit les rendre heureux tous trois, si des regrets imprudens & de folles délicatesses n'en eussent fait différer trop longtems l'exécution. Le Duc de Glocester, qui avoit souffert sans défiance que la fille du Comte de Salisbury le traitât froidement & cherchât à l'éviter, avant qu'il lui eût fait l'ouverture de ses prétentions & qu'elle les eût approuvées, ne put lui voir la même affectation à le fuir, sans s'appercevoir qu'il avoit peu de part à sa tendresse. A peine la trouvoit-il une fois

chez elle, dans les visites qu'il l
rendoit plusieurs fois le jour. (
ne lui rendoit pas un meilleur com
te de ce qu'elle étoit devenue. C
cupée de ses rendez-vous & du s
de les déguiser, elle n'étoit jam
où elle feignoit d'aller passer
journée; & ses propres Domes
ques ignoroient le plus souvent
quel côté il falloit la chercher. I
soupçons qui s'élevérent dans l'
prit du Duc devinrent bientôt
convictions, lorsqu'il eut appris
des informations secrettes, que
gens les plus affectionnés la p
doient quelquefois de vue pend
des heures entières, & qu'ils
croyoient eux-mêmes engagée d
quelque commerce pour lequel ils
lui connoissoient point de confide
Dans le ressentiment qu'il en e
il la fit suivre avec tant d'obstir
tion, & les ordres dont il chargea
Emissaires furent si sanglans, que
Duc de Sommerset ne dut sa co
servation qu'aux soins extraor
naires qu'il prenoit de son côté po
assurer le secret de son intrigue.

Enfin, l'amour triompha de to

les inquiétudes du Miniſtre.
lgré tant de ſujets d'alarmes, il
olut de ſatisfaire ſon cœur, dans
pérance que les liens du mariage
aſſureroient la poſſeſſion de ce-
qu'on lui diſputoit, ou que ſon
orité du moins le retiendroit
is les bornes qu'il ſeroit en droit
lui impoſer. Il preſſa la célébra-
n de ſon mariage. Le jour en
it fixé. Ce fut la veille d'un jour ſi
ubre pour les deux Amans, que
Duc de Sommerſet propoſa à
Maitreſſe de lui accorder une
trevue, qui devoit être comme
uverture d'une nouvelle ſitua-
n. Ils ſe rendirent par la Tamiſe
ns un Village peu éloigné de Lon-
res. Quoique ce ſoin de s'éloigner
la Ville fût une précaution, ils
urent peut-être que dans les cir-
nſtances ils n'en avoient point
'autres à obſerver. Le Duc de
locefter fut averti que Mylady
Jevill s'étoit dérobée de ſa maiſon.
l fit marcher ſur ſes traces. Som-
nerſet ne fut point reconnu dans
on déguiſement; mais les Eſpions
lu Miniſtre lui aiant rapporté qu'el-

le étoit ſeule avec un homme, & qu'ils avoient découvert à des marques certaines que ce ne pouvoit être qu'un Amant, il en conçut aſſez de rage pour les vouloir immoler tous deux de ſa propre main. Il ſe fit eſcorter par des gens fidèles, & ſa fureur ſe ſoutint juſqu'au lieu où il comptoit de la trouver. Mais la nuit s'approchant déja, il apprit de quelques Payſans qui l'avoient vue ſans la connoître, qu'elle avoit repris la route de Londres, ſur un de ces petits Bateaux qui viennent régulièrement des environs de la Ville à certaines heures du jour. Elle s'y étoit mêlée avec pluſieurs Paſſagers dont elle étoit ſûre de n'être pas connue, tandis que Sommerſet qui avoit pris ſon chemin par terre, étoit allé donner ordre aux gens qui les ſervoient dans leur intrigue, de ſe tenir prêts à la recevoir à quelque diſtance du rivage. L'occaſion étoit ſi importante pour le Duc de Glocefter, que ſon deſeſpoir redoublant de l'avoir manquée, il fit une diligence extraordinaire pour retourner à Londres, dans l'eſpéran-

rance d'y être aussi tôt que le Bateau, & de surprendre du moins les deux Amans lorsqu'ils en sortiroient. Il y fut en effet plus tôt que Mylady Nevill, & s'étant approché du Bateau avec ses gens, ce fut assez pour lui d'apprendre du prémier Batelier de quel lieu il étoit parti, pour ne pas douter que la proie qu'il cherchoit ne fût entre ses mains. Mais l'obscurité étoit si profonde, qu'il desespéra de pouvoir la distinguer. Ce fut le transport où ce nouvel obstacle le jetta, qui joint à l'utilité qu'il pouvoit tirer des ténèbres pour se venger sans être reconnu, lui fit naître un dessein plus cruel encore que celui qui l'avoit fait partir. Il résolut de poignarder les deux objets de sa haine, dans le Bateau même où il les suppofoit tous deux; & de peur que sa main ne se trompât dans l'obscurité, autant que pour ensevelir la connoissance d'une action si barbare, il prit le parti d'envelopper dans le même sort quatre ou cinq Passagers qui se disposoient déja à sortir du Bateau. L'ordre en fut aussi-tôt
 don-

donné à ſes gens. Il entra lui-même dans le Bateau, & le prémier objet qu'il crut diſtinguer étant une femme, qui lui parut miſe aſſez proprement pour lui perſuader que c'étoit Mylady Nevill, il lui enfonça ſon poignard dans le ſein, avec quelques reproches dont le ſens ne pouvoit être incertain pour elle. Le Ciel, qui ſe préparoit à la ſauver par plus d'un miracle, permit qu'il ne lui échappât point un ſeul mot de ce qu'elle avoit entendu. La voix du Duc qu'elle reconnut en même tems; le deſordre affreux que ſes gens cauſérent en ſe précipitant ſur les Bateliers & ſur le reſte des Paſſagers alarmés; enfin, un pouvoir ſupérieur à la fortune, qui la deſtinoit à quelque choſe de plus heureux que tout ce que le Duc s'imaginoit lui arracher par la mort, lui inſpirérent la penſée de ſe précipiter dans la Tamiſe, ou plutôt la forcérent de s'y jetter ſans réfléxion. Elle fut entrainée par les flots, tandis que les gens du Duc achevoient leur cruelle exécution.

Il avoit trouvé ſi peu de réſiſtance

ance contre une attaque si imprévue, qu'à l'exception de quelques cris qui furent étouffés aussi-tôt dans le sang de ces malheureux Passagers, il se crut sûr que rien n'avoit été capable de le trahir. Cependant, il eut la précaution de faire couler à fond le Bateau, dans lequel il n'auroit pas été facile d'effacer les traces sanglantes de sa fureur. Avec la même prudence, il fit charger les Cadavres de pierres, pour les précipiter plus surement au fond de la rivière. C'est de sa confession même, que les Historiens ont recueilli le détail de toutes ces circonstances, lorsqu'il fut forcé à cet aveu par des accusations auxquelles il n'eut rien à repliquer. La justice qu'ils lui rendent est que son caractère ne le portoit point à la violence, & que dans les occasions où il avoit la liberté de suivre le panchant de son cœur, il prenoit plaisir à se faire aimer par ses bienfaits. Mais regarderoit-on l'amour & la jalousie comme des passions dangereuses, si elles n'étoient capables de changer les meilleures inclina-
 tions,

tions, & de les porter quelquefois aux plus cruels excès?

C'étoit par ménagement pour le Public, que le Duc de Glocester avoit apporté tant de soins à déguiser son crime: car dans le dégré de puissance dont il jouïssoit alors, il n'avoit rien à redouter de ses ennemis, ni de la rigueur des Loix. Aussi ne se fit-il pas presser longtems par le Comte de Salisbury, pour lui apprendre le sort de sa fille; & son témoignage suffisant au Comte pour ne pas douter qu'elle ne se fût deshonorée par une honteuse foiblesse, ils convinrent ensemble que cette catastrophe demeureroit secrette, & qu'on attribueroit sa mort à quelque accident naturel. Le Duc de Sommerset l'ignora lui-même, & n'aiant pu rien apprendre de ses gens qui avoient passé inutilement une partie de la nuit dans une rue voisine de la rivière, il se vit contraint, après mille recherches infructueuses, de dévorer le mortel chagrin qui le consuma pendant plusieurs années.

Cependant, Mylady Nevill avoit roulé au hazard dans la rivière; car c'étoit moins l'espérance de se sauver par cette voie, que sa crainte à la vue d'un péril encore plus pressant, qui lui avoit fait prendre une résolution si téméraire. La coiffure & les habits des femmes étoient alors d'une forme si bizarre en Angleterre, que les deux côtés de la tête étant comme armés de deux voiles, & la robe enflée par un large vertugadin, elle fut soutenue heureusement sur la surface de l'eau jusqu'au-delà du Pont de Londres, où la disposition naturelle du lieu a formé de tout tems un Port commode. Elle suivoit le courant de la rivière, dans le tems que le Capitaine d'un Vaisseau Normand la traversoit dans sa Chaloupe, pour aller passer la nuit à bord. A la lumière d'une lanterne dont il s'éclairoit, il apperçut une femme, qui ne pouvoit éviter de périr sans son secours: il n'eut pas de peine à la sauver d'un si grand péril, & l'aiant portée dans son Vaisseau, il reconnut bientôt à mille marques qu'il n'a-

n'avoit pas rendu ce ſervice à une perſonne ordinaire. Elle revint à elle à force de ſoins, & retrouvant aſſez de préſence d'eſprit pour ne laiſſer rien échapper qui pût faire connoitre ſa naiſſance & ſon avanture, elle ne s'apperçut pas plutôt qu'elle avoit l'obligation de ſon ſalut à un Capitaine François, qu'elle réſolut de s'en faire une reſſource dans ſon malheur. Une extrémité ſi terrible étoit un remède aſſez puiſſant contre l'amour. Oubliant le Duc de Sommerſet, & ne penſant qu'à mettre ſa vie en ſureté, elle engagea le Capitaine à la tenir cachée juſqu'à ſon départ, pour la conduire en France avec lui. Leur voyage ſe fit heureuſement. Marguerite Stuard arrivoit à Paris dans le même tems, pour aller épouſer le Dauphin. La rencontre de cette Princeſſe fut une nouvelle faveur du Ciel pour Mylady Nevill. Sans lui faire l'aveu de ſa foibleſſe pour le Duc de Sommerſet, elle lui fit un récit ſi touchant de ſon infortune, qu'elle obtint avec ſa compaſſion & ſon amitié, la liberté

vivre auprès d'elle ſous un dé-
iſement qui trompa toute la Cour
France.
La Reine Marguerite n'avoit pas
uté, en recevant cette confiden-
à Abbeville, qu'une ſi odieuſe
ion du Miniſtre d'Angleterre ne
vît quelque jour au deſſein qu'el-
avoit déja formé de le détruire;
s compter l'eſpérance qu'une
iiſon auſſi puiſſante que celle des
:vills n'auroit pas beſoin d'au-
motif pour s'attacher à elle,
pour entrer ardemment dans ſes
érêts. Elle avoit voulu ſe donner
tems d'obſerver la diſpoſition des
rits, & de ménager celui du Roi,
int que de s'ouvrir au Comte de
isbury. Mais la mort de la Du-
:ſſe de Sommerſet, qui arriva dans
intervalle, lui fit croire que les
ais étoient inutiles à l'égard du
ic. Il lui parut impoſſible qu'il
ût pas conſervé un ſouvenir aſſez
dre de Mylady Nevill, pour ne
regarder comme le plus grand
iheur de ſa vie de la retrouver
is un tems où il pouvoit ſe livrer
oute l'inclination qu'il avoit eue
pour

pour elle ; & peut-être fut-elle ſollicitée par Mylady même, qui ne s'étoit pas retrouvée proche d'un homme qu'elle avoit tant aimée, ſans avoir ſenti renaitre toute l'ardeur de ſa paſſion.

Il ne falloit pas beaucoup de meſures, pour apprendre au Duc une nouvelle qui devoit le combler de joie. Marguerite s'étant réſervée à elle-même cette ſatisfaction, le fit avertir de ſe rendre ſecrettement auprès d'elle ; & ſans lui faire acheter ſes éclairciſſemens trop cher, elle lui raconta naturellement ce qu'il avoit à eſpérer de ſa bonté, s'il étoit capable de prendre quelque attachement pour ſes intérêts. Elle eut bien moins de peine à tirer de lui toutes les promeſſes dont elle faiſoit dépendre ſon bonheur, qu'à le perſuader de la vérité de ce qu'il avoit entendu. Il étoit encore paſſionné pour la mémoire de Mylady Nevill, qu'il croyoit morte. Qu'étoit-ce de la trouver non-ſeulement vivante, mais ſi proche de lui, qu'on lui promettoit de la faire paroître au même moment ? Après avoir juré à la

Rei-

dévouement aveugle, &
Miniftre une affreufe hai-
s'éteindroit jamais que par
elle vengeance, il la con-
pas différer un moment à
le feul objet pour lequel il
vre. Elle y confentit, mais
les conditions fort dures,
s il ne balança pas néan-
e foumettre. La prémière
près l'avoir vue une feule
s'affurer de la vérité de fon
& de la perféverance de fes
, il renonceroit à la voir
chute du Duc de Glocef-
vouloit foutenir par cette
e l'ardeur dont elle le vo-
mmé. La feconde condi-
le lui impofa, fut qu'il fein-
re mal avec elle-même,
tems qu'elle le jugeroit né-
our le fuccès de leurs vues
s. Enfin, qu'après avoir
us fes amis dans le projet
la puiffance du Miniftre,
geroit de porter au Parle-
plaintes de la Nation con-
que le Duc de Glocefter
l'autorité du Roi.

La

La dernière de ces loix auroit paru la plus révoltante à un homme du caractère de Sommerſet, s'il eût été capable de trouver quelque choſe de difficile après s'être ſoumis à la prémière. D'ailleurs, le deſir de la vengeance le poſſédoit déja autant que tous les feux de l'amour. Quoiqu'il eût fait profeſſion juſqu'alors de quelque attachement pour le Miniſtre, il s'engagea à ſa ruïne par les plus redoutables ſermens; & les promeſſes de grandeur dont la Reine crut lui faire un autre motif, lui parurent indignes des deux puiſſans intérêts qui échauffoient ſon cœur. Il vit Mylady Nevill avec des tranſports qui ne peuvent être repréſentés. Elle les partagea, & ce ſpectacle charma la Reine. Mais plus ſenſible à l'ambition qu'à la tendreſſe, elle les interrompit bientôt pour propoſer à Sommerſet, ſur qui elle faiſoit deſormais autant de fond que ſur le Marquis de Suffolck, de preſſentir les diſpoſitions du Comte de Salisbury pour ſa fille. Autant qu'elle prévoyoit d'avantages à s'attacher ce Seigneur & le

Com-

Comte de Warwick ſon fils, autant craignoit-elle d'y trouver de difficulté, par l'étroite liaiſon qu'ils avoient conſervée avec le Duc de Glocefter. L'intérêt d'une fille dont on leur avoit repréſenté la conduite avec les plus noires couleurs, avoit été ſacrifié par le Comte à la fortune de ſon fils; il avoit approuvé ſon cruel châtiment: & la Reine ſe formoit une idée terrible d'un père qui avoit oublié ſi facilement les droits de la Nature.

Cependant, Sommerſet entreprit de lui faire cette conquête, & ſe flatta d'autant plus d'y réuſſir, qu'aiant déja formé dans ſon cœur la réſolution d'épouſer ſa fille, il comptoit que l'aveu qu'il penſoit à lui faire de ſon commerce avec elle, & du deſſein où il étoit de le réparer par un mariage éclatant, lui ſerviroit de prétexte pour revenir aux ſentimens paternels. Mais à force de précautions, la Reine manqua le ſeul moyen qui pouvoit aſſurer ſon deſſein. La crainte de ſe commettre imprudemment en faiſant au Comte l'ouverture de toutes ſes

vûes

vues avant que de connoitre ses sentimens pour sa fille, lui fit recommander soigneusément au Duc de Sommerset de lui cacher tout ce qui avoit rapport à ses projets de gouvernement; & pour séduire un ambitieux qui n'avoit sacrifié sa fille au Ministre que dans l'espérance d'élever sa fortune, il falloit commencer au contraire par flatter son ambition, pour lui faire reprendre les sentimens qu'il devoit à sa fille.

Sommerset ne laissa point d'employer toute son adresse à cette entreprise. Il vit le Comte. Il lui apprit que le bruit qui s'étoit répandu de la mort de Mylady Nevill étoit un bruit faux, qui se trouvoit heureusement detruit par des nouvelles certaines de sa vie & de sa santé; & profitant de la surprise où ce discours le jettoit, il continua de lui raconter la part qu'il avoit eue à l'infortune de sa fille, par des excès de tendresse auxquels il confessa qu'elle n'avoit point été insensible. Sans lui apprendre qu'elle fût revenue en Angleterre, & sans lui déclarer même qu'il fût informé de

la

barbarie du Duc de Glocester,
ustifia sa fuite par la répugnance
'elle avoit eue pour un mariage
i blessoit ses inclinations ; & sa
nduite, par la sainteté de l'asyle
'elle s'étoit procuré en France,
is la protection & dans le Palais
ème de la Dauphine. Enfin, re-
rciant le Ciel de se trouver libre
r la mort récente de sa femme, il
fit pas difficulté de demander au
omte la permission d'épouser My-
ly Nevill; & il joignit à cette
ière tout ce qui pouvoit le per-
ıder du prix qu'il attachoit à son
iance.

Sa pensée étoit, qu'après avoir
veillé les sentimens de la Nature
ns le cœur du Comte, & l'avoir
sposé par sa proposition à rendre
s bonnes graces à sa fille, il lui
roit aisé de l'irriter contre le Mi-
stre, en lui apprenant à quel ex-
s il s'étoit porté contre une fem-
e, sur laquelle il n'avoit encore
ıcun droit. Mais un caractère aussi
flexible que le Comte, n'étoit pas
ıpable de revenir aisément de ses
éventions. C'est l'opinion la plus
fa-

favorable qu'on puiſſe prendre de ſa réponſe. Loin de paroitre attendri de ce qu'il venoit d'entendre, ou d'être ſatisfait des offres du Duc, il laiſſa échapper un torrent d'injures contre ſa fille ; & proteſtant qu'il prenoit auſſi peu d'intérêt à ſa vie qu'à ſa fortune, il jura que s'il ſouhaitoit de la revoir, c'étoit pour la punir d'une main plus ſure que celle du Duc de Glocefter.

C'en étoit trop pour Sommerſet, qui connoiſſoit l'opiniâtreté de ce farouche vieillard. Il le quitta ſans s'ouvrir davantage, en le priant de faire attention ſeulement que dans les idées où il étoit, ſon propre honneur l'obligeoit au ſilence. La Reine fut extrèmement ſenſible aux refus que le Duc de Sommerſet avoit eſſuyés. Elle deſeſpéra de réuſſir mieux qu'un homme à qui l'amour avoit ſervi d'aiguillon, & qui ſouffroit beaucoup plus qu'elle de n'avoir rien obtenu. Mais en faiſant cette réflexion, il lui échappa encore que c'étoit par d'autres voies que le Comte de Salisbury devoit être tenté. Elle le reconnut trop tard,

dans un tems où ce Sei-
repentit peut-être lui-mê-
ne pouvoir réparer le tort
oient eu l'un & l'autre.
restoit à gagner le Duc
, dont la naissance & les
brillantes devoient être
nd poids dans le parti qu'il
roit. Elle n'ignoroit point
qu'il avoit eues sur elle ;
toit à présumer que la pru-
s avoit étouffées, comme la
les avoit fait naître; & ce
ns sur un fondement si foi-
'elle se flattoit d'acquérir
ascendant sur son esprit.
, à qui elle proposa d'em-
n habileté pour lui faire un
e partisan, lui représenta
ucoup de sagesse, que si
it quelque chose à desirer,
: pouvoir entretenir le Duc
repos auquel il paroissoit
r; & d'éviter également de
er trop de part à sa con-
ou de s'en faire un ennemi.
: d'un Prince qui ne con-
que trop ses avantages, &
it joint aux droits de la

Maiſon d'Yorck quelque juſte ſujet de reſſentiment qui auroit pu réveiller ſes prétentions & ſon courage, étoit non-ſeulement ce qu'il y avoit de plus redoutable pour la tranquillité de ſon règne, mais un obſtacle preſque infaillible au grand deſſein qu'elle brûloit d'exécuter. Il ne falloit pas mettre le Roi dans la néceſſité de revenir à ſon oncle pour l'oppoſer aux entrepriſes d'un Rival, contre lequel il ne ſuppoſeroit jamais qu'elle eût aſſez de reſſources & de fermeté pour le défendre. D'un autre côté, s'il paroiſſoit qu'elle ne pouvoit choiſir un meilleur appui contre le Miniſtre, elle devoit comprendre que c'étoit changer ſeulement d'eſclavage, & que le Duc lui feroit payer bien cher le ſecours qu'il lui auroit accordé; pourvu même qu'il ne ſe prévalût point des avantages qu'il ne manqueroit pas d'en tirer, pour oublier bientôt qu'il avoit un Maitre, & pour ſe ſouvenir qu'il avoit d'autres fruits à prétendre de ſes ſervices. Elle ſe rendit à la force de ce conſeil, & le parti de la ſimple politeſſe,

au-

iel elle se réduisit avec le Duc
iuroit réussi constamment, si
:res intrigues n'avoient porté
la suite cet esprit inquiet à des
utions violentes.
ependant, tout sembloit se réu-
ɔour avancer naturellement l'ou-
e auquel on apportoit tant d'ef-
& de soins. Le Roi, pénétré
derniers conseils de Marguerite,
royoit plus son Ministre qu'a-
des marques de froideur &
nbarras, qui ne purent échap-
longtems aux yeux du Public.
ffectoit de condamner tout ce
avoit passé par ses mains, & pa-
sant résolu de prendre lui-mê-
la conduite de ses affaires, il
:eprenoit fort souvent ce qu'il
iroit point été capable d'exécu-
; si la Reine ne s'étoit toujours
sentée à propos pour le délivrer
la meilleure partie du fardeau.
toit dans ces occasions qu'elle ne
nquoit point de lui faire remar-
:r combien il est à desirer pour
Roi, de partager ses soins avec
: personne assez à lui pour le
lager sans lui dérober sa gloire.

Il ſortoit de ſon cabinet avec autant de complaiſance dans ſon ouvrage, que s'il eût rétabli l'ordre & la paix dans le Monde entier. On n'auroit oſé vanter devant lui le travail du Miniſtre, parce qu'il auroit paru choqué d'une comparaiſon ſi offenſante. Ainſi la faveur du Duc de Gloceſter baiſſoit de jour en jour, & l'autorité de la Reine augmentoit à proportion qu'elle ſe rendoit néceſſaire à la vanité de ſon mari. Elle ſe perſuada enfin que l'empire qu'elle avoit gagné ſur lui par ce foible, ne lui laiſſoit plus rien à redouter; & c'étoit à ce point qu'il lui tardoit de ſe voir, pour tirer tout le fruit qu'elle avoit eſpéré de ſon adreſſe.

Sommerſet, chargé d'un Mémoire où elle avoit recueilli tous les reproches qu'on avoit faits au Duc depuis ſon adminiſtration, ſe préſenta un jour à la porte du cabinet du Roi, dans le tems qu'elle y étoit à travailler avec ce Prince, & que le Duc venoit d'y être appellé ſous quelque prétexte. Quoiqu'il ſe fût fait annoncer pour une affaire

dernière importance, dont il se présenta au : à ce début, il affecta extrême en appercevoir ftre; & feignant auffirer, il s'excusa sur l'esavoit eue de trouver La Reine lui donna ordrer, en lui représendevoit mettre peu de puisqu'il ne trouvoit t'elle & son Ministre. le même ordre de la Roi, il parut s'exciter :, comme s'il eût été n grand intérêt, de réement ce que d'autres geoient à cacher dans ture qu'il n'avoit pas ans faire attention plus Ministre, il offrit son Roi, en lui disant qu'un orte n'étoit point capaauffe crainte, lorsqu'il n du service de l'État ire de son Maitre. Il on Mémoire contenant ons de la dernière imatre le Duc de Glocester,

ter, il n'étoit pas fâché qu'il se trouvât présent, pour y reconnoitre ses crimes, ou pour s'en justifier.

L'embarras de Henri auroit peut-être fait manquer le succès de cette scène, si Marguerite, affectant de s'alarmer pour la sureté de son mari & pour celle du Royaume, n'eût saisi elle-même le Mémoire, & n'eût imposé silence au Duc, qui prenoit déja le Ciel à témoin de son innocence. Lisons, reprit la Reine. Le Mémoire contenoit un grand nombre d'articles, dont le plus important & celui qui servoit de prétexte à l'empressement du Duc de Sommerset, regardoit la Guyenne. Il s'y étoit fait un soulévement contre le Gouvernement Anglois par les intrigues du Comte d'Armagnac, qui cherchoit à se venger du mépris que l'Angleterre avoit fait de sa fille. La part que le Duc de Glocester avoit eue au projet de cette alliance, le faisoit soupçonner d'être entré dans le ressentiment du Comte; & depuis la diminution de sa faveur, ses ennemis l'accusoient ouver-

rtement de penſer à ſe faire un
tat indépendant dans cette Pro-
nce. Mais comme il ne paroît par
ıcun témoignage que cette accu-
tion ait jamais été prouvée, il
a beaucoup d'apparence qu'on ne
ommençoit par cet article que pour
onner plus de conſidération à ceux
ui le ſuivoient, comme on s'étoit
romis que les preuves dont on étoit
ı état d'appuyer les autres, pour-
ɔient communiquer plus de vrai-
mblance au prémier. Entre plu-
eurs chefs qui regardoient l'infrac-
on des loix du Royaume, & l'a-
us de l'autorité du Roi dans le
ours d'une longue adminiſtration,
n avoit peint des plus horribles
ouleurs le meurtre d'Anne Ne-
ill; & quoiqu'on feignît d'en igno-
er les principales circonſtances,
n inſiſtoit ſur le fond de cette
ruelle avanture, comme ſur une
arbarie ſans exemple. Le Duc de
Glocefter fut d'abord frappé de
ette imputation; mais ſe raſſu-
ınt auſſi-tôt par l'aveu qu'on faiſoit
'en ignorer les circonſtances, il
roteſta, comme il avoit fait à cha-
 que

que article, qu'on faisoit un tort cruel à son innocence. La Reine continua de lire, sans mêler la moindre réflexion à sa lecture; tandis que le Roi troublé de ce qu'il entendoit, osoit à peine lever les yeux sur l'accusé. Enfin, après cette odieuse énumération, Marguerite paroissant peser les faits & le desaveu du Duc, se tourna vers son mari. Comme il seroit dur, lui dit-elle, de condamner le Duc de Glocester sans lui accorder la liberté de se défendre, il seroit aussi trop imprudent de négliger des accusations si graves. On ne peut soupçonner le Duc de Sommerset de les faire au hazard : ainsi le devoir de Votre Majesté est d'en attendre les preuves. Ce discours étant concerté, Sommerset ne balança point à répondre qu'il étoit prêt à les produire. Il offrit le choix de celles, par lesquelles il plairoit au Roi de commencer. Hé bien, reprit la Reine, en avez-vous d'assez fortes pour vérifier ce meurtre affreux dont vous accusez le Duc ? C'étoit donner de fausses espérances de protection au Ministre,

qui se souvenant de l'aveu
n avoit fait d'ignorer les prin-
les circonstances de cette accu-
n, se figura que la Reine ne de-
doit la preuve de cet article,
pour lui donner plus de faci-
à se défendre. Il s'en applau-
l'autant plus, que s'il y avoit
res chefs sur lesquels il ne fût
noins coupable, c'étoit de tous
crimes celui qu'il croyoit le
à couvert. Cependant, le Duc
demandé la permission de sor-
n moment, revint presque aussi-
accompagné de Mylady Ne-
qui s'étoit mise en longs ha-
de deuil.

Quoiqu'à l'âge où elle étoit, un
rvalle de quelques années eût
beaucoup de changement dans
ille & dans sa figure, le Duc de
cester avoit encore son image
présente pour ne pas la recon-
re aisément. Un spectre sorti
ond de l'abîme pour l'y entrai-
iprès lui, n'auroit pas jetté plus
ayeur dans son ame, ni répan-
lus de consternation sur son vi-
Il se leva avec différentes mar-

ques de son agitation. Cependant, Mylady Nevill se jettant aux pieds du Roi, lui fit un discours touchant, dans lequel la cruauté du Duc, le secours du Ciel qui avoit pris soin de la sauver du poignard, & des flots de la Tamise, sa fuite en France, & tout le reste de ses avantures, fut exposé. Si elle avoit tardé si longtems à faire entendre ses cris pour demander justice au Ciel & à la Terre, c'est que dans le dégré de puissance où étoit le Duc, elle avoit encore appréhendé de trouver son Juge dans un ennemi si cruel. Elle avoit attendu que Sa Majesté eût pris les rênes de l'Etat, & comptant sur la protection d'un Prince si équitable, elle étoit venue de France, aussi-tôt qu'elle s'étoit flattée de pouvoir rentrer en Angleterre sans retomber dans le sort qu'elle avoit eu le bonheur d'éviter.

Il est certain que foible & timide comme Henri l'étoit naturellement, il falloit une scène de cette nature pour le faire sortir de son irrésolution. Tout ce qui ne se seroit

roit point passé devant ses yeux, n'auroit pas fait assez d'impression sur son esprit; & dans le moment même qu'il étoit excité par un spectacle si présent, à peine osoit-il ouvrir la bouche pour adresser quelque reproche ou pour faire quelque interrogation à son oncle. La Reine y suppléoit par des questions pressantes, qui forcérent le Duc à l'aveu particulier de son crime. Mais soit qu'elle crût avoir fait assez en tirant de lui cette confession, soit qu'elle se défiât de la preuve des autres chefs, elle interrompit son entreprise pour représenter au Roi qu'une affaire si importante devoit être examinée dans une autre forme, & demandoit la prompte convocation d'un Parlement. Le Duc de Glocester eut la liberté de se retirer. Ceux qui ont été surpris qu'elle ne l'eût point fait arrêter sur le champ, ont prétendu que n'en voulant point à sa vie, elle avoit souhaité qu'il profitât de cet intervalle pour quitter secrettement l'Angleterre; & si le Duc étoit coupable de tous les excès qu'on lui

reprochoit dans le Mémoire, il eſt aſſez ſurprenant qu'il n'ait point penſé à ſe mettre à couvert par la fuite. Mais comme les autres chefs d'accuſation ſont demeurés incertains par le ſilence des Hiſtoriens, on peut s'imaginer que ne ſe reconnoiſſant point d'autre crime que celui qu'il avoit confeſſé, il eſpéroit le faire paſſer pour un tranſport de jalouſie, dont la juſtification pouvoit dépendre des preuves qu'il auroit apportées de l'infidélité de Mylady Nevill; & qu'il aima mieux faire tête à cette accuſation, au riſque de périr en ſe défendant, que de faire croire par ſa fuite qu'il paſſoit condamnation ſur toutes les autres.

Quoi qu'il en ſoit, le Roi en aiant remis la diſcuſſion & le Jugement à l'aſſemblée de ſon Parlement, qui fut convoqué à Edmundbury, fit avertir le Duc de s'y rendre pour répondre à ſes accuſateurs. Cette manière extraordinaire de procéder venoit peut-être encore de la Reine, qui vouloit lui laiſſer le tems d'ouvrir les yeux ſur la néceſſité où

le le croyoit de fuir; mais l'ex-
iquant ſans doute autrement, ou
e s'imaginant pas du moins qu'a-
rès être ſorti libre du cabinet du
oi, il dût appréhender d'être ſi
ot arrêté, il s'obſtina à demeurer
anquille dans ſa maiſon. Cette ſé-
urité fit naitre d'autres alarmes à
Reine & au Duc de Sommerſet.
s commencérent à ſe défier de l'aſ-
endant qu'une longue habitude lui
voit donné ſur l'eſprit du Roi. La
oibleſſe de ce Prince leur fit crain-
re quelque retour de bonté, qui
toit capable de leur faire perdre
out le fruit de leurs peines. Ils lui
epréſentérent, qu'après l'aveu que
e Duc de Glocester avoit fait d'un
rime odieux, il ne convenoit pas
u'il parût au Parlement avec l'air
'un accuſé dont l'innocence étoit
louteuſe. La réſolution de l'arrêter
ut priſe ſur leurs inſtances, & l'ex-
écution confiée au Vicomte de
*Beaumont*, Lord-Connétable d'An-
gleterre. Le Duc reconnut trop tard
qu'il avoit manqué de prudence, & il
e put s'empêcher, en remettant ſon
pée au Vicomte, de lui dire avec un
 pro-

profond ſoupir, que ſes ennemis avoient prévalu ſur la bonté du Roi ſon neveu.

Le Marquis de Suffolck n'avoit pas eu moins de part que le Duc de Sommerſet à cette intrigue, quoique la Reine eût ſouhaité qu'il ne parût pas s'y mêler. Dans le deſſein où elle étoit de le faire ſuccéder au Miniſtre pour gouverner l'Etat ſous ſes ordres, elle ne vouloit pas qu'on pût le ſoupçonner d'avoir contribué à ſa ruïne; & c'étoit un ménagement qu'elle croyoit devoir au Peuple, à qui elle ſavoit que le Duc étoit aſſez cher pour en être vivement regretté. Cependant, comme Suffolck paſſoit pour le confident de cette Princeſſe, & qu'il avoit été employé non ſeulement pour la négociation de ſon mariage, mais encore pour la ceſſion des deux Provinces, qu'il avoit été chargé de remettre lui-même au Roi de Sicile; il n'y eut perſonne qui ne fît retomber ſur lui la diſgrace du Duc de Gloceſter, & qui ne le regardât d'avance comme le ſucceſſeur que la Reine deſtinoit à cet infortuné Miniſtre. Le

Duc

Duc de Sommerſet, à qui l'amour avoit fait mépriſer les interprétations du Public, fut aſſez heureux pour être excuſé dans l'eſprit de la multitude, par ſon caractère, qui le rendant extrèmement jaloux de la gloire & des intérêts de la Nation, pouvoit l'avoir porté trop aiſément à s'alarmer du projet ambitieux qu'on attribuoit au Miniſtre; & ſa facilité même à ſe laiſſer gagner par cette crainte, paſſa pour l'effet des artifices de Suffolck, & ne ſervit qu'à le rendre plus odieux. Ces bruits, que Sommerſet ne put ignorer, l'excitérent peut-être à pouſſer la vengeance de Mylady Nevill beaucoup plus loin qu'il n'eût oſé, s'il eût eu le jugement & la haine du Public à redouter.

Le Duc de Glocefter avoit été conduit à la Tour, & n'eſpérant plus de faveur après une démarche ſi éclatante, il s'occupoit à préparer ſa défenſe. On ne l'avoit point reſſerré avec tant de rigueur, qu'on lui eût interdit la vuë de ſes parens & de ſes amis. Il tomba dans l'eſprit à Sommerſet, que pour réta-

blir Mylady Nevill dans l'eſtime de ſon père, il devoit non-ſeulement faire entendre au Miniſtre que ce ſeroit rendre ſa cauſe plus mauvaiſe que de noircir la réputation de cette Dame dans ſes défenſes, mais lui faire même enviſager quelque adouciſſement de la part de ſes accuſateurs, s'il vouloit réparer par un deſaveu formel les impreſſions qu'il avoit communiquées au Comte de Salisbury. Ce deſſein étoit excuſable dans un homme qui penſoit à faire ſa femme de Mylady Nevill. Il ſe ménagea ſecrettement le moyen de voir le Duc de Gloceſter dans ſa Priſon, & rejettant le mauvais office qu'il lui avoit rendu, ſur la néceſſité du ſervice de l'Etat qui lui en avoit fait un devoir, il lui découvrit ſans aucune marque de haine, que c'étoit avec lui que Mylady Nevill avoit eu des liaiſons de tendreſſe dans le tems qu'il avoit penſé lui-même à l'épouſer. A cette déclaration, il joignit l'aveu des ſentimens qu'il conſervoit encore pour elle; & l'aſſurant qu'il n'y avoit point d'obſtacle qu'une ſi vive paſſion ne le rendît

ît capable de furmonter, il lui
ttendre que dans l'extrémité où
voyoit réduit, il connoiffoit en-
des reffources qui pouvoient le
ntir de fa ruïne, fi au-lieu de
cir Mylady Nevill par des récri-
tions outrageantes, il vouloit ré-
r le tort qu'il lui avoit déja fait
fa famille, & promettre de ne
n faire aucun dans le Public.
gez, lui dit-il, que la perte de
putation feroit une vengeance
inutile pour vous, puifqu'elle
ut rien changer au crime dont
vous accufe ; & qu'en gardant
elle un ménagement dont il
mpoffible qu'elle ne foit pas
hée, vous rendez votre défenfe
coup plus aifée, par l'avantage
vous obtenez fur les plus re-
ables de vos ennemis.

haine & la vengeance font quel-
is fi aveugles, qu'elles fe trom-
jufques dans les moyens qu'el-
employent pour fe fatisfaire.
de fe laiffer perfuader par ce
nement, le Duc de Glocefter
garda comme une imprudence
mement favorable pour lui, dans
un

un homme qu'il ne pouvoit prendre effectivement que pour un ennemi déclaré. L'infidélité de Mylady Nevill se trouvoit vérifiée par sa bouche, & c'étoit à quoi il avoit appréhendé de ne pouvoir parvenir pour justifier l'excès de ses anciennes fureurs. Il découvroit même dans son accusateur un Rival intéressé à sa perte, & qu'il lui étoit aisé par conséquent de rendre suspect à ses Juges. Enfin, la joie de se voir fournir des armes pour se défendre, par ceux qui avoient conspiré sa ruïne; l'espoir de s'en servir heureusement contre eux-mêmes; l'indignation de se voir encore insulté par des offres qui lui parurent une nouvelle trahison; que dirai-je? la haine qu'il devoit à son Délateur, & peut-être un reste de fureur jalouse, ne lui laissérent pas assez de liberté d'esprit pour déguiser ses projets de vengeance, & pour modérer l'excès de son ressentiment. Il reçut la proposition de Sommerset comme un outrage, & le traitant lui-même avec la dernière fierté, il lui promit de ne rien ménager pour sa dé-

défenſe, comme on n'avoit rien épargné pour le perdre par d'indignes accuſations. Sommerſet ſe fit répéter pluſieurs fois cette menace; & le voyant obſtiné à n'en rien relâcher, il ſe jetta ſur lui, le terraſſa, & le fit étrangler en ſa préſence par quelques perſonnes apoſtées pour le ſoutenir. Enſuite, l'aiant fait mettre fort ſoigneuſement dans ſon lit, il ſe retira auſſi ſecrettement qu'il étoit entré, par le ſoin d'un Officier de la Tour qui l'avoit introduit avec ſes gens.

Une exécution ſi violente avoit ſans doute été prévue, & l'on ne ſe figurera point que le Duc de Sommerſet, qui avoit vécu juſqu'alors dans l'éloignement des affaires, & dont le crédit étoit ſi récent, eût oſé s'abandonner ſi témérairement à la vengeance de Mylady Nevill, ſur un Prince du Sang qui étoit oncle du Roi, & juſqu'alors l'héritier préſomptif de la Couronne, s'il ne s'étoit cru bien aſſuré de l'approbation de la Reine, & s'il n'eût peut-être agi par ſes ordres. Les accuſations intentées contre le Duc de Glocester jettoient cet-

cette Princeſſe dans une vive inquiétude. Il étoit incertain comment elles ſeroient reçues au Parlement, & ſi elles paroîtroient appuyées par d'aſſez fortes preuves. En ſuppoſant que la foibleſſe des témoignages & la faveur du Peuple fiſſent triompher le Duc, n'étoit-il pas à craindre que ſon autorité ne reprît de nouvelles forces par l'impuiſſance des efforts qu'on auroit faits pour l'abattre? & ne pouvoit-il pas ſe rendre d'autant plus redoutable, qu'il auroit tout à la fois à confirmer ſon pouvoir & à venger ſes injures? C'étoit finir la querelle d'un ſeul coup; & la violence même qu'on employoit pour s'en défaire, devenoit un ſujet d'épouvante pour ſes partiſans. Auſſi la Cour garda-t-elle un profond ſilence ſur cette tragique avanture. On laiſſa au Peuple la liberté de plaindre un Miniſtre qu'il aimoit, & la Reine ne parut faire aucune attention aux emportemens de la douleur publique. Elle permit que le corps du Duc fût expoſé pendant pluſieurs jours, pour faire foi qu'il

n'avoit aucune blessure, & que s'il n'étoit pas mort par un accident naturel, il falloit qu'il se fût ou empoisonné ou étouffé lui-même, comme on avoit pris soin d'en répandre le bruit. En effet, la douleur du Peuple prit le change pendant quelque tems, & cette indifférence apparente de la Cour réussit mieux à le calmer, que n'auroit fait tout autre artifice.

Mais on ne s'étoit pas porté à des extrémités si violentes, pour n'en tirer aucun fruit. La Reine prit ouvertement l'administration des affaires ; & pour remplir les vues qu'elle avoit sur le Marquis de Suffolck, elle commença par le faire créer Duc. Trop d'impatience à le combler ainsi de faveurs, fut encore une faute qu'elle eut à se reprocher. Les soupçons du Peuple se réveillérent, en voyant traiter avec cette distinction celui qu'on regardoit depuis longtems comme l'ennemi particulier du Ministre. On ne douta point que ce ne fût le prix de sa mort ; & la haine contre Suffolck, qui étoit déja extrème depuis la cession

ſion de l'Anjou & du Maine, redoubla juſqu'au point de lui attirer dans les rues de Londres pluſieurs inſultes, qu'il prit le parti de diſſimuler.

Le Duc de Sommerſet, par tant de complaiſance & de zèle pour les volontés de la Reine, ne s'étoit propoſé juſqu'alors que de ſe rendre heureux avec Mylady Nevill; & cette paſſion qui l'occupoit uniquement, lui avoit fait fermer les yeux ſur tous les dangers auxquels il s'étoit expoſé. Mais voyant avec quelle ardeur le reſſentiment du Peuple s'étoit ranimé, & ne doutant point que tôt ou tard on ne découvrît que la mort du Duc étoit ſon ouvrage, il crut que ſa ſureté l'obligeoit de s'éloigner pour quelque tems de l'Angleterre. Il ne demanda à la Reine, pour récompenſe de ſes ſervices, que la permiſſion d'aller épouſer Mylady Nevill en Normandie. Avec les inclinations philoſophiques auxquelles il n'avoit pas encore renoncé, ſon deſſein étoit d'y mener une vie tranquille dans le ſein de l'amour & de l'oiſi-

ve-

é. Mais la Reine qui le connoiſ-
: mieux qui'il ne ſe connoiſſoit
·même, & qui lui avoit décou-
t un fond d'eſprit & de hardieſſe,
nt elle avoit d'autres avantages
ecueillir, ne conſentit point au
ir qu'il marquoit d'abandonner
affaires. Elle lui propoſa de ſe
ırger de la Régence de France,
ı avoit été confiée depuis quel-
ɛ tems au Duc d'Yorck. C'étoit
ɜ entrepriſe dangereuſe, mais qui
paroiſſoit encore moins à cette
inceſſe, que l'aveugle confiance
'c laquelle on avoit abandonné
Duc d'Yorck un poſte de cette
ɩortance. Quoiqu'elle n'eût oſé
oppoſer, dans un tems où elle
'ɩt encore à craindre de s'en fai-
ɲ ennemi, elle ſe ſouvenoit de
de Suffolck, qui lui avoit fait
ɦender également d'accorder
de puiſſance au Chef d'une
ɱn redoutable à celle de Lan-
. D'ailleurs, le moyen le plus
ı d'aſſurer ſon autorité, étoit
· en France un Régent qui
ʋoué à ſes ordres; & les droits
avoit acquis ſur le Duc de
Som-

Sommerſet, étoient des garants perpétuels de ſa fidélité.

Mais rien ne l'attacha tant à cette réſolution, que les derniers conſeils du Cardinal de *Winchester*, Prince de la Maiſon Royale de Lancaſtre. Ce Prelat, le plus riche & le plus voluptueux de ſon ſiècle, avoit balancé pendant toute ſa vie le pouvoir du Duc de Glocester ſon neveu. Ses richeſſes, & la dignité de Grand-Chancelier dont il étoit revêtu, lui avoient fait dans l'Etat un parti ſi conſidérable, qu'aiant été chargé pluſieurs fois des plus odieuſes accuſations par le Miniſtre, il s'étoit toujours relevé avec aſſez de bonheur & d'éclat pour faire trembler ſon accuſateur, en l'expoſant à ſon tour aux mêmes craintes & aux mêmes dangers. Leur haine étoit venue d'une paſſion déréglée qu'ils avoient eue l'un & l'autre pour Eléonor *Cobham*, fille de qualité, auſſi dangereuſe par ſa beauté que par ſes artifices. Après les avoir longtems trompé tous deux, elle s'étoit livrée abſolument au Cardinal

lorsqu'elle avoit vu le Duc de
efter épouser *Jacqueline* de Bra-
Mais les difficultés que le Duc
a dans son mariage, l'aiant
e de se soumettre à la Sentence
ape, qui le déclaroit nul, elle
t des espérances plus ambitieu-
&c les ménagea si adroitement,
e mit enfin le Duc de Glocef-
ans la néceffité de l'épouser.
ndreffe du Cardinal se chan-
n haine après cette trahison,
projets de vengeance se tour-
t également contre la Duchef-
contre son neveu. Il fut servi
lement par ses Espions, qu'aiant
que la Ducheffe, par une cu-
-affez ordinaire aux femmes,
de fréquentes conférences
un Prêtre qui paffoit pour
omantien, & avec une femme
voit la réputation d'être Sor-
, il engagea plusieurs person-
former contre elle une accu-
de haute-trahison. On lui im-
l'avoir composé avec ces deux
lens une image de cire, qui
entoit le Roi, dans l'espéran-
en la faisant fondre par dégrés,

les forces du Roi diminueroient insensiblement, & qu'il perdroit enfin la vie aussi-tôt que l'image seroit entièrement fondue. Le dessein qu'on attribuoit à la Duchesse étoit de faire tomber la Couronne sur la tête de son mari; & comme on ne pouvoit supposer qu'elle eût formé ce projet sans sa participation, on espéroit d'envelopper le Duc dans le crime & dans le châtiment. La Duchesse avoua qu'elle avoit prié le Prêtre & la femme de lui composer un Philtre, propre à fixer l'inconstance de son mari. Mais quoique cet aveu n'eût rien de commun avec l'attentat dont elle étoit accusée, le Cardinal avoit pris des mesures si infaillibles, que le Prêtre fut condamné à être pendu, la femme à être brûlée, & la Duchesse à faire amende honorable dans l'Eglise de Saint Paul, & à être renfermée dans une prison perpétuelle. Une mortification si sanglante pour le prémier Prince du Sang, qui avoit été le Protecteur du Royaume, & qui en étoit encore le Prémier Ministre, avoit fait monter

er sa haine au comble contre celui
lont il n'ignoroit pas que l'outrage
toit venu; mais il le voyoit si puis-
ant, qu'il avoit été contraint de
upprimer jusqu'à ses plaintes, pour
ie lui pas donner occasion de s'at-
aquer directement à lui-même.
Le Cardinal, qui ne pouvoit dou-
er, de son côté, qu'un ennemi ir-
ité par de si cruelles offenses, ne
cherchât l'occasion de le perdre, se
nit à couvert de toutes sortes d'at-
eintes par une précaution fort sin-
gulière : il obtint des Lettres du
Grand Sceau, par lesquelles le Roi
ui accordoit une abolition généra-
e de tous ses crimes, depuis la créa-
ion du Monde jusqu'au jour dont
cet Acte d'amnistie portoit la date.

Dans ces dispositions, qui ne se
relâchérent jamais entre l'oncle &
e neveu, la mort du Duc de Glo-
cester avoit été la plus agréable
nouvelle qui pût arriver au Cardi-
nal. Elle avoit été tout à fait impré-
vue pour lui, parce que la Rei-
ne, redoutant son crédit, avoit
moins pensé à lui communiquer ses
E 2 pro-

projets & à l'employer contre son neveu, qu'à l'éloigner lui-même de toutes les occasions de pénétrer ses vues & de prendre de la jalousie de son autorité. Plus esclave que jamais de ses plaisirs à l'âge où il étoit, il s'étoit retiré depuis quelque tems dans sa Maison de campagne, par une espèce de lassitude du mal qu'il avoit fait au Duc, & des inquiétudes que lui avoit causées celui qu'il en pouvoit recevoir. Il y menoit une vie délicieuse, lorsqu'il y avoit appris sa disgrace & sa mort. L'habitude de nuire, & quelques bruits dont il avoit démêlé fort habilement la vérité, lui avoient fait pénétrer toute la part que la Reine avoit à cette catastrophe. Il lui écrivit pour la féliciter du succès de son entreprise. Ses termes étoient vagues sur ce qui avoit rapport à elle ; mais ne dissimulant point la joie qu'il ressentoit de la mort du Duc, il en parloit comme d'un service qu'on lui avoit rendu. A peine cependant jouit-il de cette satisfaction plus

plus d'un mois. Une maladie mortelle l'aiant réduit en peu de jours à l'extrémité, ce fut dans ces derniers momens qu'il écrivit une autre lettre à la Reine, par laquelle il lui marquoit tout ce que son expérience lui avoit fait connoitre de plus utile pour l'intérêt de la Maison de Lancastre. Il traitoit de faute inexcusable la facilité du Roi, ou plutôt celle du dernier Ministre, à confier la Régence de France au Duc d'Yorck. On y étoit tombé plusieurs fois avec le même aveuglement depuis la mort du Duc de Bedfort. Et comme s'il eût prevu les divisions funestes qui menaçoient l'Angleterre, il n'attribuoit tous les maux que le Royaume avoit à craindre qu'à l'imprudence de son neveu, qui avoit nourri par des égards continuels la puissance & l'orgueil d'un Rival si dangereux. Ce conseil, le meilleur peut-être qu'il eût jamais donné pour la sureté de sa Maison & pour le repos de sa Patrie, fut la dernière action de sa vie. Il expira, si l'on en croit quelques Historiens, en reprochant au Ciel de

n'avoir pas mis plus de différence, pour la durée, entre la vie des personnes aussi heureuses que lui, & celle du dernier des misérables.

La Reine aiant donc trouvé dans sa lettre la confirmation du sentiment de Suffolck, se détermina tout d'un coup à charger le Duc de Sommerset de la Régence, & le pressa même de partir promptement pour aller prendre possession de cet Emploi. Les François commençoient à se lasser de la trève, & prenant occasion de l'Escalade de Fougères, qui avoit été emportée pendant la nuit par *Surienne*, Gouverneur de la Basse Normandie pour l'Angleterre, ils armoient avec une chaleur qui faisoit craindre de voir bientôt la guerre ouvertement rallumée. Ils ne pouvoient choisir un tems plus favorable. L'Angleterre avoit peu de Troupes en Normandie, & toutes les Places étant aussi mal pourvues d'hommes que de munitions, le Roi Charles espéroit qu'un peu d'ardeur & de diligence le mettroit bientôt en possession de cette belle Province. Les

His-

oriens qui ont favorisé la Mai-
de Lancastre attribuent ce des-
e aux intrigues de Duc d'Yorck,
dans le dessein qu'il méditoit
de faire valoir ses droits sur la
ronne, vouloit s'assurer le se-
s de Charles par le sacrifice de
ce que les Anglois possédoient
France. D'autres, aussi favora-
à ce Prince qu'ils paroissent
sés à la Reine, ont prétendu
les Anglois ne doivent accuser
lle de toutes les pertes qu'ils
érent bientôt successivement,
ue se voyant encore sans enfans,
étoit d'intelligence avec les en-
is de la Nation. Ils ajoutent,
iant deux buts différens, l'un,
endre service à la France, &
re, de ruïner le Duc d'Yorck
l'esprit des Anglois, elle avoit
vé fort adroitement le moyen
es réunir tous deux, en lais-
aux François le tems d'avan-
le progrès de leurs armes, &
ôtant au Duc toutes sortes de
ens de leur résister, pour faire
ber sur lui la haine des pertes
iguées. Quoi qu'il en soit, la

pour la tendresse, il lui fut difficile de demeurer longtems libre après s'être guérie de sa prémière passion. Le Duc d'Yorck arriva de Normandie. Quelque ressentiment qu'il conservât de l'affront qu'il venoit de recevoir, il parut à la Cour avec une profonde dissimulation, sous laquelle il cachoit si adroitement ses desseins de vengeance, qu'il trompa jusqu'aux yeux de la Reine. Les plaisirs parurent l'occuper uniquement; & pour donner plus de vraisemblance à ce rôle, il affecta de s'attacher à Mylady Nevill, dont la beauté faisoit l'admiration de toute l'Angleterre. Une passion dont il n'avoit pensé qu'à se faire un amusement, devint pour l'un & pour l'autre la plus importante affaire de leur vie.

La Reine, à qui cette nouvelle liaison n'échappa point, auroit pensé sans doute aux avantages qu'elle en pouvoit tirer, si elle n'eût été distraite par d'autres soins qui demandoient toutes les forces de son attention. Mais le fond qu'elle faisoit sur l'attachement de Mylady

Ne-

Nevill, l'aiant persuadée trop aisément qu'elle pouvoit se reposer de ses intérêts sur elle, rien ne l'occupoit si fortement que les embarras du Duc de Suffolk, contre lequel toute la Nation paroissoit soulevée. Comme le respect arrêtoit encore les plaintes qui pouvoient aller jusqu'à elle, on les tournoit vers celui qui gouvernoit avec une autorité absolue sous ses ordres. La perte de la Normandie presque entière, après tant de sang versé pour la conquérir, avoit enfin excité ouvertement l'humeur impatiente des Anglois. Tout retentissoit d'accusations & de menaces. On disoit publiquement „ que le Duc avoit tra-
„ hi l'Etat, & que le Maine, cette
„ clé de la Normandie, avoit été li-
„ vré aux François pour faire réus-
„ sir un mariage qui n'étoit avan-
„ tageux qu'à lui. On l'accusoit d'a-
„ voir ôté la vie au Duc de Glo-
„ cester, de peur que ce Prince
„ clairvoyant ne découvrît ses tra-
„ hisons. On se plaignoit qu'il y
„ avoit peu de gens habiles dans le
„ Conseil, & qu'il y en avoit en-

„ core moins de vertueux; qu'on
„ avoit affecté au contraire de le
„ remplir de Conſeillers vicieux,
„ ſans principes d'honneur & de
„ Religion, dont tout le mérite é-
„ toit un aveugle dévouement pour
„ le Miniſtère ; & qu'il en étoit
„ de même de tous ceux qui ſe
„ trouvoient revêtus des Charges
„ publiques. Enfin, ſans porter en-
„ core la hardieſſe juſqu'à nommer
„ la Reine, on ſe plaignoit d'un
„ gouvernement qui s'exerçoit avec
„ une hauteur inſupportable, &
„ qui réduiſoit à l'Eſclavage une
„ Nation libre, accoutumée à vivre
„ dans la ſeule dépendance des
„ loix. " Ce fut dans cette diſpo-
ſition générale du Peuple, que le
Parlement s'aſſembla au commen-
cement de l'année 1450. La Reine
avoit porté le Roi à le convoquer,
pour en tirer des ſecours qui la miſ-
ſent en état d'apporter quelque or-
dre aux affaires de France; ſans quoi
elle ſe voyoit forcée de les aban-
donner entièrement, & d'expoſer
par conſéquent ſon Miniſtre à de
nouveaux outrages. Mais elle ne fut

pas

pas longtems à s'appercevoir que le mécontentement du Peuple avoit paſſé juſqu'aux Membres du Parlement. Tous les efforts qu'elle fit pour les gagner lui réuſſirent ſi mal, que la Chambre Baſſe porta aux Seigneurs un Bill d'accuſation contre le Duc de Suffolck, où, ſans compter les plaintes vagues dont j'ai rendu compte, on réduiſoit tous ſes crimes à dix articles, dont le moindre ſembloit menacer ſa tête. Le péril parut ſi preſſant, que pour donner quelque ombre de ſatisfaction aux Communes, la Reine prit le parti de l'envoyer à la Tour.

Il en couta beaucoup à ſa fierté, pour ſe réduire à cette eſpèce d'humiliation. Aucun de ſes Hiſtoriens n'a compté l'amour entre les cauſes de ſa douleur. L'ambition, & le deſir de gouverner avec un pouvoir abſolu, paroiſſent avoir été les paſſions dominantes de cette grande Reine, & ſes ennemis mêmes ne lui reprochent point dans cette occaſion, de foibleſſe qui ait pu ſouiller ſa gloire. Cependant, en réduiſant ſes ſentimens pour Suffolck à la reconnoiſ-

sance & à l'estime, il falloit qu'elle en fût vivement pénétrée, pour s'abandonner à toutes les inquiétudes qu'elle eut de son sort. Elle ne put supporter son absence pendant deux jours. Elle prit le parti de le visiter secrettement dans sa Prison, & le regret qu'elle eut de le voir dans cet abaissement fut si vif, qu'elle lui promit à toutes sortes de risques de le rétablir dès le lendemain dans son poste. Le Roi, qui étoit accoutumé à ne rien voir que par ses yeux, se laissa persuader que le rappel du Duc étoit nécessaire, avec autant de facilité qu'il avoit consenti à le faire arrêter. On le vit reparoître à la Cour avec un nouvel éclat. En-vain la nouvelle de sa délivrance excita-t-elle un soulévement dans la Province de Kent: les Chefs de ce tumulte furent arrêtés, & punis avec une rigueur qui déconcerta leurs partisans. Il se crut si certain de sa fortune après cette espèce de triomphe, que le Parlement s'étant rassemblé aussitôt à Leicester, il eut la hardiesse d'y accompagner le Roi & la Reine

avec

avec la qualité de leur Prémier Ministre. Mais cette bravade fut une imprudence qui lui couta cher. La Chambre des Communes s'en trouva si choquée, que pour en marquer son ressentiment, elle alla en Corps présenter une Adresse au Roi, par laquelle elle demandoit que ceux qui avoient servi d'instrument pour livrer la Normandie aux François, fussent déclarés traitres à la Patrie, & punis avec toute la rigueur des loix.

Si quelque chose peut faire juger que la Reine avoit conçu pour le Duc de Suffolck des sentimens plus tendres que ceux de la reconnoissance & de l'estime, ce fut la mortelle alarme dont elle ne put se défendre à cette nouvelle. Elle en donna des marques si vives, qu'elles eurent le pouvoir de suspendre l'animosité des Communes, par une espèce de respect que sa douleur parut leur inspirer. Cependant, comme elle connoissoit trop bien le caractère de la Nation qu'elle avoit à gouverner, pour se fiër à ces apparences de repentir; après

avoir gardé le Duc pendant quelques jours dans ſon propre appartement, elle concerta avec lui, que la violence ne pouvant jamais leur faire eſpérer une adminiſtration tranquille, il falloit eſſayer de calmer les eſprits, en cédant pour quelque tems à l'orage, & tenter même d'appaiſer toutes les plaintes par quelque ſervice ſignalé qui pût faire renaitre la confiance du Public. Elle lui propoſa de paſſer en France, & de s'y employer à rétablir les mêmes affaires qu'elle avoit peut-être miſes elle-même en deſordre par d'autres vues ; c'eſt-à-dire, de prendre le Commandement d'un Corps de Troupes qui étoient prêtes de paſſer en Normandie, & de faire tous ſes efforts pour remettre l'Angleterre en poſſeſſion de cette Province. Lui aïant fait goûter ce parti, elle répandit le bruit de ſon départ, dans le deſſein de preſſentir les diſpoſitions de ceux qui avoient paru le plus animés à ſa perte. Mais la plupart étoient d'anciens amis du Duc de Glocester, qui, après avoir nourri long-

tems

ems le desir de le venger, étoient rop charmés d'en avoir trouvé l'ocasion, pour laisser refroidir si-tôt :ur ressentiment. Au prémier avis u'ils eurent de son éloignement, s se crurent libres des considérations, qui les avoient arrêtés ; & reouvellant leurs sollicitations aurès du Roi, ils parurent résolus ; elles n'étoient point écoutées, de e point attendre son consentement our flétrir le Duc par une Sen:nce honteuse & cruelle. La Reine ıt contrainte, dans cette extrémi: , d'en venir au dernier remède, ui étoit d'engager le Roi à les préenir, en condamnant lui-même 'uffolck à un exil limité, & en ıtant leurs Emplois à quelques-uns e ses partisans. Elle crut avoir fait rendre le change aux Communes, z tous ses soins se tournérent à failiter son évasion.

Le malheur d'Adam Molins, qui voit eu part à toutes les entreprises ju'on reprochoit au Ministre, & jui en avoit été récompensé par la lignité d'Evêque de Chichester & le Garde du Sceau Privé, fut un aver-

avertiſſement qui porta la Reine à redoubler ſes précautions. Ce Prélat aiant été poignardé dans les rues de Londres, elle jugea que le Duc n'éviteroit pas le même ſort, s'il étoit reconnu. Deux François qui étoient à ſa Cour, furent chargés par ſes ordres, avec la promeſſe d'une groſſe récompenſe, de le conduire pendant la nuit juſqu'à Ipſwich, où il étoit attendu par un Vaiſſeau dont le Capitaine étoit auſſi François. Il y arriva heureuſement, & ſon embarquement ſe fit avec le même bonheur. Mais ſoit qu'il eût été trahi par ſes propres guides, ſoit que la fortune eût marqué ce moment pour ſa perte, le Bâtiment ſur lequel il ſe croyoit déja ſûr de gagner la France, fut arrêté au paſſage par un Vaiſſeau de guerre. Le Capitaine, qui ſe nommoit *Nicols*, ne s'étoit poſté ſans doute à la hauteur de Douvres que pour cette exécution; car aiant viſité lui-même le Vaiſſeau François, il finit toutes ſes recherches lorſqu'il eut reconnu le Duc. Il le fit paſſer dans ſon propre Vaiſſeau, ſans lui avoir expliqué ſes

des-

desseins, & sans les lui avoit fait pressentir par des injures ou des reproches. Là, donnant ordre à ses gens de le saisir, il lui fit couper la tête avant qu'il eût le tems d'ouvrir la bouche. Ensuite, comme s'il n'eût rien attaché de fort important à un coup si téméraire, il fit jetter négligemment la tête & le corps sur les sables de Douvres, & il prit sa route vers un autre Port.

Ces tristes restes d'un Ministre des plus absolus qui eût gouverné depuis longtems l'Angleterre, furent bientôt portés à Londres, & exposés aux yeux du Peuple, dont la haine se rassasia de ce spectacle. Mais quelle fut la surprise & la douleur de la Reine, en apprenant que son Favori, qu'elle croyoit déja tranquille en France, lui avoit été enlevé par une si cruelle trahison du sort, & que son cadavre étoit en bute à Londres aux outrages & aux imprécations d'une Populace furieuse ! Elle trouva néanmoins des ressources dans sa fermeté pour ne pas marquer trop d'abattement. Il ne lui restoit personne auprès d'elle,

d'elle, à qui elle eût plus de confiance qu'à Mylady Nevill. Elle ne put retenir, en sa présence, des larmes qu'elle crut verser dans le sein de sa meilleure amie; & pour l'attacher de plus en plus à sa personne, elle lui apprit que par le même Vaisseau qui avoit dû conduire en France le malheureux Suffolck, elle faisoit rappeller le Duc de Sommerset, c'est-à-dire, le seul homme d'Angleterre de qui elle pouvoit espérer desormais de l'attachement & du zèle. Dès les prémier moment qu'elle s'étoit vue forcée d'éloigner le Duc de Suffolck, elle avoit pensé à lui donner ce successeur; & dans son infortune, dit-elle à Mylady Nevill, c'étoit une consolation pour elle de pouvoir partager son autorité avec ses meilleurs amis.

Marguerite étant résolue en effet de confier l'administration au Duc de Sommerset, telle que Suffolck l'avoit exercée, c'est-à-dire, sous ses yeux & par ses ordres, croyoit serrer ses nœuds d'avance avec un homme qui lui alloit être si nécessaire, en comblant de caresses

reſſes & de marques d'affection une femme pour laquelle il continuoit d'être ſi paſſionné, que toute ſon impatience étoit d'être à Londres, pour obtenir d'elle-même la liberté de l'épouſer. Cependant, dès le jour qui ſuivit cet entretien, Mylady Nevill quitta la Cour ſans avoir donné le moindre avis de ſon départ à la Reine; & ne s'étant fait accompagner que d'un petit nombre de Domeſtiques, on ignora ſa route & les motifs d'une réſolution ſi é-range, juſqu'à l'arrivée du Duc de iommerſet. Comme elle ne s'étoit éterminée à partir que ſur la nou-elle de ſon retour, & pour éviter es perſécutions qui lui auroient été nportunes dans les nouvelles dis-ſitions de cœur où elle étoit; e avoit laiſſé une Lettre pour lui, ns laquelle elle ne lui cachoit ni changement de ſon affection, la cauſe de cette inconſtance: s elle ſe gardoit bien de lui ap-ndre que c'étoit le Duc d'Yorck lle lui avoit donné pour Rival, u'en quittant la Cour, elle pen-à trouver quelque moyen pour joindre.

Ce

Ce Prince étoit en Irlande, où la Reine, par une suite des maximes de Suffolck & des derniers avis du Cardinal de Winchester, l'avoit envoyé, sous prétexte de remettre l'ordre dans une partie de ce Royaume qui étoit déchirée par des factions & des révoltes, mais au fond pour l'éloigner de la Cour & du centre des affaires. Peut-être entroit-il même des vues plus profondes dans cette commission. A juger du moins des intentions de la Reine par le petit nombre de Troupes qu'elle lui avoit accordées, & par la multitude des séditieux qu'il avoit à réduire, on pouvoit s'imaginer qu'elle ne cherchoit point à ménager une vie qui lui étoit incommode. Mais sa politique fut trompée par la conduite du Duc. Soutenu des conseils de *Mowray*, Duc de Norfolck, & de ceux du Comte de Salisbury, qui s'étoit attaché ouvertement à lui depuis la mort du Duc de Glocester, il découvrit le piége où il se trouvoit engagé. Ce ne fut point par la violence qu'il entreprit de soumettre les

les rebelles; il les gagna par sa douceur & ses bienfaits: de sorte qu'au lieu de trouver en Irlande un péril dont on avoit espéré qu'il ne sortiroit pas, il s'y fit des amis & des partisans qui devinrent son plus ferme appui.

On ne sauroit douter qu'avec l'élévation naturelle de ses sentimens, tant de chagrins & de mortifications qu'il avoit essuyées depuis l'arrivée de la Reine en Angleterre, ne lui eussent déja fait naitre les desseins qu'il fit bentôt éclater. Mais il y fut confirmé par les nouveaux sujets de haine qu'il reçut du Ministre. Le Duc de Sommerset étant arrivé à Londres peu de jours après le départ de Mylady Nevill, apprit de sa propre main, non-seulement qu'elle avoit changé de sentimens pour lui, mais que l'altération de son cœur avoit été jusqu'à lui faire quitter la Cour pour le fuir. Dans les prémières agitations de sa douleur, il se plaignit amèrement à le Reine de ce qu'elle lui avoit conservé sa Maitresse avec si peu de soin. Mais cette Princesse avoit ses plain-

plaintes à lui faire auſſi. Son cl
Suffolck étoit mort, & l'on
pouvoit douter que l'intérêt du D
de Glocefter n'eût été le plus pı
ſant motif qui avoit animé le Pa
ment contre ſa vie. A qui donc S
folck avoit-il été ſacrifié, ſi ce r
toit au Duc de Sommerſet mên
qui ſe trouvoit tranquille par l'
reur du Public, & qui recueill
tout le fruit d'une ſi cruelle mép
ſe? Des cris ſi juſtes étouffèrent ce
du Duc, & la ſeule concluſion c
la Reine & lui tirérent de leurs do
leurs communes, fut de s'unir po
les venger.

Sommerſet ſe trouvant revêt
dès le prémier moment, de la mêı
autorité que la Reine avoit aba
donnée à Suffolck, ne fut pas lon
tems à découvrir les traces de M
lady Nevill. Il ſut qu'après ave
paſſé quelques jours dans une Cai
pagne du Duc d'Yorck, elle ave
pris la route de Dublin; & les di
cours publics l'aiant déja inforı
des ſoins que le Duc lui avoit re
dus, il ne douta point que ce voy
ge ne fût une partie concertée po
l'ét

:tabliſſement d'un nouvel amour.
'n étoit dans un ſiècle où les fa-
eux exemples de Jacqueline de Bra-
.nt, & d'une Princeſſe de France
eine Douairière d'Angleterre, a-
ient mis la galanterie fort en hon-
ur. L'eſprit & la beauté étoient
ſeul mérite qu'on cherchoit dans
s femmes; & c'en étoit encore un
.s grand pour elles, de s'être diſ-
iguées par des avantures éclatan-
s, qui ſervoient comme de luſtre
la perfection de leur caractère.
nſi, loin d'être refroidi par l'in-
nſtance & par les courſes de My-
ly Nevill, le Duc de Sommerſet
en conçut que plus d'ardeur pour
ramener à lui, avec une haine
oportionnée contre ſon Rival.
Il étoit vrai que pendant ce tems-
elle s'étoit rendue à Dublin, ſous
étexte d'y voir le Comte de War-
ck & le Chevalier Thomas Ne-
l, ſes deux frères, que l'amitié
avoit conduits auprès du Duc
Yorck, & de les employer pour
réconciliation avec ſon père. Le
uc la reçut avec tous les honneurs
'il auroit rendus à la Reine. Il ne

dissimula point la passion qu'il avoit pour elle, & se trouvant encore sans engagement depuis la mort de sa femme, il publia hautement que son dessein étoit de l'épouser. Les deux Nevills se trouvérent fort honorés de cette proposition. Ils se chargérent volontiers d'obtenir le consentement de leur père, & de rétablir leur sœur dans son amitié. Mais le vieux Comte n'eut pas plutôt appris les intentions du Duc d'Yorck, que faisant lui-même le voyage d'Irlande, il se crut obligé, par délicatesse d'honneur, de lui révéler la confidence qu'il avoit reçue autrefois du Duc de Sommerset, & de lui apprendre enfin dans un détail fort odieux, que sa fille avoit moins de vertu que de charmes. Etant arrivé à Dublin sans avoir déclaré quelles étoient ses dispositions pour elle, la crainte de l'offenser en paroissant à ses yeux sans être assurée du pardon qu'elle lui avoit fait demander par ses frères, lui fit prendre le parti de vivre dans la retraite pendant le séjour qu'il fit en Irlande. Cette louable précaution l'en-

l'entraina dans un nouveau précipice. Le Duc d'Yorck, guéri du desir de l'épouser par les confidences du Comte, mais d'autant plus amoureux qu'il se voyoit fermer la voie du mariage, continua de la voir dans la solitude où elle s'étoit retirée. L'amour fit pour lui ce qu'il avoit fait pour le Duc de Sommerset; elle devint sa maitresse, en perdant l'espérance d'être sa femme.

C'étoient d'étranges idees d'honneur dans le Comte de Salisbury, que d'avoir cru sa gloire intéressée à donner avis du desordre de sa fille au Duc d'Yorck, & de souffrir ensuite qu'elle vécût avec lui dans un commerce dont la honte retomboit sur lui-même. A moins qu'on ne veuille penser qu'il l'ignora constamment; ou que dans l'espérance qu'il avoit déja formée de placer le Duc d'Yorck sur le Trône de ses ancêtres, il s'abandonnoit au préjugé commun, qui fait regarder l'amour dans les Rois comme une foiblesse glorieuse, qui n'imprime point de tache à son objet. Ce qui est certain, par le témoignage

de tous les Historiens, c'est que sur quelques nouvelles mortifications que le Duc d'Yorck reçut de la Cour par la jalousie du Duc de Sommerset, le Comte de Salisbury fut le prémier qui réveilla assez fortement la vengeance & l'ambition dans l'esprit de ce Prince, pour lui faire entreprendre de renverser Henri du Trône. Ses deux fils, le Duc de Norfolck, Edouard *Brook* Lord Cobham, & Thomas *Courtenay*, Comte de Devonshire, tous gens d'un caractère aussi distingué par le courage & l'esprit que par la naissance, furent après lui les principaux Chefs d'une si haute entreprise.

Les droits du Duc étoient clairs. Henri IV, grand-père du Roi Henri VI, aiant détrôné Richard II. son cousin germain, qui mourut ensuite sans enfans, s'étoit emparé de la Couronne au préjudice des descendans de Lionel Duc de Clarence, qui formoient alors la branche ainée de la Maison Royale d'Angleterre. Le Duc d'Yorck représentoit Lionel, dont il étoit l'arrière-petit-fils & l'héritier, par Anne, femme de Richard

Com-

Comte de Cambridge. Tout ce que la fortune ou la violence avoit fait en faveur de la Maiſon de Lancaſtre, ne pouvoit changer l'ordre de la Nature; & c'étoit en-vain, diſoient les partiſans du Duc d'Yorck, qu'elle reclamoit l'autorité du Parlement pour combattre des prétentions qui devoient être indépendantes du caprice des hommes. Il en faut bien moins pour ſervir de fondement à l'ambition; & quand les droits ſont à ce point de vraiſemblance & de clarté, c'eſt la force qui achève de les juſtifier.

Cependant, les Conſeillers du Duc, joignant la prudence à la réſolution, ne furent point d'avis de lever le maſque ſans avoir ſondé les diſpoſitions du peuple. Ils propoſérent de faire paſſer en Angleterre quelque Avanturier, qui eût aſſez de hardieſſe pour ſe parer du nom de *Mortimer* Comte de la Marche, autre Prince de la Maiſon d'Yorck qui avoit perdu la tête à Londres ſur un échafaut; mais qu'on eſpéroit de faire revivre dans les Provinces à l'appui de quelques fables, par leſquel-

les on tâcheroit de perſuader que ſa mort avoit été ſuppoſée. Un Gentilhomme Irlandois, nommé Jean *Cade*, offrit au Duc de ſe charger de ce rôle. Il ſe rendit dans la Province de Kent, où trouvant bientôt un grand nombre de mécontens qui prêtérent l'oreille à ſes diſcours, il arbora la *Roſe blanche*, ce ſigne fatal de la Maiſon d'Yorck depuis ſa prémière querelle avec la Maiſon de Lancaſtre, qui avoit pris la *Roſe rouge* pour le ſien.

Cade ſe mit en campagne à la tête d'un corps de Mutins, & s'avançant vers Londres il eut la témérité d'écrire une longue Lettre au Roi pour le preſſer de rétablir la liberté publique, par le châtiment d'un grand nombre de mauvais Conſeillers. Il lui repréſentoit que l'adminiſtration des affaires appartenant ſous lui aux Princes de ſon ſang, il étoit de ſon devoir de les raſſembler autour de ſa perſonne, & de leur marquer une confiance qui ſerviroit à faire règner la juſtice & la tranquillité dans tous les ordres de l'Etat. A ces conditions il offroit d'abandonner les armes,

&

& d'être le plus ardent à donner l'exemple du respect & de la soumission.

La Reine & le Duc de Sommerset pénétrérent aussi-tôt jusqu'au fond de l'artifice. Ils n'ignoroient ni les assemblées qui s'étoient faites en Irlande chez le Duc d'Yorck, ni le caractère & les dispositions de tous ceux qui lui étoient attachés. Ils savoient encore mieux, que Mortimer avoit perdu la vie, & que l'imposteur qui se revêtoit de son nom étoit passé d'Irlande en Angleterre. Le langage de sa Lettre n'étoit pas même assez déguisé pour y faire méconnoître les intentions du Duc. Aussi leur réponse ne consista-t-elle qu'à faire marcher le Lord Stafford contre les Rebelles, avec un Corps de Troupes choisies. Mais Cade n'avoit point risqué son entreprise, sans une partie des qualités propres à la soutenir. Il battit Stafford, après un combat fort opiniâtre, le tua lui-même, & tailla en pièces un grand nombre de ses gens.

Cette victoire enfla sa vanité jusqu'à lui faire oublier les bornes de

sa commission. Le dessein du Duc d'Yorck n'avoit été que de pressentir la facilité du peuple à se soulever au nom de sa Maison, & cet essai auroit suffi pour l'engager à quitter sur le champ l'Irlande. Mais Cade pensant peut-être à recueillir pour lui-même les fruits de sa victoire, s'approcha de Londres, où il répandit l'épouvante. La Reine & son Ministre trouvérent si peu de disposition dans leurs Troupes à combattre contre leurs amis & leurs compatriotes, qu'appréhendant eux-mêmes d'être forcés à *Greenwich* où étoit la Cour, ils engagérent le Roi à se retirer dans le Château de *Kennelworth*, qui est au centre de l'Angleterre. Cade se présenta aux portes de Londres. La division qui se mit entre les habitans, dont une partie panchoit à le recevoir, lui en facilita l'entrée. Il coupa de son sabre les cables qui soutenoient le Pont-levis, & s'étant introduit dans la Ville à la tête de ses Troupes, il commença par faire trancher la tête au Lord Say, Grand-Trésorier du Royaume. Mais après avoir défen-

du

du la violence à ses gens, il le laissa gagner lui-même à l'envie de s'enrichir par le pillage. Cette foiblesse, qui fit reconnoitre de la bassesse dans ses motifs, & la nécessité de se défendre contre des brigands qui ne mettoient plus de distinction entre leurs partisans & leurs ennemis, réunirent enfin les habitans pour la conservation de leur vie & de leurs biens. Ils forcérent cette poignée de rebelles à se retirer dans le Fauxbourg de Southwark, par lequel ils étoient entrés. Le Capitaine Mathagon, célèbre dans nos propres Histoires par mille actions généreuses où le sort des armes avoit épargné sa vie pendant les guerres de France, la perdit indignement par la main d'un de ces misérables. Et, resserrés comme ils étoient dans Southwark, on ne les auroit pas chassés facilement, si le Roi pour finir une guerre si honteuse n'eût fait publier un Acte d'amnistie, dont l'effet fut surprenant. Dans l'espace d'une nuit, Cade se vit abandonné de tous ses gens, & contraint de s'enfuir seul pour chercher une retraite dans les bois
 de

de la Province d'Essex. Mais sui
ne nouvelle Proclamation, qui n
toit sa tête à prix pour mille ma
il fut tué par un Gentilhomme
Kent, & son cadavre fut deshoi
par le supplice des Traitres.

Quoique cette révolte eût
passé l'attente du Duc d'Yorck
n'est pas surprenant qu'il en eût
cueilli si peu de fruit. Ses espérai
s'étoient bornées, comme je l'ai
remarquer, à produire quelques n
vemens dans la Province de K
pour juger de la disposition du p
ple; & loin de compter sur la cha
avec laquelle on s'étoit armé p
l'ombre d'un Prince de sa Maiso
s'efforçoit d'un autre côté d'avai
ses desseins par des mesures qui
roient été superflues, s'il eût pr
de l'heureuse témérité de Jean C
Les amis qu'il avoit à Londres su
térent, par ses ordres, des acc
tions si vives contre le Duc de S
merset, que la Reine, forcée enc
une fois de céder à l'emporten
du peuple, ne vit point d'autre
source pour le sauver, que de l
voyer à la Tour. Ses alarmes éto

d

: plus justes, que n'ignorant
; liaisons de Mylady Nevill
Duc d'Yorck, elle s'imagi-
e toutes les circonstances de
du Duc de Glocester avoient
:lées. Sommerset lui-même
inoit l'inconstante Nevill de
:rfidie, & le ressentiment de
trahi par celle qu'il avoit vou-
r en souillant ses mains par
ion indigne de son courage,
it encore la douleur qu'il :-
: de se voir abandonné Mais
.soit injustement. Les reproc-
nt on le chargea ne tombant
la perte de la Normandie,
ttribuoit à sa mauvaise con-
il fut aisé à la Reine de le
, en rejettant ses fautes sur
causes qui n'avoient pu être
:ées par la valeur & la pru-
& l'exemple de la Guyenne
oit d'être enlevée de même
glois, rendit cette apologie
:isemblable.

: bientôt rétabli dans toute sa
il résolut de faire payer cher
d'Yorck le péril dont il se
élivré. Que d'injures il avoit

à venger ! Son regret étoit que la mort de Cade lui eût ôté l'espérance de tirer de lui le secret de la conspiration, qu'il auroit compté de lui arracher par les supplices. Mais n'en étant pas moins persuadé que le Duc méditoit quelque entreprise pernicieuse à l'Angleterre, & qu'on l'y verroit peut-être arriver bien-tôt avec une Armée d'Irlandois, il envoya ordre aux Shérifs de Galles, de Shrop & de Chester, de se tenir prêts pour s'opposer à sa descente.

En effet, le Duc d'Yorck se présenta sur la côte de Galles, mais avec ses seuls domestiques ; & trouvant la milice du pays sous les armes, disposée en apparence à le repousser, il alla descendre dans un autre endroit de la même côte, qui n'étoit pas si bien gardé. Cette tentative n'étoit que pour se donner occasion de lever la voix, & de faire entendre ses plaintes. La Maison de la Marche aiant toujours eu beaucoup de crédit dans le pays de Galles, il y fit valoir l'insulte qu'il venoit de recevoir des Troupes du Roi sur la côte, pour en prendre droit de lever une Armée.

Elle

Elle fut assez nombreuse en peu de tems, pour lui donner la hardiesse d'écrire au Roi que tout le Royaume étoit mal satisfait de voir les Traitres impunis, & qu'il lui conseilloit de prévenir les suites fâcheuses d'un mécontentement si général; que le moyen le plus prompt étoit d'ordonner que le procès fût fait aux coupables, & particulièrement au Duc de Sommerset, qui aiant été accusé par les Communes, avoit été rétabli dans la plus haute faveur sans avoir passé par aucun examen; enfin, que s'il vouloit accorder cette satisfaction au Peuple, il lui offroit son assistance pour l'exécution d'un si bon dessein.

La Reine & Sommerset, qui se trouvoient presque sans Troupes, & qui vouloient se donner le tems de lever une Armée considérable, firent au nom du Roi une réponse fort modérée. On ne prétendoit pas, lui dirent-ils, que les Traitres demeurassent sans punition; mais une affairè de cette importance demandoit de grandes délibérations. A l'égard du Duc de Sommerset en particulier, on ne le dispensoit pas de répondre

aux accusations qui seroient intentées contre lui, & la faveur où il avoit été rétabli n'étoit venue qu'après sa justification. L'adresse de la Reine eut tout le succès qu'elle avoit espéré. Ses Troupes se trouvérent rassemblées avec tant de diligence, que le Duc aiant perdu quelque tems à délibérer sur une modération qui lui paroissoit équivoque, apprit en se mettant en marche que l'Armée royale s'avançoit vers lui pour le combattre. Quoiqu'il ne manquât ni de courage ni d'expérience, il ne crut pas devoir s'exposer à livrer bataille au Roi sans avoir grossi son parti par des raisons plus spécieuses. Son but étoit de mettre le peuple dans ses intérêts; & regardant la Ville de Londres comme le principal objet qui devoit l'arrêter, il changea tout d'un coup de route, pour se rendre par des marches précipitées aux portes de cette Capitale.

Mais il eut le chagrin de se les voir fermer. Les habitans ne trouvant point de sureté à se déclarer pour lui pendant que le Roi le suivoit de près à la tête d'une Armée,

il

il ſe vit obligé d'aller paſſer la Tamiſe à Kingſton, pour ſe retrancher ſur la Bruyère de Burnheath, à douze milles de Londres. Le Roi qui le pourſuivoit, paſſa la Rivière ſur le Pont de Londres, & s'en alla poſer ſon camp à quatre milles du ſien.

Les deux Armées étant ſi proches que rien ne pouvoit les empêcher de combattre, deux Evêques députés par le Roi allérent demander au Duc quel avoit été ſon deſſein en prenant les armes contre ſon Maitre. Après avoir perdu l'eſpérance de faire déclarer Londres en ſa faveur, ce Prince crut devoir garder des ménagemens avec la Cour. Il répondit qu'il n'avoit jamais penſé à ſecouer le joug de l'obéiſſance; mais qu'il ſouhaitoit d'éloigner de la Cour les mauvais Conſeillers du Roi, dont le Duc de Sommerſet étoit le principal; & que ſi l'on vouloit faire rentrer ce Seigneur à la Tour, & le ſoumettre à la Juſtice du Parlement, il étoit prêt à congédier ſes Troupes. Il ne comptoit pas que cette propoſition pût être acceptée, puiſque le Roi & la Reine ne ſe condui-

ſoient que par les conſeils de celui qui avoit le principal intérêt à la faire rejetter; & ſon eſpérance étoit de faire retomber la haine du peuple ſur la Cour, en faiſant voir qu'elle ne craignoit point d'expoſer le Royaume aux déſordres de la guerre civile, pour ſoutenir un homme qu'on accuſoit d'avoir cauſé la ruine de la Nation. Mais il fut la dupe de ſa politique.

Sommerſet étoit agité par tant de reſſentimens, qu'il n'eſt pas ſurprenant que la haine lui fît employer toutes ſortes de voies pour les ſatisfaire. Il ſavoit que le Duc avoit Mylady Nevill dans ſon camp, & que pour donner une couleur à cette licence, il la faiſoit accompagner de pluſieurs autres Dames, qui paroiſſoient curieuſes de voir les exercices militaires. Si l'on eût pris le parti de ſe battre, il auroit riſqué mille fois ſa vie pour ſe ſaiſir d'elle; mais il eſpéra de parvenir au même but par une voie plus certaine & plus douce. Il conſeilla au Roi de prendre le Duc d'Yorck au mot, en feignant d'avoir toute la condeſcendance qu'il

deſiroit

desiroit pour ses propositions ; & de l'attirer ainsi dans son camp, sous prétexte d'examiner avec lui les desordres dont il demandoit la réparation, mais en effet, pour s'assurer aussi-tôt de sa personne. Il consentit d'être arrêté lui-même aux yeux des deux Prélats qui attendoient la réponse du Roi pour la porter au Duc, & qui furent chargés de lui apprendre avec quelle promptitude on s'étoit conformé à tous ses desirs. Le Duc d'Yorck fut surpris de cette facilité. Il auroit souhaité de pouvoir révoquer son engagement : mais comme c'étoit se déclarer ouvertement, il aima mieux risquer quelque chose, que de s'exposer à perdre la faveur du peuple sur laquelle il fondoit toutes ses espérances. Ainsi ne balançant point à congédier ses Troupes, il se rendit à la Cour, sans avoir pris même aucune précaution pour sa sureté.

Lorsqu'il fut dans la présence du Roi, il accusa le Duc de Sommerset avec beaucoup de chaleur. Il prétendit sans ménagement que c'étoit

toit un traitre, qui avoit sacrifié les intérêts du Royaume à son avarice & à son ambition. A ces mots, Sommerset, qui étoit caché derrière la tapisserie, sortit brusquement de sa retraite, & l'accusa lui même d'avoir entrepris de détrôner le Roi. Il n'y eut que la présence de leur Maitre, qui pût empêcher deux ennemis si échauffés d'en venir sur le champ aux extrémités les plus sanglantes. Le Duc d'Yorck voyant devant lui, & dans la chambre du Roi, un homme qu'il croyoit dans les chaines, comprit qu'il avoit été joué, & qu'il s'étoit jetté dans un danger dont il sortiroit difficilement. Cependant, loin de se déconcerter, il se plaignit avec une modération affectée qu'on lui avoit manqué de parole, & jettant un regard d'indignation sur le Duc de Sommerset, il l'accusa d'être l'auteur de cette supercherie. Le Roi, comme fatigué de cette scène, qui lui causoit effectivement assez d'embarras pour lui paroître difficile à supporter, congédia aussitôt le Duc d'Yorck; mais l'ordre étoit

étoit donné de l'arrêter au moment qu'il ſortiroit de la chambre.

Tandis qu'on le conduiſoit à la Tour, Sommerſet, qui n'avoit obtenu que la moitié de ſes deſirs, ſe rendit promptement à Burnheath, où il étoit ſûr que Mylady Nevill attendoit le retour du Duc. Elle avoit preſſenti le malheur qui ne la menaçoit pas moins que ſon Amant. Ses prières, ſes larmes, tout avoit été employé pour refroidir une générosité funeſte, qui les alloit jetter tous deux ſi imprudemment au milieu du danger. Cependant, Sommerſet ne ſe propoſoit rien moins que de lui faire inſulte ; & ſi le plaiſir de la revoir ne pouvoit l'emporter ſur le fond d'amertume dont il avoit le cœur pénétré, ce n'étoit que par des reproches & des plaintes qu'il vouloit lui faire honte de ſon inconſtance & de ſa trahiſon. Il ſe flattoit même encore de la toucher, & qu'un reſte de panchant réveillé par ſa préſence, pourroit la ramener à lui.

Il la fit prier de recevoir ſa viſite. Quelque frayeur qu'elle eût reſſen-

tie

tie en apprenant ſon approche au même moment qu'elle avoit appris le ſort du Duc d'Yorck, une demande faite avec tant de ménagemens & comme à titre de faveur, diminua beaucoup ſon inquiétude. Elle parut en poſture de ſuppliante, devant un homme dont elle auroit encore pu régler la deſtinée, ſi elle avoit ſu profiter de ſes avantages & déguiſer plus heureuſement ſa ſituation. Le Duc oublioit tous ſes tourmens & toutes ſes plaintes à cette chere vue; il alloit ſe jetter lui-même à ſes pieds, & lui demander grace au-lieu de la maltraiter par des injures, lorſqu'il crut s'appercevoir qu'elle étoit groſſe. Elle l'étoit effectivement. Le doute avec lequel il lui fit cette queſtion, lui donnoit encore le moyen de le tromper par un menſonge. Mais dans le trouble où elle étoit, la vérité s'étant préſentée la prémière ſur ſa langue, elle lui confeſſa toute ſa foibleſſe pour le Duc d'Yorck. Un mortel ſentiment de jalouſie, qui s'empara du furieux Sommerſet, lui fit ſaiſir ſon poignard; & plus prompt

prompt à s'en servir qu'à considérer la barbarie de son action, il l'enfonça deux fois dans le sein de cette infortunée; comme s'il eût trouvé l'objet de sa haine dans les fruits odieux de l'amour d'un Rival. Il ne s'arrêta pas un moment après cette horrible exécution, & peut-être s'en alla-t-il sur le champ s'abandonner à ses remords.

Ils furent interrompus néanmoins par la nécessité de donner de nouveaux conseils à la Reine, sur la conduite qu'elle devoit tenir à l'égard du Duc d'Yorck. S'il avoit osé suivre sa passion, il n'auroit jamais laissé sortir son ennemi du piége où il l'avoit engagé. Mais la situation des affaires, la disposition du peuple, & sur-tout le dernier attentat dont il venoit de se charger, lui donnant de justes sujets de crainte, il n'osa porter la Reine à des extrémités violentes. Deux autres raisons contribuérent à sauver le Duc d'Yorck. Le bruit se répandit à la Cour, que le jeune Comte de la Marche, son fils, accompagné de tous les amis de sa Maison,

s'a-

s'avançoit avec un gros Corps de Troupes pour le dégager. L'Armée que le Duc venoit de congédier pouvant se joindre à lui dans peu de jours, une juste alarme obligea la Cour à prendre des résolutions plus modérées. D'un autre côté, la Guyenne déja lasse d'avoir les François pour Maitres, avoit envoyé des Députés au Roi pour lui offrir de retourner sous son obéissance. Le sang du Duc d'Yorck ne pouvant se répandre sans entrainer le Royaume dans une guerre civile, c'étoit perdre l'occasion de remettre l'Angleterre en possession de cette Province, & rendre par conséquent le Ministre plus odieux que jamais à la Nation. Des considérations si puissantes forcérent la Reine & Sommerset à rendre la liberté au Duc, quoique leur intérêt, celui du Roi & de toute la Maison de Lancastre, demandassent peut-être qu'il leur fût sacrifié.

Cependant, toutes les précautions qui peuvent être imaginées pour s'assurer de la soumission & de la

foi d'un ennemi, furent prises de
ncert entre la Reine & son Minis-
:. Ils exigérent du Duc qu'il prê-
:oit un nouveau serment au Roi,
r lequel non seulement il s'enga-
roit à lui être fidèle jusqu'à la mort
à ne jamais prendre les armes con-
a lui, mais il se reconnoitroit di-
ie du supplice à la moindre infrac-
on de sa parole, sans forme de
ocès & sans aucune prétention à
ndulgence de Sa Majesté. Ils le
rcérent de consentir que son fils
douard, Comte de la Marche,
ît sa place à la Tour, pour y ser-
ir comme de garant pendant six
iois de la conduite & des inten-
ons de son père. A l'égard de My-
dy Nevill, dont il auroit été dif-
cile de lui faire goûter le sacrifi-
e, il se trouvoit heureusement
u'elle n'étoit pas morte des deux
oups de poignard qu'elle avoit re-
us de la main de Sommerset, &
u'aiant eu le tems d'apprendre,
endant le cours de cette négocia-
ion, à quel prix on mettoit la li-
erté de son Amant, elle sentit
ue son intérêt pourroit devenir un
ob-

obstacle de la part du Duc de Sommerset. Dans cette pensée, elle écrivit au Duc d'Yorck pour lui apprendre ce qu'on lui cachoit encore avec soin : mais adoucissant cette nouvelle par l'assurance qu'elle lui donnoit du prompt rétablissement de sa santé, elle lui représentoit l'action de Sommerset comme un transport de jalousie qui étoit pardonnable à l'amour, & dont elle savoit déja qu'il avoit été puni par ses regrets. Ce soin généreux, dans une femme si cruellement offensée, fit l'admiration du Public, & produisit, du moins en apparence, un si bon effet entre les deux Rivaux, que le troisième article de la capitulation du Duc d'Yorck fut l'entier oubli de cette avanture.

Mais il y avoit peu de fond à faire sur des conditions que la nécessité faisoit accepter, & qui étoient exigées par la force. La guerre de Guyenne, qui occupa quelque tems les Anglois, aiant fini par la perte entière de cette Province, qui avoit été pendant trois cens ans sous leur domination, il ne

ne leur resta plus rien en France qui fût capable de partager leurs forces & leur attention. Quelques mouvemens, qu'ils eurent à craindre du côté de l'Ecosse, ne les empêchérent point de retomber dans l'usage qui a de tout tems été propre à ces fiers Insulaires, de se déchirer par des guerres intestines lorsqu'ils sont parvenus à ne rien voir qui les menace ou qui les intéresse au-dehors. Ainsi, avec les ressentimens mal éteints que j'ai représentés, avec des mouvemens d'ambition qui étoient excités continuellement par la foiblesse d'un Roi sans courage & sans esprit, & par la justice d'une prétention fondée sur les droits de la Nature; le Duc d'Yorck fut encore sollicité à troubler le repos de sa Patrie, par l'inclination qui porte naturellement les Anglois à la haine du repos, & qui lui fit violer enfin toutes ses promesses.

Ce fut dans ce tems-là, c'est-à-dire, le 23 d'Octobre 1453, que la Reine mit au monde un Prince, qui reçut le nom d'*Edouard*. Elle étoit mariée depuis neuf ans, sans au-

cune marque de fécondité ; &
santé du Roi qui diminuoit se
blement par des maladies dange
ses, ne lui faisoit plus attendre
faveur que le Ciel ne lui a
point accordée dans les prémi
années de son mariage. Aussi la
lignité publique, qui avoit épar
la vertu de cette Princesse pen
le Ministère du Duc de Suffol
n'eut-elle pas la même retenue
le Duc de Sommerset. On n'a
pas ignoré néanmoins qu'elle ai
Suffolck, & l'on étoit encore
certain que Sommerset étoit po
dé d'un autre amour. Mais l'étr
liaison où elle vivoit avec lui,
l'ascendant particulier qu'elle
avoit laissé prendre sur son es
firent croire, après la fuite de
lady Nevill, qu'il avoit pu dev
sensible aux charmes d'une Rei
qui n'avoit de soumission que p
ses conseils, & qui vivoit avec
dans une intime familiarité. Mai
suite des événemens va déve
plusieurs circonstances, qui fer
mieux juger de la vérité de le
sentimens.

La maladie du Roi devint si con-
sidérable, qu'elle paroissoit avoir
altéré jusqu'à sa raison. Ce fut d'a-
bord la Reine & son Favori qui en
tirérent avantage pour la confirma-
tion & l'accroissement de leur au-
torité. Ils étoient depuis longtems
en possession de tous les secrets de
'Etat, craints parce qu'ils en gou-
ernoient les forces, respectés par
abitude; & la naissance d'un Prin-
: faisoit espérer que la Reine en
roit plus attachée aux intérêts de
Nation.

Cependant, le Duc d'Yorck qui
oit retiré dans sa Terre de Wig-
re, où il sembloit se borner à
vie simple & tranquille dans la
ssion de sa Maitresse & dans la
pagnie de quelques amis, prit
ôt occasion des conjonctures
renouveller des desseins qu'il
it jamais abandonnés sincère-
Ce n'étoit pas la foiblesse du
ui animoit ses espérances, car
i meilleure santé il ne l'avoit
cru capable de s'opposer à
tentions. Sans être haï du
, Henri en étoit extrème-



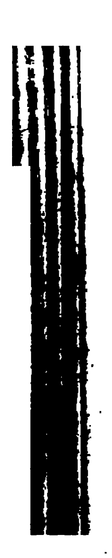
ment

ment méprisé. On le regardoit, suivant l'expression de ses Historiens, comme un Roi en peinture, qui ne faisoit que prêter son nom à la Reine & à ses Ministres. Mais le seul nom de Roi auroit été capable de maintenir tous les ordres de l'Etat dans la soumission, si ceux qui tenoient les rênes du Gouvernement n'eussent point abusé de leur pouvoir.

Sans entreprendre si tôt d'agir directement pour lui-même, le Duc d'Yorck prépara de loin son entreprise pour attaquer ses ennemis par ce foible. De sa Terre, où les plaisirs paroissoient l'occuper uniquement, il employoit ses Emissaires à Londres & dans les principales Villes du Royaume, pour faire revivre les anciennes plaintes & les plus odieuses accusations contre le Ministère. Ses amis le secondoient avec ardeur. Il s'étoit attaché tout ce qu'il y avoit de gens de mérite en Angleterre. Les deux Nevills, qui faisoient profession d'être ouvertement dans ses intérêts, jouissoient d'une réputation qui ne pouvoit

voit être acquise à meilleur titre. On regardoit le père comme le modèle de l'honneur & de la prudence; & cent qualités brillantes qui avoient distingué le fils dans la Guerre & dans la Paix, en faisoient un Héros cher à toute la Nation.

Il étoit impossible que les bruits injurieux qu'on s'efforçoit de répandre, demeurassent longtems cachés à la Reine, & qu'elle n'en reconnût pas aisément la source. Mais le Duc continuoit de vivre avec une apparence de tranquillité, qui le mettoit à couvert de toutes sortes de reproches. Sa politique agissant ainsi de tous côtés par la bouche & par les yeux de ses amis, il avoit, sans sortir de sa maison, l'avantage d'être comme présent à tout ce qui se passoit hors de chez lui, & de ne laisser rien échapper de ce qui pouvoit servir à ses vues. Il s'en trouva si bien, que la prémière ouverture qu'il eut pour les faire éclater, vint d'un de ces services éloignés, qu'il n'apprit lui-même que par des succès qui surpassérent son attente, & qui jettérent tous les pro-



Un Conseiller d'Etat, vend
tement au Duc d'Yorck,
réflexion à la Reine, que
circonstances de la maladi
elle avoit tout à craindre p
merset & pour elle-même d
vaise disposition du Parlem
lui représenta, avec une
fectation de zèle, que mal
tes les promesses du Duc
& sa fidélité apparente à
server, il ne falloit pas dou
fond du cœur il ne fût
les rompre, aussi-tôt qu'il
roit naître l'occasion; &
ôter celles qui alloient s'
des mouvemens inévitables
lement, il proposa, comm

re au Public qu'on pensoit sérieusement à corriger les desordres qui avoient été reprochés à l'administration. La Reine, & Sommerset même aiant goûté cet avis, le Peuple fut agréablement surpris de voir paroître le Duc à la Cour ; & cette marque de confiance pour l'homme du monde qu'on croyoit le plus intéressé au bon ordre des affaires, parut d'un augure extrèmement favorable pour la réformation de l'Etat.

Mais à peine le Duc eut-il paru deux fois au Conseil, que s'y rendant le maitre absolu par l'adresse de ses amis & par la sienne, il fit arrêter le Duc de Sommerset dans la chambre même de la Reine, & le fit conduire sur le champ à la Tour. Ensuite, paroissant lui-même au Parlement pour y rendre compte d'une action si hardie, il en soutint la nécessité avec tant de force, qu'aiant entrainé toute l'Assemblée dans ses intérêts, il se fit déclarer *Protecteur du Royaume & Défenseur des Libertés de l'Eglise & de l'Etat*, pendant l'enfance du jeune

Edouard, & jusqu'au tems où ce Prince seroit en état de se charger du Gouvernement. Un coup si imprévu jetta la Reine dans une consternation qui lui fit délibérer si le plus sûr parti pour elle, n'étoit pas de se retirer en France avec le Prince son fils. Mais revenant aussi-tôt de cet abattement, elle ne prit conseil que de sa fermeté naturelle, & elle résolut de tout entreprendre pour soutenir ses droits & pour sauver son Ministre.

Cependant, l'Assemblée de Westminster, dévouée à toutes les volontés du nouveau Protecteur, réveilla les anciennes accusations qui avoient fait arrêter le Duc de Sommerset à son retour de Normandie, & les grossit par tant de nouvelles plaintes, qu'il n'auroit pas conservé longtems sa tête, si son Procès eût été pressé avec autant de chaleur qu'il fut entrepris. Mais le Duc d'Yorck se laissa entrainer à son tour dans la même faute que ses ennemis avoient à se reprocher. Mylady Nevill, aussi noble dans ses sentimens qu'elle paroissoit déréglée dans sa conduite,

', ne put voir dans ce danger
omme qu'elle avoit aimé avec
le passion, sans prendre un vif
êt à son sort. Quelques Histo-
prétendent même qu'elle y fut
ée par la Reine, qui lui deman-
ette marque de reconnoissance
ses anciennes faveurs. Avec
oire qu'elle avoit sur le Duc
rck, elle lui persuada aisé-
qu'il étoit indigne de lui d'a-
de ses avantages, pour acca-
un malheureux que la fortune
assez puni par son humilia-
Que lui restoit-il à craindre
s'il le tenoit dans les fers, &
l'autorité dont il étoit revêtu
e Parlement lui garantissoit le
ct & l'obéissance de toute la
on? Il se rendit moins à la for-
e ces raisons, qu'au foible qu'il
pour une femme uniquement
e; & s'il eut quelque chose à
battre, ce fut un sentiment de
sie pour l'intérêt qu'elle pre-
encore à son Rival. Cependant,
une affectation de grandeur d'a-
il étouffa cette inquiétude jus-
vouloir qu'elle prît la peine

elle-même de lui porter cette nouvelle dans sa Prison.

Je n'examine point si c'est un sujet de reproche pour la Reine, d'avoir oublié si tôt ce qu'elle devoit à Mylady Nevill. C'est le propre de l'ambition d'éteindre tous les sentimens naturels, & de changer quelquefois la reconnoissance pour les bienfaits, en honte de les avoir reçus. A peine fut-elle assurée que la vie de Sommerset étoit à couvert, qu'elle renonça aux projets violens, qu'elle avoit formés pour le délivrer ; & que prenant pour exemple la conduite même de ses ennemis, qui avoient employé heureusement l'artifice, elle espéra de les supplanter par la même voie. Elle feignit de se rendre à la dispotion du Parlement, qui l'éloignoit des affaires. Elle parut se renfermer dans le soin de la santé du Roi, dont on n'espéroit plus néanmoins le rétablissement, & dans l'éducation de son fils, qui étoit le seul fruit de son mariage ; deux objets capables d'occuper uniquement une épouse & une mere. Pendant ce tems-là, elle re-

[r]abloit les attentions & les ca-
[s] dont elle se confessoit rede-
[e] à Mylady Nevill ; & soit pour
[m]ger sa propre gloire, en l'o-
[b]ant à cacher les sollicitations
le lui avoit faites pour son Fa-
, soit pour la faire servir, cré-
& sincère comme elle la con-
oit, à d'autres desseins qu'elle
rdoit bien de lui communi-
, elle la prioit de cacher au
d'Yorck le vif intérêt qu'elle
: pris à la conservation de Som-
et. On se persuada en Angle-
: que lasse des soins du Gou-
ement, elle avoit pris de bonne
le parti de renoncer aux affai-
& le Duc même commençoit
[l]ui former cette opinion. Mais
s savoir soutenu ce rôle aussi
tems qu'elle en eut besoin pour
[m]ger ses projets, elle éclata tout
coup par deux entreprises qui
[r]éussirent également.

L'une fut de faire enlever se-
[c]rement Mylady Nevill, par les
[i]gues de *Burchier*, Archevêque
Cantorbéry, qu'elle avoit em-
[ploy]é auprès du vieux Comte de

 Salis-

Salisbury, pour lui représenter si vivement le tort qu'il faisoit à sa conscience & à son honneur en fermant les yeux sur les mœurs de sa fille, qu'il obtint son consentement pour la renfermer dans un Couvent. Quoique cette violence fût exécutée avec tant de bonheur & de secret, que le Duc d'Yorck ne put découvrir le chemin qu'on avoit fait prendre à sa Maitresse; comme le dessein de la Reine étoit de le mettre mal avec le Comte de Salisbury, elle ne manqua point de le faire avertir secrettement que cet outrage lui venoit du Comte, & que pour se mettre hors d'état d'être ébranlé par la crainte ou par l'amitié, il avoit voulu ignorer lui-même dans quel Couvent sa fille étoit renfermée.

Mais avant que le Duc pût revenir de la surprise & de la douleur qu'il ressentit de cette perte, il fut averti de se rendre à un Conseil extraordinaire que le Roi se trouvoit en état de tenir lui-même, & dans lequel il avoit à découvrir des résolutions importantes pour le bien

du Royaume. Le Duc, à qui l'on avoit caché soigneusement que ce Prince se trouvoit un peu mieux de sa longue maladie, se figura au contraire que croyant toucher à l'extrémité de sa vie, il pensoit peut-être pour la dernière fois à déclarer son affection pour ses Peuples & ses intentions pour le bien public. Quelle fut sa surprise, après avoir apperçu sur son visage les marques d'une santé qui paroissoit se rétablir, de lui entendre dire à l'Assemblée du Conseil, que l'autorité que le Parlement avoit conférée au Duc n'étant fondée que sur l'impuissance où il s'étoit trouvé, par son indisposition, de gouverner lui-même ses Etats, elle cessoit dans ce moment, par le bonheur qu'il avoit de recouvrer les forces de corps & d'esprit qui lui étoient nécessaires pour exercer les fonctions de la Royauté!

Le Duc sentit tout d'un coup que ce n'étoit qu'un artifice, pour mettre le gouvernement de l'Etat entre les mains de la Reine. Mais ses mesures n'étant point assez prêtes

pour disputer à son Maitre le droit de reprendre son autorité, il fut forcé d'approuver une si étrange révolution par son silence. Le premier effet de ce changement fut l'élargissement de Sommerset, qui fut rappellé aussi-tôt comme en triomphe. Le Duc de Buckingham, le Comte de Wilts, & deux Chevaliers, s'étant offerts suivant l'ancien usage du Pays pour être ses cautions, leur offre fut acceptée ; & comme le Duc n'avoit été arrêté que sur un ordre du Conseil, on supposoit qu'il pouvoit être élargi par la même autorité. Mais les deux cas se ressembloient peu : car suivant les Loix d'Angleterre, l'accusation des Communes ôtoit au Roi le pouvoir de le relâcher avant qu'il fût absous juridiquement. Cependant, la Reine affecta de commencer par un coup d'éclat, pour faire comprendre à ses ennemis que ses mesures étoient trop infaillibles pour les craindre.

Elle garda néanmoins quelques ménagemens avec le Duc d'Yorck, & le ressentiment qu'elle lui vit de la

la perte de sa Maitresse lui faisant toujours compter qu'il romproit avec les Nevills, elle le trouva si peu redoutable sans leurs secours, qu'elle employa quelques Seigneurs sages & bien intentionnés pour lui proposer un accommodement avec Sommerset. Etant intéressés tous deux à gagner le Peuple, en marquant que l'ambition n'étoit pas leur motif, ils consentirent à prendre des arbitres; & l'on convint que celui qui refuseroit de se soumettre à leur Jugement, payeroit à l'autre vingt mille marcs. Mais deux nouveaux incidens, dont l'un servit à colorer le mortel ressentiment qu'on eut de l'autre, achevérent de porter leur haine au comble, & de les entrainer dans les fatales résolutions qui causérent successivement leur ruïne.

De quelque nature que fussent les sentimens de la Reine pour le Duc de Sommerset, il ne paroît pas qu'il pensât beaucoup à les mériter par la sincérité des siens, puisqu'il nourrissoit au fond du cœur un autre amour, que l'ambition même & la va-

variété de ses agitations ne pouvoient éteindre. Il s'étoit flatté dans sa Prison que c'étoit un reste d'inclination pour lui, qui avoit fait prendre avec tant de chaleur l'intérêt de sa vie à Mylady Nevill ; & lorsqu'il apprit de la Reine dans quel Couvent l'Archevêque de Cantorbéry l'avoit fait renfermer, il espéra qu'en la délivrant secrettement d'un esclavage qu'il ne supposoit pas volontaire, il la disposeroit à lui rendre un cœur dont il ne se croyoit pas banni tout à fait. S'il n'étoit plus question d'en faire sa Femme, il vouloit en faire du moins sa Maîtresse. Ce titre n'étoit pas plus nouveau pour elle, avec lui, qu'avec le Duc d'Yorck. Ainsi, sous prétexte de visiter la frontière d'Ecosse, il prit la route du Couvent de *Saxhead* qui étoit situé dans le Northumberland, & se dérobant avec quelques Domestiques fidèles, il alla se présenter à la porte du Couvent.

Il lui étoit échappé une précaution, qui faillit de faire manquer son entreprise. Les ordres de l'Archevêque,

vêque, en confiant Mylady Nevill à l'Abbesse, avoient été si rigoureux, qu'il ne lui avoit permis de la faire voir à personne ; de sorte que Sommerset, qui ne vouloit pas se servir de son nom, essuya un refus auquel il n'eut rien à repliquer. Cependant, après s'être retiré sans presser l'Abbesse, il se hâta de faire un Ordre, signé de sa main, avec lequel il retourna au Couvent, comme s'il y fût venu de la part du Ministre; & se l'étant fait ouvrir par cet artifice, il combla Mylady Nevill d'étonnement & de joie, en lui apprenant le dessein qui l'amenoit. Le desir de la liberté eut plus de pouvoir que l'amour, pour la faire consentir à ses propositions. Elle partit avec lui sur un second Ordre; qu'il présenta à l'Abbesse en revenant de la frontière. Il la fit conduire dans une Terre qu'il avoit proche de Saint Albans, & plus flatté de ce triomphe que de tous ceux qu'il avoit remportés sur la fortune de son Rival, il reprit le chemin de Londres, après avoir passé quelques jours avec elle.

Cet

Cet enlévement auroit pu demeurer caché, s'il eût gardé plus de modération dans sa joie ; mais les voyages continuels qu'il fit à Saint Albans, l'indiscrétion de quelques personnes qu'il mit dans sa confidence, & peut-être celle de Mylady Nevill, qui n'étoit pas liée assez fortement par l'amour pour mettre beaucoup de différence entre cette solitude & le Couvent d'où elle étoit sortie, firent passer aux oreilles du Duc d'Yorck quelques bruits qu'il s'efforça d'approfondir. A mesure que ses soupçons se fortifioient, il prit des airs plus chagrins & plus durs avec son Rival. L'accommodement proposé fut rompu brusquement, & lorsqu'on le fit souvenir des vingt mille marcs qu'il s'étoit engagé à payer, il rejetta cette proposition avec des termes méprisans.

Il avoit ôté le Gouvernement de Calais à Sommerset pendant qu'il le tenoit à la Tour, & s'en étoit pourvu lui-même par une Patente expédiée au nom du Roi. Celui-ci, piqué à son tour de la hauteur

avec

avec laquelle il se voyoit traité, représenta au Roi qu'il avoit été privé de son Gouvernement sur une simple accusation qui n'avoit pas été jugée; & qu'il n'étoit pas juste que son ennemi demeurât revêtu de ses dépouilles, tandis qu'il refusoit de terminer leur différend par les voies qu'ils avoient choisies de concert. Sur des plaintes si justes, le Roi ôta le Gouvernement de Calais au Duc d'Yorck. Cependant, sous prétexte d'observer une neutralité parfaite entre les deux Concurrens, il se déclara lui-même Gouverneur de cette Place; & par le conseil de Sommerset même, qui vouloit humilier son ennemi sans le pousser à l'extrémité, il fit insérer dans l'Acte qui déchargeoit le Duc de son Gouvernement, qu'il en avoit lui-même prié le Roi. Mais ces deux adoucissemens ne satisfirent point un cœur blessé d'une plaie plus profonde. Il se plaignit de la disposition du Roi comme d'un affront sanglant, & sur ce pretexte il quitta subitement la Cour.

C'étoit encore dans le Pays de Gal-

Galles qu'il avoit résolu de cl
cher une retraite; mais en prei
ce chemin, il tenta d'escalade
Château du Duc de Sommerse
la tête de trente amis qui s'éto
attachés à sa fortune. Il n'au
ainsi tourné le dos qu'avec sa pr
si la vigilance de son Rival eût
capable de se laisser surprendre. I
Sommerset n'aiant pas douté
moment de quelle source venc
ses chagrins, s'étoit toujours défi
quelque insulte dans les voyages
faisoit à sa Terre, & y entrete
une espèce de garnison. La rési
ce fut aussi vigoureuse que l'
que. Le Duc eut la douleu
perdre quelques amis, dont le
pouvoit être mieux employé
n'échappa lui-même à la pou
de ceux qu'il avoit cru surprei
que par la vîtesse de son ch
Accablé de tant de disgraces,
çut une consolation qu'il n'esp
plus, par la rencontre du Con
Salisbury, qui sans se rebut
la froideur avec laquelle il l
traité depuis qu'il avoit perdu
lady Nevill, venoit lui offrir

ſes deux fils les ſervices d'une conſtante amitié.

Ces braves amis relevérent ſon courage, en lui promettant de tout riſquer pour ſa vengeance. Ils lui firent comprendre qu'auſſi longtems que la Reine & le Duc de Sommerſet demeureroient maitres de la perſonne du Roi, ils auroient ſur lui un avantage qui ne pouvoit leur être ôté que par la force. La concluſion qu'ils en tirérent enſemble, fut de prendre les armes. Ils n'avoient pas beſoin d'un autre prétexte que la démarche où la Cour s'étoit engagée, en tirant le Duc de Sommerſet de la Tour ſans avoir pris ſoin de donner la moindre ſatisfaction au Peuple. Cette plainte, qu'ils répandirent avec éclat, cauſa tant de mouvement dans le Pays de Galles, que dans l'eſpace de trois ſemaines ils ſe virent à la tête d'une Armée nombreuſe.

Sommerſet n'aiant pas apporté moins de diligence à raſſembler les Troupes du Roi, on s'avança des deux côtés avec toute l'ardeur qui annonce les grands événemens. Il

ne

ne paroît pas incertain que
d'Yorck n'eût pensé d'abo
livrer Mylady Nevill, pui
prendre à son Armée la
Saint Albans. Celle du R
gnit près de cette Ville,
terrein si uni que rien ne
capable de retarder le comb
pendant, par le conseil du
de Salisbury, le Duc fit
Roi de congédier encore
son Armée, si le Ministre
vré à la Justice du Parlemen
but étoit de faire connoitre
ple, que c'étoit le seul in
Public qui leur mettoit les
la main. Mais quand la Co
roit pas vu que c'étoit un
texte, & qu'il falloit tôt
que cette querelle fût déci
les armes, elle n'étoit pas
à recevoir la loi d'un Rebe
sacrifier son Ministre.

Le Comte de Warwic
commandoit l'Avant-garde
d'Yorck, s'étoit attendu à
ponse. Il ne laissa point à
le tems de la modérer, ni
d'Yorck celui de faire de

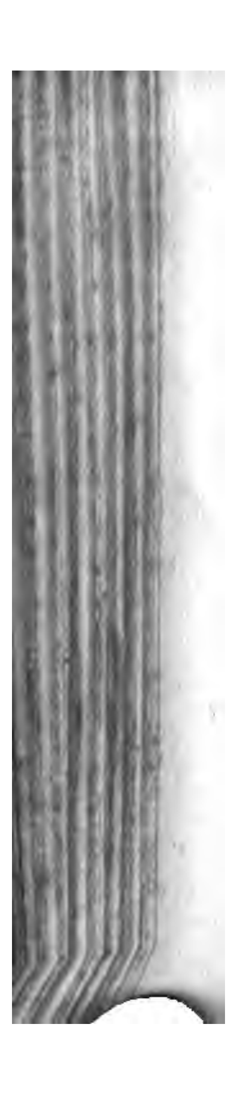
les propositions. Fondant sur l'Ennemi, avec cette impétueuse vigueur qui l'a signalé par tant d'exploits, il mit l'Armée Royale dans un desordre que toute l'habileté de Sommerset ne put réparer. Le Duc d'Yorck sentit de quelle importance il étoit de profiter de ce prémier avantage, & s'avançant de son côté, pour ne pas laisser aux Ennemis le tems de se reconnoitre, il les poussa si vivement qu'il les força de prendre la fuite en moins d'une heure, après leur avoir tué près de huit mille hommes. Le desespoir fit faire des prodiges de valeur au Duc de Sommerset. Il reçut plusieurs blessures, qui ne firent qu'animer son courage; & succombant enfin à la fortune de son Rival, il périt les armes à la main, avec le Comte de Northumberland, Mylord Clifford, & plusieurs autres Seigneurs attachés à la Maison de Lancastre.

Le Roi fut blessé lui-même d'un coup de flèche au cou. Sa plaie, qui parut d'abord très dangereuse, & la déroute de ses gens, qu'il voyoit fuir sans pouvoir les arrêter par ses repro-

reproches, le forcérent de se retirer dans le Château du malheureux Sommerset, où il espéroit encore de se défendre assez longtems pour leur donner le tems de se rallier. Quelques amis de Sommerset y transportérent aussi son cadavre. Mais le Duc d'Yorck aiant investi aussi-tôt cette Place, son Armée victorieuse fut peu retardée par un si foible obstacle. Il y entra avec le Comte de Salisbury, & se faisant conduire où étoit le Roi, il fléchit le genou en l'abordant : „ Sire, „ lui dit-il, l'Ennemi public est „ mort. Vous ne voyez devant „ vous que des Sujets fidèles & „ prêts à vous obéir. „ Ensuite, s'étant fait apporter le corps du Duc de Sommerset, il rassasia un moment ses yeux de ce spectacle; mais, comme s'il eût rougi d'un plaisir si cruel, il ajouta, en frappant le cadavre d'un coup de pied, que c'étoit pour assurer le Roi que l'Etat n'avoit plus rien à crandre d'un misérable qui avoit cherché sa ruïne.

Si ce discours fut capable de rassurer le Roi, il couta cher au Duc, par

par le traitement barbare qu'il lui attira dans la suite à lui-même, & par l'effet qu'il produisit sur le champ dans un cœur auquel il ne s'imaginoit pas que la vengeance pût déplaire. Tandis qu'il protestoit au Roi qu'il vouloit être le plus obéissant de ses Sujets, & que ce Prince, à peine revenu de sa frayeur, l'assuroit à son tout qu'il étoit prêt à lui donner toute la satisfaction qu'il pouvoit desirer, Mylady Nevill apprit non-seulement la mort de Sommerset, mais encore l'insulte que son vainqueur venoit de faire à ses malheureux restes. Soit que ce fût toujours au plus infortuné qu'elle croyoit devoir sa tendresse avec sa compassion, soit que l'habitude qu'elle avoit reprise de vivre avec cet ancien Amant la rendît véritablement sensible à sa perte, elle n'attendit point la visite du Duc, & profitant de la confusion pour se dérober à ses propres Domestiques, elle se rendit auprès de la Reine à qui elle porta le détail de tant de tristes événemens. On pourroit faire entrer aussi dans les motifs





de sa fuite la crainte
tomber entre les ma
à qui elle attribuoit
qui l'avoit fait ren
Couvent de Saxhead
de ses avantures n
doute que ce ne fût
d'Yorck qu'elle s'é
d'éviter.

Cette nouvelle e
les fruits qu'il allois
toire. Cependant le
lisbury lui aiant repr
sa présence étoit né
dres, il y mena le
dessein de lui faire c
tôt un Parlement. C
que dans les princip
étoient comme établ
IV entre les deux M
castre & d'Yorck,
cette occasion de se
ronné sur la tête, en
le Prince, dont la
ses mains. Mais ou
qui ne paroissoit pa
danger, il lui conno
si foible, qu'il espé
bien-tôt délivré sa

tout le portoit à penser que cette manière de s'établir sur le Trône étoit la plus sure. D'ailleurs ne voyant rien qui s'opposât à son autorité, il se flattoit qu'en attendant la mort du Roi, il y auroit peu de différence entre le rang qu'il alloit tenir dans l'Etat, & le titre de Maitre absolu. Le Parlement, qui ne fut composé que de ses créatures, fit d'abord cette déclaration: Que le Gouvernement avoit été mal administré par la Reine & par le Duc de Sommerset, & qu'ils avoient abusé de la confiance & de la bonté du Roi: Que le feu Duc de Glocester avoit été accusé injustement; & que loin de faire un crime au Duc d'Yorck, aux Comtes de Salisbury & de Warwick, & à ceux qui les avoient suivis, d'avoir porté les armes contre le Roi, l'Etat leur devoit de la reconnoissance, pour avoir délivré ce Prince d'une odieuse captivité. Ensuite, du consentement même du Roi, qui n'étoit pas plus en état de suivre ses propres conseils, que lorsqu'il avoit été sous la tutèle de la Reine & du Duc de Sommerset,

le Duc d'Yorck fut nommé
tecteur du Royaume.

La Reine avoit vu tous ces
gemens, sans marquer par la m
opposition, qu'elle pensât à tr
son triomphe. Elle étoit de
presque seule à Greenwich, p
que le Roi & Sommerset s'é
mis à la tête de l'Armée.
Troupes, dissipées après la I
de St. Alban, n'avoient trouv
sonne qui eût osé les rallier.
consternation où elle étoit de l
te de son Favori, avoit suffi
pour la rendre comme insen
tout ce qui se passoit autour
Les témoins de ses regrets n'
pas fait connoitre la nature;
s'il n'y a que les grandes p
qui produisent les douleurs p
des & les vifs ressentimens,
guerite étoit la proie de tout c
y a de plus impétueux dans l
timens de l'amour. Elle de
quelques jours comme en
dans ses méditations. L'arriv
Mylady Nevill fut un soulag
pour elle, lorsqu'elle la vit
des mêmes tourmens; & l'es

ce qu'elle conçut tout d'un coup de la faire servir à sa vengeance, l'empêcha d'examiner si la bienséance lui permettroit de lui accorder un asyle auprès de sa personne, après tant d'avantures scandaleuses par lesquelles elle s'étoit deshonorée. Mais sur quoi fonder ses entreprises, dans une Cour deserte, où elle ne voyoit plus personne à qui elle pût accorder sa confiance ? Il étoit tems néanmoins d'arrêter un Ennemi, qui jouïssoit de tous les avantages qu'il avoit remportés par les armes. C'étoit rendre le mal irréparable, que de le confirmer dans cette possession par les moindres délais. Un reste de confiance que les partisans de la Maison de Lancastre avoient dans son habileté, lui amena dans cette conjoncture Henri, nouveau Duc de Sommerset, fils de celui qu'elle regrettoit si amèrement, & le Duc de Buckingham, qui pleuroit un fils tué dans la même Bataille. Ils s'ouvrirent à elle. Elle reçut ce secours comme un bienfait du Ciel, & toute la chaleur des passions qui l'avoient dévorée intérieurement, se

tourna au dehors, pour l'exécution de mille nouveaux projets qu'elle forma dès le prémier jour avec eux.

Le Duc d'Yorck vivoit dans une sécurité, qui causoit de l'étonnement à ses propres Ennemis. Aiant compris que ce seroit trop hazarder que de prétendre ouvertement à une Couronne qui étoit depuis cinquante-six ans dans la Maison de Lancastre, il étoit résolu d'attendre que le tems, ou la mort du Roi, lui fît naitre l'occasion de faire valoir ses droits. Sur toutes choses il souhaitoit de gagner la faveur du Peuple, sans laquelle il étoit persuadé que son pouvoir ne seroit jamais solidement établi. Ainsi, pour faire connoitre que la passion & l'intérêt n'avoient aucune part à ses desseins, il laissoit d'autant plus de liberté au Roi & à la Reine, qu'étant revêtu de la dignité de Protecteur pour en jouïr jusqu'à ce que le Parlement l'en déchargeât, il ne croyoit pas qu'il fût comme auparavant dans leur pouvoir de l'en dépouiller. Ce fut cette sécurité même, dont il avoit déja été la dupe, que la Rei-

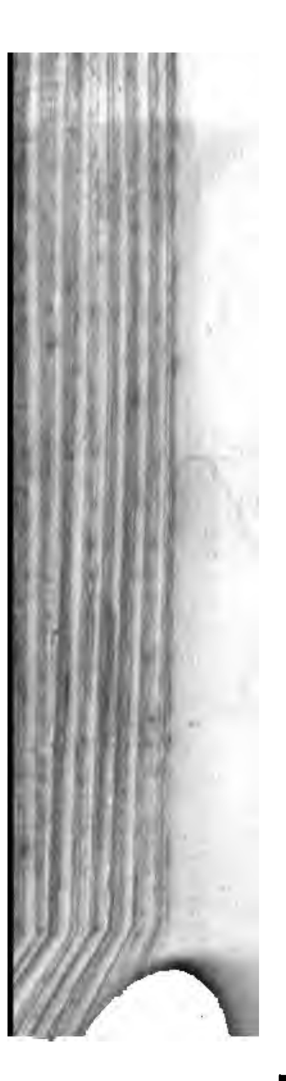
ne entreprit de faire servir encore à sa perte. On auroit peine à regarder tant de jeux de la fortune comme des événemens sérieux, si ce récit n'étoit puisé dans les plus pures sources de l'Histoire.

Avec le secours de quelques potions cordiales, la Reine fit reprendre au Roi assez de forces & de couleur pour se faire transporter au Parlement. Il y déclara, comme il avoit fait au Conseil dans les mêmes circonstances, que le Ciel lui rendant la santé nécessaire pour les fonctions de la dignité Royale, il étoit déterminé à se rengager dans les fatigues du Gouvernement, & qu'il remercioit le Duc d'Yorck de s'être chargé pendant sa maladie d'un fardeau si pénible. On fut surpris à cette déclaration, de n'entendre personne qui osât prendre les intérêts du Duc. Et c'étoit le principal effet des mesures de la Reine. Un moment avant que le Roi se fût rendu dans l'Assemblée, elle avoit fait répandre le bruit qu'il y alloit pour y faire arrêter le Duc & ses plus fidèles partisans. On

avoit ajouté que les environs de la Salle étoient remplis de gens armés, qui devoient paroître au moindre signe; & que pour les soutenir en cas de résistance, la Reine avoit fait avancer un corps de Troupes dans les Villages voisins de Londres. Le Duc, frappé d'une menace s imprévue, & sans forces pour résister, prit le parti de se retirer secrettement, & de gagner Yorck avec la dernière diligence. Le Comte de Salisbury, qu'il avoit revêtu peu auparavant de la dignité de Grand-Chancelier, & qui devoit accompagner dans cette qualité l personne du Roi, s'échappa ave la même vîtesse pour se rendre dan ses Terres. Le Comte de Warwic prit le chemin de Calais, dont avoit obtenu depuis peu le Gouvernement. Enfin toutes les créatures du Duc, entrainées par la même frayeur, ne pensérent qu'à chercher leur sureté par la fuite.

On n'a jamais douté que la Reine, dans les desirs de vengeanc dont elle étoit animée, n'eût fait arrêter effectivement le Duc & l deu

deux Comtes, s'ils eussent fait un plus long séjour à Londres ; & ne s'imaginant point qu'ils cédassent si facilement à leur crainte, son dessein en semant les bruits qui les avoient effrayés, n'avoit été que de s'ouvrir une carrière plus aisée par le succès de sa prémière démarche. Mais rien ne lui parut difficile, après avoir commencé si heureusement. Elle se persuada que des esprits si faciles à remuer par la crainte, le seroient encore plus à se laisser tromper par l'espérance. Comme leur parti étoit trop nombreux à Londres, pour se promettre toute la faveur dont elle auroit eu besoin dans cette Ville, elle fit naitre un prétexte pour se rendre avec le Roi à Coventry, d'où elle envoya au Duc d'Yorck & à ses principaux amis des Lettres de la propre main de ce Prince, par lesquelles il leur marquoit beaucoup d'étonnement de leur retraite, avec une forte envie de les voir auprès de sa personne, pour établir dans l'Etat, par leurs conseils, une forme d'administration qui pût faire oublier tous les desor-



dres passés. La Rei
de les faire arrêter
& de rejetter les ti
qui l'avoient empêc
faire le procès au I
déférent point d'une
portoit le caractère
Roi. Mais, aiant
chemin qu'on voyoi
s'avancer par peloto
try, & qu'il s'y faisoi
paratifs extraordinair
rent de changer de
gnant cette espèce
tous leurs motifs de
Le Duc d'Yorck se
Château de Wigmor
té du Pays de Galles
Salisbury dans sa Te
*ham* en Yorckshire,
de Warwick dans
ment de Calais.

Toutes leurs pens
rent à la vengeance d
Ils s'occupoient à lev
qu'ils espéroient de
ment; lorsque le Roi
dans le Northumber
d'une puissance Armé

ravage dans cette Province. La prudence du Comte de Salisbury lui fit sentir tous les avantages que le Duc d'Yorck pouvoit tirer de cet incident. Il lui conseilla de hâter ses levées, & d'employer ses Troupes contre les Ecossois. C'étoit tout à la fois justifier le parti qu'il avoit pris d'assembler une Armée, & s'acquérir le droit d'en faire ensuite un autre usage, par le nouveau mérite qu'un si important service alloit lui faire aux yeux du Public. Cette politique fut le chef-d'œuvre du Comte. Les Ecossois s'étant retirés à la seule approche du Duc, le Roi qui avoit été d'autant plus effrayé de leur invasion, que les François prirent le même tems pour faire une descente sur les côtes de Kent, se crut si redevable au zèle du Duc d'Yorck, que sans consulter la Reine & les nouveaux Ministres, il lui écrivit dans les termes de la plus vive reconnoissance, & le pressa d'en venir recevoir d'autres témoignages à la Cour avec tous ses amis. Leurs forces, qu'ils eurent soin de distribuer dans différens lieux, ani-

mérent sans doute la confiance q
eurent à la parole roiale. Le 
se rendit à Londres, accomp
du Comte de Salisbury, & de q
tité d'autres amis. Ils y furent 
tôt suivis par le Comte de Warv
qui vint de Calais pour les joi
Les marques de réconciliation
rent si éclatantes, qu'ils assisté
à tous les Conseils, & qu'ils y
rérent au Roi de demeurer éte
lement unis pour la défense de l'
gleterre.

Mais les termes de ce sermen
toient équivoques; & pouvo
être sincère, lorsqu'ils affecto
d'avoir comme oublié la Reine,
avoit tant de part au Gouve
ment, & de mépriser Somm
& Buckingham ses deux nouv
Ministres? Ils abusoient de la
blesse du Roi, pour achever de
gner le Peuple, dans un tem
le service qu'ils venoient de re
en Ecosse leur assuroit autant la
veur publique, qu'il faisoit crai
à la Reine de marquer le juste
sentiment qu'elle avoit de leur
gueil. Mais si les occasions de v

gea

geance eussent été trop longtems à se présenter, elle avoit assez de ressources dans l'esprit pour les faire naitre. De sa solitude de Greenwich, où elle se tenoit comme à couvert pour observer la conduite de ses Ennemis, elle pénétroit leurs desseins par les yeux de Sommerset, qu'ils n'avoient pu exclurre du Conseil. Avec un caractère moins ferme & moins entreprenant que son père, il avoit plus de finesse & d'habileté. La Reine sut de lui, que le Duc d'Yorck se proposoit de partir avec le Comte de Salisbury pour se rendre dans Yorckshire, & que le Comte de Warwick, qui avoit été fait Grand-Amiral d'Angleterre dans le même tems qu'il avoit obtenu le Gouvernement de Calais, avoit envoyé ordre à quelques Vaisseaux de guerre de s'assembler à Sandwich, où il se proposoit lui-même de les joindre. Ces nouvelles dispositions lui parurent cacher quelque projet important : sans avoir pu l'approfondir, elle résolut de le prévenir par un coup propre à déconcerter ses ennemis.

Elle laissa partir tranquillement le Duc & le vieux Comte, sur l'assurance qu'elle reçut de ses Emissaires que le Comte de Warwick avoit encore quelques jours à passer à Londres; & par le moyen de quelques Domestiques de la Livrée du Roi, qui prirent querelle avec ceux du Comte dans le voisinage de Westminster, elle engagea si vivement la mêlée, que la Garde du Roi venant à fondre sur lui, il n'eut point d'autre voie pour éviter d'être pris ou d'être tué, que de se jetter dans un Bateau qui le transporta sur l'autre bord de la Rivière. Aiant été averti dans le même tems que le Roi avoit donné ordre de l'arrêter & de le conduire à la Tour, il ne douta point que ce ne fût une partie dressée par la Reine pour le faire périr. Les résolutions qu'il prit là-dessus avec le Duc d'Yorck & son père, ne tendant qu'à recommencer la guerre, il sembloit que la Reine s'étoit précipitée dans des embarras fort contraires à ses vues. Mais après celle d'arrêter le Comte, qui se trouvoit manquée par la chaleur aveugle

gle de ses gens, elle n'en avoit point eu d'autre que de l'engager dans une nouvelle révolte avec le Duc d'Yorck & tous ses partisans, pour faire connoître au Public la confiance qu'on devoit prendre à leurs sermens, & pour les accabler aussitôt par la diligence de ses mesures.

La hardiesse que le Comte avoit eue de tirer l'épée contre la Maison du Roi, fut un prétexte suffisant pour lui ôter le Gouvernement de Calais, dont le Duc de Sommerset fut revêtu sur le champ. Mais comme il l'avoit reçu du Parlement, il refusa de renvoyer ses Provisions sur un simple ordre du Sceau privé; & dans quelque dessein qu'il eût fait préparer ses Vaisseaux, il se hâta de les joindre pour gagner Calais. Le prémier chagrin de son avanture tomba sur quelques Navires de Hambourg & de Lubec qu'il rencontra dans le Canal; & qu'il dépouilla de leur cargaison. Elle montoit à plus de dix mille livres sterling, somme considérable pour le tems, & d'une extrème utilité au Comte, à la veille d'une guerre qui paroissoit inévitable.

ble. Mais ſur les plaintes quê
Hambourgeois portérent à la C(
de Londres, on prit occaſion d'ı
action ſi contraire à toutes les Lo
pour lui ôter l'emploi de Gran
Amiral, qu'il ne pouvoit refuſer
rendre ſous aucun prétexte, pa
qu'il le poſſédoit au nom du R
Rapin, dans ſon Hiſtoire d'Angl
terre, a confondu l'ordre de to
ces événemens.

*Fin de la prémière Partie.*



CA

# CATALOGUE
## DE
# LIVRES NOUVEAUX,

Imprimés chez

*JEAN CATUFFE*,

*Libraire à Amsterdam.*

### A.

ANECDOTES *Ecclésiastiques*, contenant la Police & la Discipline de l'Eglise Chrétienne, depuis son Etablissement jusqu'au XI. Siècle; *les Intrigues des Evêques de Rome, & leurs Usurpations sur le Temporel des Souverains.* Tirées de *l'Histoire du Royaume de Naples*, de GIANNONE; *brulée à Rome en* 1726. In-8.

### C.

CORPS (Le) *Universel* DIPLOMATIQUE *du* DROIT DES GENS, ou Recueil de tous

tous les Traités de Paix, de T
ve, d'Alliance, de Neutralité,
Commerce &c. depuis les te
les plus reculés jusques à prés
par Mr. DU MONT. Av
*l'Histoire des anciens Traités*, 
Mr. BARBEYRAC; & le
*rémonial des Cours de l'Euro*
par Mr. ROUSSET. 13 vol.
fol.

——— Le même Livre, *en gra Papier*.

——— Le Supplément, *à pa* 5 vol.

——— Le même, *en grand P pier*.

——— L'Histoire des anci Traités, *à part*.

——— Le même Livre, *en gra Papier*.

CUISINIER (le Nouveau) *Ro & Bourgeois*; avec une nouve *Instruction pour les Confitur les Liqueurs & les Fruits*. 3 v grand in-12. *Nouvelle Edit. augmentée*. Sous presse.

D.

DESCRIPTION *du Cap de* BONNE-ESPERANCE, où l'on trouve tout ce qui concerne *l'Histoire Naturelle du Pays*; la *Religion*, les *Mœurs* & les *Usages* des HOTTENTOTS; & l'*Etablissement* des HOLLANDOIS. Tirée des Mémoires de Mr. PIERRE KOLBE, Maitre ès Arts, *dressés pendant un séjour de dix Années dans cette Colonie, où il avoit été envoyé pour faire des Observations Astronomiques & Physiques*. Enrichie de Cartes & de Figures. 3 vol. petit in-8.

DICTIONAIRE (le grand) *Historique & Géographique* de MORERI. Nouv. Edit. *augmenté de plus de onze mille Articles*. 8 vol. in-fol.

——— (le grand) *Géographique & Critique* de Mr. BRUZEN LA MARTINIERE, 10 vol. in-fol.

——— Idem, les 5 derniers vol. chacun à part.

——— le même Livre, *en grand Papier*.

DICTIONAIRE *Historique e*
*tique* de Mr. BAYLE. N
Edition, plus correcte qu'
des précédentes, & augn
4 vol. in-fol.

——— CRITIQU
Supplément au *Dictionair*
*que de Mr.* BAYLE, &
lé sur le même plan. Com
partie des Additions que l
ducteurs Anglois ont faites a
tionaire de Mr. *Bayle*, &
tie d'Articles qui n'ont jan
ru. 4 vol. in-fol. *S'impri*
*Souscription.*

F.

FIGURE (la) *de la* TE
déterminée par les Obser
de Mrs. de *l'Académie Ro*
*Sciences*, faites par ordre d
au Cercle Polaire. Par M
MAUPERTUIS. grand

H.

HISTOIRE *des anciens Tra*
Mr. BAREYRAC. 2 vol.

——— *de France*,
DANIEL. Nouvelle Editio
*correcte qu'aucune des préc*
*d'un Caractère médiore &*

*mement net*, & enrichie des Cartes & des Figures néceſſaires. 16 vol. grand in-12.

HISTOIRE *de Marguerite d'Anjou*, Reine d'Angleterre. Par Mr. l'Abbé PREVOST. 4 vol. petit in-12.

HISTOIRE *d'une Grecque moderne*. Par Mr. l'Abbé PREVOST, 2 vol. petit in-12.

L.

LETTRES ſur les *Anglois* & les *François*, & ſur les *Voyages*. Grand in-12.

——— *ſur les vrais Principes de la Religion*, où l'on examine un Livre intitulé, LETTRES *ſur la Religion eſſentielle à l'Homme*. On y a joint une DEFENSE des *Penſées de Paſcal* contre la Critique de Mr. *de Voltaire*, & *Trois* LETTRES relatives à la Philoſophie de ce Poëte. 2 vol. grand in-12.

M.

MEMOIRES de Mademoiſelle *Bontemps*, ou de la Comteſſe de *Marlou*. Petit in-12.

O.

OEUVRES *diverſes* de Mr. l'Abbé de LONGUERUE, 2 vol. in-4. *Sous preſſe*,

R.

# CATALOGUE.

## R.

RECUEIL complet des AUTEURS CLASSIQUES, (*sous presse*) qui se vendront, ou tous ensemble, ou séparément. Petit in-12. propre à mettre à la poche, sur de très beau Papier, & d'un Caractère extrèmement net; avec les *principales Variantes* au bas des pages, & des *Tables très exactes*. Pour rendre ces Editions aussi correctes que belles, on en a confié la direction à un Savant des plus célèbres, & aux plus habiles Correcteurs de la Hollande.

REPONSE à toutes les Objections principales, qu'on a faites en France contre la Philosophie de *Newton*, par Mr. DE VOLTAIRE. Grand in-8. fig.

RUMPHII (G.E.) *in Amboina Consulis, & nomine* PLINII INDICI *celebris*, HERBARIUM AMBOINENSE, 6 vol. fol. *cum 370 Figuris aeri incisis*. Les 2 prémiers vol. paroissent, & les suivans sont sous presse.

S.

## S.

SALLUSTIUS, *cum notis Variorum*, *accurante* SIG. HAVERCAMPO. 2 vol. in quarto. *Paroitra au mois de Juin* 1741.

SUPPLEMENT au CORPS *universel* DIPLOMATIQUE *du Droit des Gens:* Avec le *Cérémonial des Cours de l'Europe* par Mr. ROUSSET, & *l'Histoire des Anciens Traités* par Mr. BARBEYRAC. 5 vol. fol.

——— Le même Livre, *en grand Papier.*

## T.

TUSCULANES (les) de CICERON, traduites par Mr. le Président BOUHIER & Mr. l'Abbé d'OLIVET, avec des Remarques. 3 vol. grand in-12.

## V.

VIDA *y Hechos del ingenioso Hidalgo* D. QUIXOTE DE LA MANCHA, por MIGUEL DE ÇERVANTES SAAVEDRA, *con la Vida del Autor.* Très jolie Edition, ornée de magnifiques Estampes gravées sur les Desseins de Mr. *Coypel*, Prémier Peintre

du

du Roi de France. 4 vol. 
in-8. *sous presse.*

VIE *de* MOLIERE, avec
Jugemens sur ses Ouvrages,
Mr. DE VOLTAIRE. gr
in-8.



# IISTOIRE

DE

ARGUERITE D'ANJOU.

SECONDE PARTIE.

# HISTOIRE

DE

ARGUERITE D'ANJOU,

REINE D'ANGLETERRE.

Par *Mr. l'Abbé PREVOST*,

mônier de Son Altesse Sérénissime
lonseigneur le Prince de Conty.

*SECONDE PARTIE.*

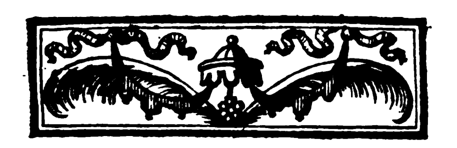


A AMSTERDAM,

ez *JEAN CATUFFE.*

M. DCC. XLI.





# HISTOIRE
## DE
## MARGUERITE D'ANJOU.

### LIVRE SECOND.



LA Reine sembloit triompher, & se reposant sur l'ordre qu'elle avoit donné au Duc de Buckingham de rassembler des Troupes, elle entreprit une promenade avec le Roi dans différentes Provinces ; moins pour faire honneur à ce Prince, que pour se concilier à elle-même l'estime & l'affection du Peuple par ses manières douces & insinuantes. Elle entendoit merveilleusement l'art de gagner les cœurs, & son autorité eût été bien mieux établie par

cette voie, si la grandeurde son ame ne lui eût fait dédaigner un moyen qu'elle trouvoit indigne d'elle. Cependant après tant d'efforts que ses ennemis avoient faits pour s'attirer la faveur du Public, elle se crut obligée d'employer contre eux les mêmes armes; & cet essai lui réussit si bien, que plusieurs Historiens lui attribuent le dessein de profiter de la disposition où elle avoit mis les peuples de plusieurs Provinces, pour s'emparer absolument de l'Autorité Royale, en persuadant à son mari d'abdiquer la Couronne, & de lui résigner tous ses droits, jusqu'à la majorité du Prince Edouard. Mais tout le détachement de Henri pour les grandeurs du monde, ne put le faire consentir à cette proposition.

On commençoit à croire le Duc d'Yorck abbattu par la vigueur que cette Princesse avoit marquée en reprenant l'administration, lorsque le bruit se répandit que le Comte de Salisbury s'avançoit avec un corps de Troupes, pour demander justice au Roi de l'assassinat de son fils,

pour se plaindre de l'infrac-
l'une Amnistie qui avoit été
solennellement au Conseil. La
s'étoit arrêtée, dans sa route,
:shil en Warwickshire. L'ap-
: du Comte y jetta d'autant
'épouvante, qu'on apprit en
tems, que le Duc d'Yorck
puissamment dans le Pays de
. Mais la Reine comptant sur
lres qu'elle avoit laissés à ses
res, dépêcha seulement au
le Sommerset, pour le char-
faire partir sur le champ dix
hommes sous le commande-
de Mylord Audley. L'ordre
lier qu'elle fit donner à ce
al, fut de faire main-basse sur
mte & sur sa Troupe, dont
faisoit monter le nombre qu'à
s six mille hommes. Mais c'é-
promettre trop d'avantage
Ennemi de cette prudence &
te valeur. Quoiqu'il fût si in-
en nombre, la crainte ne
faire reculer. Il employa seu-
: la ruse, pour obtenir une
e qu'il ne pouvoit espérer au-
it, Audley aiant posé son
 Camp

Camp ſur le bord d'une petite rivière, ſon Ennemi vint ſe poſter ſur le bord oppoſé, comme ſi ſon deſſein n'eût été que de garder ce paſſage pour ſe garantir d'être attaqué. Enſuite, feignant tout d'un coup de ſe repentir de cette hardieſſe, il ſe retira pendant la nuit, en meſurant tellement ſa marche, qu'à la pointe du jour les Ennemis pouvoient voir encore ſon Arrière-garde. Cette retraite parut ſi précipitée, que les Troupes du Roi ſe flatterent auſſi-tôt qu'il n'étoit question que de courir à la victoire. Elles paſſérent la rivière en deſordre. Mais tandis qu'elles étoient dans cette confuſion, le Comte de Salisbury tourna viſage, & fondant ſur celles qui étoient déja paſſées avant qu'elles euſſent le tems de ſe mettre en bataille, il les précipita ſur celles qui paſſoient encore, & les défit avec autant de ſureté que de gloire. Le Roi y perdit près de trois mille hommes, & le Général y périt lui-même avec les principaux Officiers.

Il auroit été trop dangereux pour le

le Comte de Salisbury d'avancer plus loin, tandis que le Duc de Sommerfet s'approchoit lui-même avec une puiffante Armée. Il fut affez fatisfait de s'être ouvert un paffage pour aller joindre le Duc d'Yorck, qui continuoit fes levées dans le Pays de Galles; & réfolus tous deux de faire un dernier effort pour réfifter à l'orage qui fe formoit fur leur tête, ils prefférent le Comte de Warwick de repaffer la Manche avec toutes les Troupes qu'il pourroit tirer de fa Garnifon de Calais. L'éloignement n'empêcha point le Comte de les rejoindre, accompagné du Chevalier Trollop, qui s'étoit acquis de la réputation dans les Guerres de France, & qui commandoit fous lui fon détachement. Mais la Reine ne comptant pas moins fur la fupériorité de fes Troupes, les fit avancer jufqu'à Glocefter; & par le confeil de Sommerfet, elle trouva le moyen de faire difperfer dans le Camp ennemi une Proclamation du Roi, qui promettoit le pardon à tous les partifans des Seigneurs rebelles, fans

autre condition que de quitter aussitôt les armes. Cet artifice produisit un effet surprenant. L'Armée du Duc, s'imaginant que l'avantage du nombre rendoit le Roi déja sûr de la victoire, ne songea qu'à profiter du pardon, en prenant la fuite par bandes; & Trollop même, à qui le Comte de Warwick n'avoit pas déclaré qu'il étoit question de combattre son Maitre, mit le comble au desordre en passant la nuit dans le Camp du Roi, avec le Corps qu'il commandoit. Une désertion si imprévue jetta les Chefs dans une consternation, qui ne leur permit plus de penser qu'à la fuite. Le Duc d'Yorck prit le parti de s'embarquer pour l'Irlande, tandis que les Comtes de Salisbury & de Warwick se retirérent à Calais avec le Comte de la Marche son fils, qui étoit alors âgé de dix-neuf ans.

Ce n'étoit pas la seule espérance de rétablir ses affaires en Irlande, qui faisoit prendre cette route au Duc d'Yorck. Il y étoit attiré sur les traces de Mylady Nevill, qui dans l'embarras où elle s'étoit trouvée

vée par les propoſitions de la Reine, avoit mieux aimé ſe dérober de la Cour, que d'y acheter ſa faveur au prix dont on l'avoit fait dépendre. Cette Princeſſe, en approuvant le conſeil qu'elle avoit reçu de Sommerſet, avoit pris occaſion du premier ſuccès de cet artifice pour former un autre deſſein dont elle eſpéroit des fruits beaucoup plus importans. C'étoit pour quelque entrepriſe de cette nature, qu'elle avoit gardé ſi longtems Mylady Nevill auprès d'elle. Ne pouvant douter qu'elle ne conſervât toujours ſon ancien pouvoir ſur le Duc d'Yorck, elle lui avoit propoſé de ſe rendre pendant la nuit dans un Village qui étoit à peu de diſtance de ſon Camp, & de le faire avertir qu'elle y étoit venue pour ſe procurer encore une fois la ſatisfaction de le voir. Ce qu'elle auroit jugé à propos de lui dire ou de faire pour lui dans le rendez-vous où elle l'auroit engagé, avoit été abandonné à ſon choix, parce que la Reine s'imaginant bien qu'il ne ſe feroit point accompagner d'un Corps de Trou-

pes considérable dans une partie
mour, se proposoit de le faire enl
par l'élite de sa Cavalerie, dont
avoit déja disposé les Chefs à cette
treprise. Mylady Nevill, accoutu
à joindre les plus nobles sentin
aux foiblesses du cœur, dédaign
térieurement une si vile commiss
& quoiqu'il lui restât peu d'incl
tion pour le Duc, elle ne put en
dre sans douleur qu'on lui prop
de trahir un homme qu'elle avoi
mé. Mais n'osant rejetter ouv
ment des instances qui étoient
compagnées d'autant de men
que de promesses, elle feignit d
rendre, dans la résolution d'av
le Duc du péril qui le menaçoit
de chercher ensuite une retrait
elle pût trouver la fin de tant
vantures dont elle commençoit
lasser. Elle se fit conduire dans le
lage que la Reine lui avoit mar
mais au-lieu d'inviter le Duc
rendre, elle lui avoit écrit qu'il
voit se garder de quitter son Ca
s'il ne vouloit exposer sa vie.

Cependant, comme le
d'Yorck ne put recevoir cette

tre ſans apprendre du Meſſager que Mylady Nevill étoit dans un Village peu éloigné, il y envoya deux de ſes plus fidèles Officiers, autant pour l'engager à ſe laiſſer conduire dans ſon Camp, que pour tirer d'elle un ſecret qu'elle ne lui avoit communiqué qu'à demi. Ils eurent toute la facilité qu'ils ſouhaitoient de l'entretenir. Mais après avoir reconnu par leurs offres qu'elle les trouveroit diſpoſés à la ſervir avec zèle, elle les pria de la conduire au Port voiſin, en leur faiſant eſpérer que le Duc leur tiendroit compte de ce ſervice. L'ordre que les gens du Roi avoient de lui obéir, leva tous les obſtacles qu'elle en auroit pu craindre. Son intention étoit peut-être de paſſer en Irlande, où elle avoit demeuré aſſez longtems pour s'y être formé des habitudes; & ſans doute qu'elle marqua ce deſſein à ſes guides, puiſqu'ils le rapportérent au Duc d'Yorck. Mais dans les alarmes qui la faiſoient fuir, elle monta ſur le prémier Vaiſſeau qu'elle trouva prêt à faire voile. C'étoit un de ceux que le Comte

de Warwick avoit amenés de Calais, & celui qui avoit ordre de se tenir disposé à partir pour servir à la retraite du jeune Comte de la Marche, si le sort des armes se déclaroit contre son père. Cette nuit étant la même que le Chevalier Trollop avoit choisie pour se ranger du parti du Roi, c'étoit aussi celle où le Comte de la Marche accompagné des Comtes de Salisbury & de Warwick fut forcé par son père de se rendre à bord, pour gagner Calais; de sorte que ces trois Seigneurs entrérent dans le Vaisseau presque au même moment que Mylady Nevill, & dans le tems qu'elle faisoit au Capitaine des questions sur sa route, auxquelles il n'étoit point en état de satisfaire.

Dans la précipitation avec laquelle on se mit en Mer, elle entendit nommer les deux Comtes, & elle ressentit à ces deux noms autant de crainte que de surprise, sans pouvoir se procurer le moyen de sortir du Vaisseau. Elle ne put même éviter dès le lendemain la vue de son père, qui marqua de l'empres-

pressement pour offrir ses services à une Dame dont on lui vanta les charmes, en lui apprenant qu'elle étoit la compagne de sa route. Mais ne pouvant manquer d'adresse après toutes ses avantures, elle le reçut avec autant de tranquillité que si elle s'étoit préparée à le voir, & s'étant jettée à ses pieds, elle fit valoir la confiance qu'elle avoit eue dans l'affection paternelle, pour lui demander un asyle qu'elle ne pouvoit plus espérer en Angleterre depuis qu'elle s'étoit attiré la disgrace de la Reine, en rendant service au Duc d'Yorck & à son Parti. C'étoit prendre ce généreux Vieillard par l'endroit le plus sensible. Il oublia le juste ressentiment qu'il avoit de la conduite de sa fille, pour lui faire expliquer en quoi elle avoit offensé la Reine. Mylady Nevill, rentrant alors dans le cours de la vérité, dont elle lui apprit toutes les circonstances, obtint bientôt sa grace en faveur d'une si belle action. Mais on voulut savoir tout ce qu'elle avoit pu découvrir des desseins de la Reine dans la familiarité où

elle avoit vécu près d'elle, & cette curiosité la replongea dans d'autres peines.

Si l'on a suivi toutes les circonstances de sa conduite, on trouvera son caractère assez extraordinaire pour avoir mérité justement l'attention des Historiens, & l'admiration qu'elle a obtenue dans sa Patrie. C'est un mêlange bizarre des vertus & des vices qui paroissent le moins faits pour être réunis; toute la noblesse, la droiture & la générosité d'un sang illustre, avec le déréglement d'inclinations & la corruption de mœurs qui rendent une femme méprisable dans les conditions les plus communes. Elle résista longtems à tout le poids de l'autorité paternelle, & l'unique aveu que le Comte put tirer d'elle, fut que la Reine avoit juré la perte du Duc d'Yorck, & que les raisons d'Etat dont elle coloroit sa haine n'étoient que le voile de ses ressentimens personels. Il falloit qu'elle eût pénétré beaucoup plus loin dans les secrets du Ministère, puisqu'ajoutant un conseil à cette déclaration, elle

pressa

pressa son père de s'opposer au dessein que le Duc pourroit former de rentrer en Angleterre ; & sans se laisser ébranler par les prières ni par les menaces, elle refusa constamment de trahir la Reine & le Duc de Sommerset.

Cependant, la conduite des Vainqueurs jetta quelque jour sur ce qu'elle annonçoit avec tant d'obscurité. La Reine étant retournée à Londres comme en triomphe, convoqua l'assemblée du Parlement ; & craignant peu de résistance à la tête de ses Troupes, elle fit déclarer le Duc d'Yorck & ses principaux adhérans, ennemis de l'Etat, & coupables de haute trahison. Tous leurs biens furent confisqués par la même Sentence, & cette rigueur s'étendit jusqu'à leurs descendans, qui furent déclarés incapables de posséder aucune Charge publique jusqu'à la quatrième génération. Le Duc d'Exceter fut revêtu de la Charge de Grand-Amiral, qui n'étoit pas encore remplie ; & tandis qu'il mettoit un nouvel ordre dans la Marine, le Duc de

Sommerset reçut ordre d'aller pren dre possession de son Gouverne ment de Calais. A la vérité, compta trop aisément que le Com te de Warwick lui remettroit cet Place,ou qu'étant presque sans Ga nison, il ne seroit point capable d'i ne forte résistance. Cependant, valeur des Officiers suppléant nombre, le Duc se vit contrai de se retirer à Guines, pour s donner le tems d'augmenter s forces. La Reine fit équiper sur champ quelques Vaisseaux à Sand wich, sous le commandement d Chevalier Manford. Mais le Comt de Warwick étant remonté sur le siens, les surprit dans le Port au mo ment qu'on s'y attendoit le moins fit tous les Officiers prisonniers, & les mena à Calais, où le Comte d la Marche en fit exécuter douze par représailles de quelques exécu tions aussi sanglantes que la Rein avoit fait faire à Londres après l Rencontre de Ludlow.

Quoique le Comte de Salisbur n'eût tiré de sa fille que des expli cations imparfaites, elles lui suffi

ren

rent pour juger que la liberté ou la vie du Duc d'Yorck étoit menacée par quelque trahison; & ce fut sur cette crainte que l'aiant fait avertir de ne pas abandonner l'Irlande, il forma le plus fatal dessein que la Reine eût à craindre pour la ruïne de tous les siens. La Province de Kent aiant marqué dès le commencement de la Guerre un zèle éclatant pour la Maison d'Yorck, il ne douta point que le même feu n'y pût être aisément rallumé, sur-tout dans des circonstances où la Cour y faisoit faire de rigoureuses informations contre les Chefs de l'ancienne révolte. Falcombrige, qu'il y fit passer de Calais, l'aiant confirmé dans cette espérance, il le chargea d'y répandre un Manifeste, où pour s'assurer également de tous les Ordres de la Province, il attestoit le Ciel qu'il n'avoit point d'autre motif en prenant les armes, que de délivrer le pauvre Peuple de l'oppression sous laquelle il gémissoit, & de lui assurer ses libertés & ses privilèges. Ainsi, sans nommer le Duc d'Yorck, parce qu'il se tenoit sûr
de

de ses partisans, il mettoit dans ses intérêts jusqu'à ceux qui avoient le plus d'éloignement pour la ruïne des Lancastres. Avec l'Armée nombreuse qu'il comptoit de lever en un moment par cette ruse, il étoit résolu d'aller droit à Londres, où son Parti ne manquoit pas d'intelligences, de se rendre maitre de la Ville, & de fondre ensuite sur la Cour qui étoit sans défense à Coventry, pour arracher aussi-tôt le Sceptre de la main du Roi, & l'offrir au Duc d'Yorck, qu'il rappelleroit alors d'Irlande.

Un si grand projet ne pouvoit être formé par deux hommes plus capables de l'exécuter. Les Comtes de Salisbury & de Warwick, partis de Calais avec quinze cens soldats, se trouvérent à la tête de quarante mille en arrivant aux portes de Londres. Elles leur furent ouvertes par les habitans, qui étoient disposés à les recevoir. L'Archevêque de Cantorbéry, les Evêques de Londres, de Lincoln, & de plusieurs autres Villes se déclarérent pour eux. Ils ne trouvérent d'opposition que de

la part du Lord Scales, Gouverneur de la Tour, qui étant arrivé aussi-tôt qu'eux avec quelques Troupes, menaça de détruire la Ville à coups de canon. Ils prirent le change, en se laissant amuser par ses escarmouches, & c'est la seule faute qu'il y eut à reprocher à leur prudence. Scales vouloit donner à l'Armée du Roi le tems de se rassembler. Le Duc de Sommerset revenu nouvellement de Guines, & le Duc de Buckingham, furent nommés pour la conduire; ou plutôt, la Reine la commandoit elle-même, puisque malgré la présence du Roi, rien ne s'y faisoit que par ses ordres. Elle s'avança vers les Mécontens jusqu'à Northampton, où elle campa dans la plaine, aiant à dos une petite rivière, qu'elle s'étoit hâtée de passer, de peur que les Ennemis ne se servissent de cette barrière pour retarder le combat.

Le jeune Comte de la Marche, qui s'étoit mis à la tête de son Parti, n'eut pas plutôt appris que le tems qu'on perdoit à Londres avoit donné au Roi celui de rassembler ses Trou-

Troupes, qu'il pria le Comte de Salisbury de demeurer dans la Ville pour faire tête au Lord Scales, tandis qu'il iroit au-devant des Ennemis avec le Comte de Warwick & Mylord Cobham, qui prirent la qualité de ses Lieutenans-Généraux. Il étoit important pour ce jeune Prince de paroître avec cette distinction, dans un Parti dont il devoit être un jour le Chef.

Cependant, le Comte de Warwick, chargé de tous les soins du Commandement, pressa si vivement sa marche, qu'il joignit l'Armée du Roi à Northampton. Aiant assis son Camp à peu de distance, il soutint la feinte de son père, en députant l'Evêque de Salibury au Roi pour lui faire des propositions vagues, qui ne furent point écoutées. Il affecta de ne pas se rebuter, & raillant l'Evêque du mauvais succès de sa commission, il renvoya à sa place un Héraut d'Armes, avec ordre de demander pour lui-même la permission d'aller faire au Roi ses très humbles remontrances. Mais ce second Messager aiant été rejetté

avec

vec beaucoup de hauteur, le
Comte, piqué à son tour, en fit
artir un troisième, chargé de cet-
e brusque déclaration: „ qu'il au-
, roit l'honneur de parler au Roi a-
vant qu'il fût quatre heures son-
nées, ou qu'il seroit étendu sans
, vie sur le Champ de bataille".
Cette menace fut regardée com-
ne le signal du combat. Rapin a
ecueilli avec tant de soin les prin-
ipales circonstances de cette mé-
norable Journée, que j'emprunterai
ne partie de ses termes. Le 19 Juil-
t 1460, dit cet Historien, l'Armée
s Seigneurs s'avança vers celle du
oi. Le Comte de Warwick com-
andoit l'Aile droite, le Lord Cob-
n étoit à la gauche, & le Comte
la Marche au Centre. Les Ducs
Sommerset & de Buckingham é-
nt à la tête de l'Armée Royale,
lant que la Reine se tenoit à
que distance pour observer les
emens & pour distribuer ses or-
. le Roi demeura au Camp dans
nte, attendant le succès d'un
at, qui, selon les apparences,
; lui assurer la Couronne, ou
l'em

l'en priver pour jamais. La Bataille ne commença qu'à deux heures après midi, après que les Seigneurs eurent fait publier dans leur Armée qu'on se fît une loi inviolable de ne faire aucun mal au Roi, d'épargner les simples Soldats, & de faire main-basse sur les Officiers. Un Historien Anglois prétend que par ce dernier ordre, qui fut compris de tout le monde, ils entendoient les Ducs de Sommerset & de Buckingham, auxquels le Comte de Warwick portoit une haine personelle. On combattit deux heures (1) avec tant de furie, que le Champ de bataille étoit couvert de morts. Enfin le Lord Gray, qui commandoit un Corps considérable de l'Armée du Roi, s'étant rangé tout d'un coup du côté des Mécontens, cette défection imprévue fit perdre cœur aux Troupes Royales. Elles commencérent peu à peu à lâcher pied, & la rivière qu'elles avoient à dos s'opposant à leur passage, il s'en noya un grand nombre, tandis que les

(1) Quelques Historiens disent cinq heures.

les autres furent taillés en pièces avec tant d'acharnement, qu'il en périt dix mille.

Le Duc de Buckingham, le Comte de Shrewsbury, fils du fameux Talbot, le Lord Beaumont & plusieurs autres personnes de distinction furent tués sur la place.

Quel sujet de consternation pour la Reine! mais ce n'étoit que le prélude de ses malheurs. Elle prit la fuite avec le jeune Prince de Galles & le Duc de Sommerset; & dans l'incertitude de la retraite qu'elle devoit choisir, troublée mortellement par la crainte d'être livrée à ses ennemis, elle se détermina enfin à prendre la route de Durham. Pendant qu'elle se sauvoit à toute bride, Henri, qui n'avoit pas quitté sa Tente, fut enlevé par le Comte de Warwick. Il fut conduit à Northampton, & de là à Londres, dans un état qui auroit paru plus digne de pitié, si son imbécillité naturelle ne l'eût rendu comme insensible à la bonne & à la mauvaise fortune. Le Comte de Salisbury, qui voyoit une partie de ses projets exécutés

par

par son fils, dépêcha aussi-tôt en Irlande, pour inviter le Duc d'Yorck à venir prendre possession de la Couronne. Le tems qui étoit nécessaire au Duc pour le voyage fut employé à convoquer un Parlement; & dans cet intervalle, les Vainqueurs usérent de l'autorité Royale pour tout ce qui étoit convenable à leurs intérêts.

Il sembloit effectivement que le Duc d'Yorck n'eût qu'à paroître, pour recueillir tous les fruits de la victoire. Cependant, soit qu'il fût arrêté par quelques raisons politiques qui l'obligérent encore à la modération, soit qu'il ne trouvât point le Parlement disposé à seconder tous ses desirs, il ne fit point tout l'usage qu'il pouvoit du succès de ses armes. S'étant rendu à la Chambre des Seigneurs, qui étoient déja assemblés, il se plaça près du Trône, comme s'il eût attendu qu'on le priât d'y monter. Mais il eut, comme Jules César, le chagrin de voir règner autour de lui un silence qui glaça son courage. L'Archevêque de Cantorbéry augmenta sa confusion, en lui deman-

lant s'il avoit ſalué le Roi depuis on arrivée. Sa rougeur le trahit à cette queſtion. Il répondit au Préat, qu'il ne connoiſſoit perſonne à qui il dût cet honneur; & ſortant de la Chambre avec les marques d'un vif dépit, il ſe retira dans ſa maiſon, d'où il envoya au Parlement un Ecrit qui contenoit ſes prétentions, & les raiſons ſur leſquelles il es croyoit appuyées. Il paroît étonnant que le Comte de Salisbury & les autres Chefs de la même faction n'euſſent pas tenté de donner le branle à l'Aſſemblée des Seigneurs, en propoſant au Duc de s'aſſeoir ſur le Trône: mais il voulut devoir apparemment cet honneur aux ſuffrages libres de la Nation, & ſes partiſans avoient reçu ordres. Quoi qu'il en ſoit, les libérations des deux Chambres lui furent point auſſi favorables il l'avoit eſpéré. En reconnoisſon droit inconteſtable à la Couronne, on régla par un Acte ſoel, qu'il ne la porteroit qu'a la mort de Henri, & que ce ce demeureroit pendant le reſte de

de ſa vie en poſſeſſion de ſon rang. C'étoit donner néanmoins une excluſion formelle à la Maiſon de Lancaſtre, éloigner du Gouvernement la Reine & le Prince de Galles, enfin livrer le Roi entre les mains du Duc avec toute l'autorité Royale. Il parut ſatisfait de ce tempérament, parce qu'il n'y avoit que la force ouverte qui pût lui faire obtenir davantage. S'il lui reſta quelque choſe à deſirer, ce fut de ſe voir délivré d'une Ennemie auſſi dangereuſe que la Reine. N'ignorant point qu'elle s'étoit retirée à Durham, il lui fit porter un ordre du Roi de ſe rendre à la Cour; ſans eſpérance à la vérité de lui trouver aſſez de ſoumiſſion pour venir ſe livrer entre ſes mains, mais aſſez content s'il pouvoit lui faire un crime aux yeux de la Nation du refus qu'elle feroit d'obéir à ſon mari; & ſe flattant même que dans l'impuiſſance où il la croyoit de former la moindre entrepriſe, elle ſeroit forcée d'abandonner l'Angleterre pour chercher une autre retraite avec ſon fils.

Juſqu'ici

Jusqu'ici les grandes qualités de Marguerite ont paru comme obscurcies par le secours qu'elle tiroit de ses Ministres. Avec les lumières d'un Suffolck & l'audace du prémier Sommerset, il ne lui falloit que de l'ambition pour gouverner avec éclat, & pour se faire craindre ou respecter de ses plus fiers Ennemis. Mais dans l'état où elle se trouvoit réduite depuis la Bataille de Northampton, il ne lui restoit plus de ressource que dans elle-même. Sa suite étoit à peine composée de huit personnes, qui étoient plutôt ses Domestiques que ses Conseillers ou ses Amis. Le Duc de Sommerset venoit de passer en France par son ordre, pour aller solliciter es secours fort incertains dans les irconstances de la mort récente du oi Charles, qui venoit de se laisser ourir de faim dans la crainte d'ê- : empoisonné par le Dauphin son . Elle avoit à se défier continuel- ient des Bourgeois de Durham, :t tous les respects lui parois- nt forcés, & qui lui faisoient valoir le péril auquel ils s'ex-

posoient en lui accordant un a
Elle étoit sans argent, sans ar
sans relations dont elle pût esp
des ouvertures, enfin sans la m
dre apparence de secours & de
seils. Ce fut dans une situation
cablante qu'elle reçut l'ordre de
tourner à Londres. L'intérêt
gloire, sa tendresse pour son fil
haine qu'elle portoit à ses Enne
furent les aiguillons qui excite
toute la grandeur de son ame
qui lui firent entreprendre ce qu
le n'auroit osé se promettre au
heureux tems de son autorité &
sa puissance. Mais si l'on a p
à reconnoitre une femme dans
héroïques desseins qui lui réussi
on reconnoitra bien moins une
ne dans les tristes avantures don
furent suivis; & cette variété
vénemens va former une lectu
intéressante, que si je ne parlois
la foi de tous les Historiens,
me soupçonneroit d'avoir trans
mé en Roman une des plus sér
ses parties de l'Histoire.

Après avoir excité sa mémoire
rappeller tous les noms qui avo

ait quelque bruit dans la Guerre, & ceux qui avoient été mêlés particulièrement dans la querelle de la Maiſon Royale, la Reine ſe ſouvint que les Lords Roos & Clifford avoient tous deux un père à venger. Ils l'avoient perdu l'un & l'autre à la fin d'une Bataille, dans une circonſtance où la vie de ces deux Seigneurs pouvoit être épargnée, parce que leur mort n'ajoutoit rien aux fruits de la victoire. Marguerite ne douta point qu'un reſſentiment si juſte ne ſubſiſtât encore dans le cœur de leurs enfans. Ils avoient des Terres conſidérables dans le Nord de l'Angleterre. Leurs Vaſſaux lui parurent autant de Soldats ſur leſquels elle pouvoit compter. Elle quitta furtivement Durham pour ſuivre ce prémier rayon d'eſpérance, après avoir pris ſoin de faire répandre le bruit qu'elle ſe diſpoſoit à paſſer en France. Sa route fut moins longue que difficile. Il falloit marcher la nuit plus ſouvent que le jour, & manquer quelquefois de toutes ſortes de commodités. Le hazard la fit tomber un
 jour

jour dans la maison d'un des dou
Officiers à qui le Comte de la Ma
che avoit fait trancher la tête à C
lais. Elle trouva dans ses enfans ta
d'ardeur pour venger leur père, q
profitant aussi-tôt de cette ouve
ture, elle les chargea de rassembl
tous les parens & les amis de ce
qui avoient eu part au même su
plice, & de les lui amener dans l
Terres du Lord Clifford, où el
avoit dessein de se rendre.

Ce Seigneur entra tout d'un co
dans les vues de la Reine, & se ti
honoré de la préférence qu'elle l
accordoit dans le choix de ses D
fenseurs. Ses Amis & ses Vassaux
laissérent enflammer du même zèl
Il se chargea de gagner Mylord Ro
& le Comte de Dévonshire, qui
piquérent de ne pas marquer moi
de diligence & d'ardeur. Dans l'e
space de huit jours, la Reine se v
une garde de deux mille homm
bien armés. L'arrivée de ceux qu'el
le s'étoit assurés sur la route l'avo
augmentée de cinq cens hommes
dont la plupart étoient au-dessus d
la condition de Soldats, elle choi
si

fit ceux dont elle crut pouvoir tirer quelque service en qualité d'Officiers. Elle se les attacha par ses flatteries & ses caresses, autant que par l'intérêt commun qui les avoit réunis. Il n'étoit pas question de récompense, dans une conjoncture où elle ne subsistoit elle-même que par la générosité des Seigneurs qui la faisoient vivre. Mais pour gagner ceux qui n'étoient pas capables de se laisser conduire par des motifs si nobles, elle employa un autre artifice, dont le succès surpassa ses espérances. Ce fut de leur promettre le pillage de toutes les Terres du Duc d'Yorck & des Seigneurs de son parti, qui pourroient se rencontrer dans sa marche. Cette promesse lui créa dans peu de jours une Armée. Elle se trouva ainsi à la tête de vingt-cinq mille hommes, qui accoururent de toutes les Provinces voisines, avant que le Duc d'Yorck & ses amis eussent le moindre soupçon de l'orage qui les menaçoit.

Il croyoit la Reine en France, & s'il avoit souhaité son départ comme

le seul moyen de jouïr tranqui
ment de tous ses avantages, il reg
toit depuis quelque tems qu'elle
échappée à sa vengeance. My
Nevill, rétablie dans l'amitié de
père, avoit perdu les idées de re
te qui lui avoient fait quitter sa
trie; & rappellée à Londres pa
disgrace de la Reine, dont le res
timent ne lui paroissoit plus à
douter, elle n'avoit pas résisté à l'
bition qui lui avoit fait revoir a
plaisir le prémier homme de
tat dans son Amant. Le Duc
tant attaché à elle avec de nouv
empressemens, elle s'étoit re
plus facilement à ses instances
celles de son père. L'éloignem
de la Reine sembloit lever le s
pule qu'elle avoit eu de la tr
Enfin, dans les explications qu
avoit eues avec lui sur l'avantur
Ludlow, non-seulement elle l
voit découvert le risque qu'il a
couru pour sa liberté, mais le
citant encore d'avoir suivi les c
seils de son père qui l'avoient re
en Irlande, elle lui avoit appris
sa mort avoit été jurée entre la R

ne & le jeune Duc de Sommerſet. Sans approuver leur ſerment, Mylady Nevill, à qui ils avoient cru les mêmes deſirs de vengeance pour la mort de Sommerſet le père, s'étoit trouvée comme obligée d'entrer dans leur complot. L'exécution en devoit être fort ſanglante. La Reine ſe propoſoit, après avoir fait enlever le Duc, de le faire conduire ſecrettement dans le Château où ſon Favori avoit reçu la ſépulture après la Bataille de Saint Albans, & de le faire égorger ſur ſon tombeau.

En faiſant ce récit au Duc d'Yorck, Mylady Nevill lui avoit proteſté qu'elle n'avoit feint de goûter le furieux projet de la Reine, que pour s'aſſurer plus de facilité à le faire manquer ; & le ſervice qu'elle lui avoit rendu à Ludlow garantiſſoit ſa ſincérité. Mais le Duc en avoit conçu tant d'horreur pour ſon Ennemie, qu'il ne ſe pardonnoit point de l'avoir laiſſée tranquille à Durham, & de lui avoir comme ouvert la voie pour ſe ſauver en France. Il étoit dans ces diſpoſitions, lorſqu'il apprit de quoi il étoit menacé par

 une

une femme d'un caractère si impla
cable. Cette puissante Armée, qu'el
le commandoit elle-même, sem
bloit avoir été tirée du néant.
avoit congédié nouvellement s
Troupes; & le Comte de Warwicl
son Héros, étoit depuis peu dar
son Gouvernement de Calais.

Cependant, le Comte de Sali
bury ramassa cinq mille hommes a
vec toute la diligence dont il éto
capable, & servant de conseil a
Duc qui se mit à leur tête, ils s'a
vancérent ensemble jusqu'à Wake
field, où l'Armée de la Reine éto
campée. Leur animosité se char
gea en fureur à la nouvelle d'ur
infinité de desordres que leur Enne
mie avoit fait commettre dans leur
Terres, & dans celles de leurs a
mis. On s'attendoit moins à ur
Guerre réglée, qu'aux plus affreu
excès où deux Partis puissent êtr
entrainés par la haine.

Cependant, le Duc apprit qu
l'Armée de la Reine grossissoit d
jour en jour, & ne comptant poir
sur d'autres Troupes que celles qu'
attendoit du Pays de Galles, il n
pou

pouvoit les espérer assez tôt pour satisfaire l'ardeur qu'il avoit de combattre en arrivant à Wakefield. Il se trouva même obligé, par l'inégalité du nombre & par la nécessité de se couvrir de quelques retranchemens, de se renfermer dans le Château de Sandal qui lui appartenoit, & dans lequel il ne pouvoit être aisément forcé sans Artillerie. Il y fut investi aussi-tôt par la Reine: mais lorsqu'elle eut reconnu la situation de cette Place, elle desespéra de l'emporter par une attaque réguliére, & reprenant son Camp dans la plaine, elle résolut d'affamer son Ennemi, en lui coupant tous les passages. Il n'en coutoit qu'à sa haine, dont la violence étoit ainsi suspendue. Encore trouva-t-elle le moyen de la satisfaire par les défis & les menaces qu'elle lui fit continuellement, en lui reprochant qu'un homme qui aspiroit à la Couronne, avoit la lâcheté de se laisser enfermer par une femme. Le Duc avoit marqué jusqu'alors beaucoup de prudence & de conduite: mais emporté par ses ressentimens, il ne s'imposa

plus de bornes. Ces reproches lui étoient faits par écrit: il y répondit de même par les plus injurieuses accusations. Il traita la Reine d'incestueuse & d'adultère, dans le commerce qu'il lui attribuoit avec les deux Sommersets; & la peignant comme un monstre d'incontinence & d'ambition, il se glorifioit d'être appellé par le Ciel à la punition de ses crimes. Ils s'irritérent ainsi mortellement pendant huit jours, & si le Comte de Salisbury n'eût retenu le Duc, il auroit couru mille fois à la vengeance, sans égard pour le nombre, & au mépris de tous les hazards.

La Reine, qui le tenoit trop bien renfermé pour craindre qu'il pût lui échapper, jouïssoit déja du plaisir de voir sa victime entre ses mains, & s'occupoit à méditer son supplice. Tant de lenteur néanmoins l'auroit exposée à quelque revers, si le Duc se fût assez modéré pour attendre le Comte de la Marche son fils, qui avoit déja levé vingt-trois mille hommes, avec lesquels il accouroit pour le dégager. Mais il

crut

erut s'appercevoir que la Reine, qui avoit divisé ses forces dans la vue de lui couper les vivres, n'avoit retenu près d'elle qu'un Corps de Troupes qui ne surpassoit pas les siennes. Il se flatta qu'en fondant sur elle, il auroit le tems de la défaire entièrement, & de la tuer ou de l'enlever, avant que les autres parties de son Armée pussent la reoindre. Tous les conseils du Comé de Salisbury ne furent point caables de lui faire abandonner cette ensée.

Il ne se trompoit point en croyant Reine assez mal accompagnée; ais il ne savoit pas que c'étoit un ifice de cette Princesse, pour l'at-er hors de ses murs. Elle avoit té quinze mille hommes derrière colline, qui les déroboit à la vue Château. A peine le Duc se fut-vancé dans la plaine, qu'il reconson imprudence. Il étoit tems re de la réparer, en se hâtant de rmer sur ses pas; mais la honte ir, & l'espérance de suppléer à titesse de son Armée par son ience & son courage, lui firent te-

tenir ferme contre la prémière attaque de l'Ennemi. Il le repoussa même avec quelque avantage, & ne se présentant pas avec moins de fermeté aux quinze mille hommes qui fondirent aussi-tôt sur lui, il se soutint quelques momens sans perte & sans desordre. Enfin, le nombre aïant entièrement prévalu, ses Troupes furent taillées en pièces, & il perdit lui-même la vie en combattant avec un merveilleux courage. Le Comte de Salisbury fut fait prisonnier, après avoir été blessé dangereusement.

Une mort si glorieuse faisoit perdre à la Reine la plus douce partie de sa vengeance. Cependant ses amis y suppléérent par une action, qu'elle ne put apprendre elle-même sans horreur. Le Duc avoit eu à son côté, dans le combat, son second fils, qui portoit le titre de Comte de Rutland, jeune homme d'une grande espérance, & qui étoit encore sous la conduite d'un Gouverneur. Il prit la fuite après la mort de son père; & par l'adresse autant que par le courage du Gouverneur, il s'approchoit dé-

déja du Château de Sandal, où sa vie auroit été du moins en sureté. Mais le Lord Clifford, qui l'avoit vu fuir, le poursuivit avec tant de diligence qu'il le joignit à cent pas du Château. Il le fit saisir par ses gens, & lui enfonça de sang-froid son poignard dans le sein, malgré les instances & les larmes du Gouverneur, qui lui demandoit à genoux la vie de ce malheureux Prince.

Ce fut le même Clifford, qui retournant aussi-tôt sur le Champ de bataille, y fit chercher le corps du Duc, qui fut trouvé sous un tas d'autres Morts. Il lui coupa la tête, & lui aiant fait à la hâte une couronne de papier, il la mit au bout d'une lance, pour l'offrir dans cet état à la Reine. Elle détourna d'abord les yeux, comme si elle eût été effrayée de cette vue. Mais la force de la haine & de la vengeance prenant le dessus sur tous ses sentimens, elle voulut que cet affreux objet demeurât exposé devant elle pendant le reste du jour, & elle le fit planter ensuite sur les murailles d'Yorck. Le Comte de Salisbury fut forcé d'assis-

ter à ce ſpectacle, & tout bleſſé qu'il étoit, il fut conduit ſur le champ dans une Ville voiſine, où la Reine donna ordre qu'on lui tranchât la tête ſur un échaffaut. Ce brave vieillard laiſſa tomber quelques larmes, en regrettant de n'avoir pas verſé au lit d'honneur le peu de ſang qui lui reſtoit.

Tel fut le ſuccès de cette fameuſe Bataille, qui ſembloit devoir relever la Maiſon de Lancaſtre, & ruïner toutes les eſpérances de celle d'Yorck par la mort de ſon Chef. La Reine étoit ſi perſuadée qu'il ne lui reſtoit plus rien à redouter après ſa victoire, qu'affectant plus de mépris pour le Comte de la Marche que le Duc d'Yorck n'en avoit marqué pour elle, la nouvelle de ſon approche ne put lui ôter le deſſein de ſe rendre à Londres, pour achever glorieuſement ſon ouvrage en délivrant le Roi ſon époux. Elle y étoit appellée d'ailleurs par l'eſpérance de ſurprendre le Comte de Warwick, qui y étoit demeuré à garder ce Prince, & qui étoit le ſeul homme, dans l'Etat, qu'elle crût capable

de ranimer un Parti dont elle venoit d'abattre le fondement. Il lui parut si impossible qu'il pût lui échapper, qu'en faisant porter la tête du Comte de Salisbury à Yorck pour y être plantée sur le mur à côté de celle du Duc, elle avoit recommandé qu'on prît soin d'y préparer une place pour celle de son fils; & sa seule crainte étant qu'il ne prît le parti de quitter Londres pour joindre le Comte de la Marche, elle forma plusieurs détachemens de son Armée, qui eurent ordre de garder les chemins qui conduisent au Pays de Galles, & de lui couper du moins les passages, s'ils ne pouvoient le prendre vif ou mort.

Le Duc de Sommerset, qui revenoit de France avec peu de fruits de sa négociation, la reçut, sur sa route, dans le Château qu'il avoit près de Saint Albans. Il étoit arrivé la veille, avec si peu de suite & d'éclat, que ne s'étant pas même fait connoitre en chemin par son nom, la nouvelle de son retour n'étoit pas encore sortie de son Château; de sorte que la rencontre inespérée d'un Mi-

Miniſtre ſi fidèle cauſa à la Reine autant de ſurpriſe que de joie. Après lui avoir rendu compte de ce qu'il avoit fait pour ſon ſervice, & l'avoir remerciée de la vengeance qu'elle avoit tirée de la mort de ſon père, il lui apprit que le hazard lui offroit une belle occaſion de chagriner le Comte de Warwick, & peut-être de le faire tomber entre ſes mains, en ſe ſaiſiſſant d'une femme qu'il aimoit avec la plus vive paſſion. Le Duc parloit d'*Elizabeth Woodwille*, qui étoit revenue de France avec lui ſans le connoitre, & qui ſe rendant auprès de ſa famille dans la Province de Northampton, s'étoit arrêtée à Saint Albans pour y paſſer la nuit. Cette Dame étoit fille de Jacqueline de Luxembourg, Ducheſſe de Betfort, & née de ſon ſecond mariage avec le Chevalier Richard Woodwille. Son père l'aiant mariée dans ſon enfance au Chevalier Gray, l'un des plus zélés partiſans de la Maiſon de Lancaſtre, elle avoit eu tout à la fois le malheur de perdre ſon mari à la Bataille de Saint Albans, & celui de

voir

oir tous ses biens confisqués par
e Vainqueur.] C'étoit pour répa-
er le mauvais état de sa fortune,
u'elle avoit entrepris le voyage de
'rance, avec l'espoir d'y recueillir
uelques biens de la succession de
a mère. Le Comte de Warwick,
ui étoit alors Gouverneur de Ca-
ais, l'avoit vue lorsqu'elle avoit
assé dans cette Ville; & joignant
 ses qualités héroïques beaucoup
e penchant pour les femmes, il a-
oit conçu pour elle une de ces
randes passions, qui deviennent la
ource de mille évènemens extraor-
inaires dans le cœur d'un Héros.
l avoit fait plusieurs fois le voyage
e Paris, dans le seul dessein de la
oir, & sa recommandation n'avoit
as peu servi au succès des affaires
ui la conduisoient en France. Il
gnoroit néanmoins son retour, par
a modestie d'Elizabeth, qui ne s'é-
oit pas rendue assez familière avec
ui pour l'en avertir; & le Duc de
ommerset n'étoit informé de ce
étail, que par les lumières qu'il a-
oit reçues dans son dernier voyage
e France.

Il étoit si important pour la Reine de mettre le Comte de Warwick hors d'état de nuire à ses entreprises, que dans la résolution de ne rien négliger, elle donna ordre sur le champ que Saint Albans fût investi, moins pour faire entrer de la violence dans le dessein qu'elle formoit sur le récit du Duc, que pour faciliter au contraire par une voie douce l'envie qu'elle avoit de retenir Elizabeth dans cette Ville, sans qu'on pût soupçonner que c'étoit à elle qu'elle pensoit particulièrement. Après s'être assurée qu'elle n'étoit point encore partie, elle dépêcha au Comte de Warwick un homme adroit, qui feignit de lui être envoyé par sa Maitresse, pour lui porter ses plaintes de la captivité où elle étoit retenue à Saint Albans, & pour le prier de lui procurer quelque moyen de se rendre dans la maison de son père, où elle étoit appellée par des intérêts fort pressans. La pensée de la Reine étoit, que le Comte hazarderoit tout pour servir une personne si chère, ou peut-être seulement pour la voir.

Dans

Dans les idées de galanterie qui étoient particulières à ce siècle, on cherchoit à se signaler par les avantures les plus bizarres & les plus périlleuses. Un détachement considérable, qui avoit ordre de se régler sur les lumières qu'il recevroit du Messager, devoit enlever le Comte, s'il sortoit de Londres, & le tuer, s'il faisoit assez de résistance pour rendre l'entreprise douteuse.

Mais elle manqua par deux obstacles, qui faillirent à causer la perte de la Reine. Ses Troupes étoient les mêmes qu'elle avoit rassemblées par l'espérance du pillage, & leur avidité n'aiant point encore été satisfaite, elles regardérent l'ordre de bloquer Saint Albans comme une permission tacite de piller cette Ville. Leur emportement fut si furieux, que la Reine s'y étant transportée elle-même, au prémier bruit du desordre, à peine eut-elle le pouvoir d'arrêter une Armée séditieuse qui se croyoit en droit de lui faire acheter ses services. Elle la fit rentrer néanmoins dans son Camp; & tandis qu'elle

retournoit au Château du Duc de Sommerset, on lui présenta Elizabeth Woodwille, qui dans l'alarme où elle étoit avec toute la Ville venoit lui demander volontairemen sa protection. Rien n'étoit si pro pre à lui faire oublier le chagrin qu'elle avoit ressenti du mépris de ses ordres. Elle la reçut avec l'ad miration qu'on ne pouvoit refuse à ses charmes, & rappellant les ser vices que son mari avoit rendus à la Maison de Lancastre, elle en prit naturellement occasion de la combler de caresses.

Pendant ce tems-là, le Comte de Warwick apprenoit du Message de la Reine le besoin que sa Mai tresse avoit de son secours. Il se roit parti sur le champ, s'il n'avoi consulté que son amour & son cou rage; mais étant déja informé de avantages de la Reine, & jugean que son dessein étoit de le veni surprendre à Londres, sa prudenc lui fit penser qu'il avoit plus d'un intérêt précieux à défendre, & qu'i falloit trouver quelque moyen d les réunir. La vengeance de so

père;

père, la garde du Roi, & la fureté de fa Maitreffe, étoient trois motifs dont le moindre auroit fuffi pour lui faire tenter l'impoffible; fans compter qu'à l'âge où le Comte de la Marche étoit encore, il fe croyoit obligé de prendre fa défenfe, pour achever l'ouvrage de fon père & le fien. Les Troupes que le Duc d'Yorck lui avoit laiffées pour la garde du Roi, n'étoient point affez nombreufes pour le mettre en état de tenir la campagne; mais il trouva le fecret de les groffir tout d'un coup, en y incorporant les Compagnies bourgeoifes de Londres; & n'ignorant point de quelles gens l'Armée de la Reine étoit compofée, il fe crut affez fort pour combattre une femme, & des Soldats fans difcipline. Il prit donc le chemin de Saint Albans à la tête de huit mille hommes, dont il s'étoit fait une Armée en moins de vingt-quatre heures. N'aiant ofé laiffer le Roi derrière lui, il le força de le fuivre; & fa marche fut fi prompte, qu'en approchant du Camp de la Reine, il fe flatta de la prendre au dé-

dépourvu, comme elle avoit efpéré de le furprendre à Londres.

Mais elle avoit déja reçu l'avis de fon approche par fon Meffager, & la tranquillité qui paroiffoit règner dans le Camp n'étoit qu'un ftratagème qui trompa le Comte. Elle avoit donné ordre au Duc de Sommerfet de s'embufquer avec une partie de fes Troupes, dans quelque lieu, d'où il pût le charger par derrière lorsqu'il le verroit engagé dans la plaine; & celles qui étoient demeurées dans le Camp, devant s'avancer auffi-tôt qu'il paroîtroit, elle étoit presque fûre que l'envelopant ainfi de toutes parts, il n'échapperoit que ceux à qui elle jugeroit à props de faire grace.

Elle ne cacha point à la fille du Chevalier Woodwille le danger qui menaçoit fon Amant. Elle vouloit s'affurer par cette confidence du progrès qu'il avoit fait dans fon cœur, & connoitre quelle utilité elle pouvoit efpérer d'elle, fi le fuccès de fes armes ne répondoit point à fes efpérances. Elizabeth ne fe croyoit pour le Comte que les

fen-

ſentimens d'eſtime, qui ſont le tribut du mérite, & ceux de la reconnoiſſance qu'elle croyoit devoir à ſes ſervices. Mais un avis ſi terrible lui fit découvrir dans ſon propre cœur des impreſſions qu'elle y avoit ignorées. Malgré le ſoin avec lequel elle étoit obſervée par la Reine, elle trouva le moyen de faire avertir le Comte des principales circonſtances du péril. Cet avis, qu'il reçut ſur ſa route, ne le déconcerta point. Il changea le deſſein qu'il avoit de fondre ſur le Camp, en celui d'attaquer le Duc de Sommerſet, dont il n'eut pas de peine à découvrir l'embuſcade; & le chargeant avec ſon impétuoſité ordinaire au moment qu'il s'y attendoit le moins, il l'auroit infailliblement mis en déroute, ſi la ſituation du lieu n'eût été favorable aux Troupes de la Reine. Mais tandis qu'elles en tiroient avantage pour ſe défendre, celles du Camp, qui eurent le tems de s'avancer, le mirent à ſon tour dans un deſordre qui ne put être réparé par l'habileté & la valeur. Il eut peine à ſe dégager,

après

après avoir perdu trois mille hommes; & se sauvant avec ceux qui purent le suivre, il abandonna le Roi, qui se retrouva ainsi libre au milieu des Vainqueurs. Les Bourgeois de Saint Albans, irrités du dessein que l'Armée de la Reine avoit eu de les piller, firent quelques mouvemens pour secourir le Comte; mais ils payérent cette hardiesse par la ruïne de leur Ville.

Le Roi étoit accompagné, dans son carosse, de Mylady Nevill, que le Comte de Warwick son frère avoit crue propre à lui adoucir la rigueur de son sort par les agrémens de son entretien. Ainsi la même fortune, qui avoit fait remporter deux victoires à la Reine, lui livroit encore tout ce qui restoit de cher à son Ennemi depuis la malheureuse fin de son père. Elle jugea que deux femmes qui avoient tant de pouvoir sur le cœur du Comte, lui serviroient tôt ou tard à le faire tomber dans le piége qu'il venoit d'éviter; & sans leur faire appréhender aucun mauvais traitement, elle donna ordre qu'elles fussent gardées

soi-

soigneusement. Elle n'ignoroit pas néanmoins qu'elles l'avoient trahie toutes deux, l'une en faveur du Duc d'Yorck, & l'autre par le service qu'elle venoit de rendre au Comte de Warwick. Mais ce n'étoit point une vengeance subalterne qui étoit capable de flatter la Reine; ou du moins, dans une ame telle que la sienne, les petits ressentimens étoient aisément sacrifiés aux mouvemens d'une haine plus violente. Si elle fit couper la tête à quelques Seigneurs qui furent arrêtés dans leur fuite, ce fut moins pour les punir d'avoir pris les armes contre elle, que pour ôter à son Ennemi ses plus braves défenseurs. Ainsi, en faisant exécuter le Lord *Bouville*, & le Chevalier *Kiriel*, elle fit grace à plusieurs autres Prisonniers de guerre, qu'elle méprisoit trop pour les craindre.

Cependant, le Comte de Warwick fut d'autant plus heureux dans sa retraite, que les deux Détachemens qui l'avoient attendu sur le chemin du Pays de Galles ajant été battus par le Comte de la Marche,

il ne trouva point d'obf
l'empêchât de ſe joindre à
ce. Leur rencontre ſemblo
cer une nouvelle Bataille à
ne, & perſonne ne s'atten
nimés comme ils l'étoient
par tant de pertes & d'out
duſſent choiſir, pour ſe v
voie la plus incertaine &
lente. Ce fut néanmoins
même, qui conſeilla au jeu
te de négliger quelque tem
ne, & d'aller droit à Lon
ſe faire couronner. Sa max
toujours été, que le Duc d'
perdoit par ſes délais & ſes
mens. Après avoir aſpiré
ment au Trône, il falloit t
diſoit-il, pour s'en aſſurer
tement la poſſeſſion; & le
ſitions auxquelles le Duc a
ſenti avoient été comme
baſſes retractations, qui lu
ravi le fruit d'une ſi noble e

rer sa faute, il s'imaginoit que le parti du Comte de la Marche agiroit avec plus d'audace en servant un Chef qui seroit revêtu du même titre.

L'événement fit connoitre que c'étoit la meilleure idée qu'il pût inspirer au Comte. Ils se hâtérent de gagner Londres. L'accueil qu'ils y reçurent augmenta leur confiance. On y avoit appris les desordres que l'Armée de la Reine avoit commis dans toutes sortes de lieux, & l'exemple de Saint Albans avoit jetté tant de consternation parmi les Bourgeois, qu'ils ouvrirent leurs portes & leurs bras à ceux qu'ils crurent envoyés du Ciel pour les garantir des mêmes violences. Dès le lendemain, le Comte fit publier qu'il avoit des propositions importantes à communiquer à toute la Ville. Il marqua le lieu, qui étoit une Plaine voisine, où il rangea l'Armée du Comte de la Marche en bataille. Là, s'étant avancé seul, entre l'Armée & le Peuple, il demanda à haute voix, si l'on souhaitoit pour Maître, Henri de Lancas-

tre. Comme il n'étoit pas diff
de deviner le sens de cette q
tion, le Peuple & l'Armée rép
dirent unanimement, Non, non
demanda ensuite, si l'on ne rec
noissoit pas pour légitime hériti
la Couronne, Edouard IV, Che
la Maison d'Yorck, aussi digne
nom de Roi par ses vertus que
le droit de sa naissance. On rép
dit plusieurs fois Oui, avec les
vives acclamations. Le Comte
la Marche parut alors, & reçut
soumissions de l'Assemblée par
félicitations & des applaudissem
redoublés.

Il fut proclamé le jour suivant d
la Ville de Londres, avec tout
pompe que les malheurs de l'E
permettoient, sans qu'il se trou
un seul partisan de la Maison
Lancastre qui osât lever la voix.
Parlement, accoutumé en Angle
re à se ranger du côté du plus fo
déclara que le Roi Henri, ai
violé les conditions auxquelles
lui avoit laissé la Couronne, ét
dépouillé justement de tous les dr
qui lui avoient été conservés, po
le reste de sa vie.

Qu

elle fin des travaux de la Rei-
e, quel nouveau changement
le sort de Henri, qu'elle
it ramener triomphant dans
pitale! Elle apprit que c'étoit
mte de Warwick qu'elle de-
attribuer tout son malheur.
la première chaleur de son
timent, elle laissa échapper un
sanglant contre sa Sœur & sa
esse, mais l'aiant aussi-tôt re-
, elle se fit amener ces deux
s, les exhorta à se souvenir
ur vie étoit entre ses mains,
& les informer de l'étrange
tion qui venoit de se faire à
es, elle leur demanda laquel-
deux se sentoit disposée à
au Comte de Warwick un
qu'il ne pourroit payer de
le reconnoissance. La dé-
qu'elles eurent toutes deux
te proposition dans la bou-
'une Ennemie déclarée, les
ha de répondre, mais repre-
vec une franchise capable de
tous leurs doutes, elle leur dé-
que dans la juste haine qu'el-
oit au Comte, elle étoit ré-

C 3 so-

ſolue de mettre ſa tête à prix ;
le devoit ce châtiment à un
rebelle, qui n'avoit pu être ra
à ſes obligations par le tr
exemple de ſon père : que le
des Rois néanmoins étant de
ployer les voies extrèmes de
gueur qu'après avoir épuiſé
de la bonté, elle vouloit fai
core un eſſai de celles-ci, e
poſant au Comte d'abandonn
intérêts de la Maiſon d'Yorc
de reprendre tout l'attach
qu'il devoit à ſon Maitre :
milieu de ſa haine, elle rendo
tice aux grandes qualités du
te, & qu'elle ſentoit de quel
tage il étoit pour un Roi d'av
tels Sujets pour appui de leu
ne ; qu'elle lui laiſſeroit la
de faire ſes conditions ; &
c'étoit l'ambition qui lui av
oublier ſon devoir, elle m
pour fondement de leur ré
liation, qu'il gouverneroit l'E
près elle.

On ne s'attend point ici
ajouter aux Hiſtoriens que
cours étoit ſincère ; mais voic

quel ſens: La Reine, qui avoit été capable dans plus d'une occaſion d'avoir recours à l'artifice, ne l'étoit pas d'employer une noire trahiſon. Ainſi par le même principe qui lui avoit fait faire un généreux effort ſur elle-même pour retracter l'ordre qu'elle avoit donné contre la vie des deux Dames, elle étoit revenue tout d'un coup à penſer, que dans l'extrémité où elle voyoit ſa fortune, trouvant Londres & le Parlement déclarés contre le Roi ſon mari, & n'aiant plus d'autre reſſource qu'une Armée dont elle avoit peine à réprimer la licence, il ne lui reſtoit peut-être rien de plus favorable à tenter, que de gagner le Comte par des offres extraordinaires. Il connoiſſoit la fierté de celle qui prenoit le ton de ſuppliante. C'étoit un appas pour un cœur tel que le ſien. C'en étoit encore un, de trouver une aſſez haute opinion de ſa généroſité dans ſon Ennemie, pour le croire capable de ſe laiſſer toucher par la confiance qu'elle marquoit à ſa vertu. Enfin, l'alternative de vengeance & d'ami-

tié qu'elle propofoit étant un motif pressant pour les deux Dames, elle s'imagina que le cœur le plus endurci à la haine pouvoit être vaincu par les instances d'une Sœur & d'une Maitresse. Mais en cédant à la nécessité qui la forçoit à cette composition, elle n'en étoit pas moins résolue de se défaire du Comte, s'il rejettoit ses offres ; & la menace de mettre sa tête à prix n'étoit qu'un voile, pour déguiser le dessein où elle étoit de lui ôter la vie par une voie plus courte. Elle laissa donc aux deux Dames à décider pour laquelle il auroit le plus d'égard & de soumission ; & la permission qu'elle offrit à l'une des deux, fut de lui donner un rendez-vous dans le lieu qui leur paroîtroit le moins suspect.

La modestie ne permettant point à Elisabeth Woodwille d'accepter seule cette commission, quoiqu'il fût assez clair que les sollicitations de l'amour sont toujours les plus puissantes, ce fut un embarras pour la Reine, qui s'étoit proposé d'en garder une pour lui répondre de la fidélité de l'autre. Cependant, par

la

le conseil de Sommerset & de Clifford, elle passa sur cette difficulté. Mylady Nevill eut la liberté d'écrire au Comte. Elle lui proposa de se rendre à quatre milles de Londres, dans une Terre qui appartenoit à leur Maison, où elle devoit se joindre par l'ordre de la Reine avec Elisabeth Woodwille, qui étoit chargée comme elle de lui faire des ouvertures importantes. Elle lui marquoit, que la Reine le faisant escorter de cinquante hommes, il ne devoit point être accompagné d'une suite plus nombreuse.

Le voisinage de la Ville sembloit propre à bannir toute défiance, & l'amour soutenu par la valeur ne connoît aucun danger. Cette partie ne parut au Comte qu'une avanture de galanterie. La seule précaution qu'il observa, fut de se faire précéder d'une partie de ses gens en approchant du rendez-vous; & s'étant assuré par leur rapport que les Dames y étoient déja avec leur escorte, il s'avança d'un air intrépide. Leur conférence dura peu. Aiant rejetté dès le premier mot toutes les pro-

positions qui pouvoient blesser sa gloire, il fut bien plus curieux d'apprendre ce qui retenoit les deux Dames au Camp de la Reine; & sachant d'elles-mêmes qu'elles y avoient été gardées fort étroitement, il leur proposa à son tour de profiter d'une si belle occasion pour le suivre. S'il prévoyoit quelque résistance de la part de leur escorte, il se flattoit qu'à nombre égal sa valeur mettroit l'avantage de son côté. Mais il ne se défioit pas d'être écouté par Clifford, qui avoit promis à la Reine de le tuer aussi-tôt qu'il le verroit obstiné à rejetter ses propositions. Ce Seigneur, dont la main étoit accoutumée à ces actions barbares, s'étoit déguisé e femme avec deux des Officiers q avoient perdu leur père à Cab Ils s'étoient rendus au Château Comte deux heures avant les mes, sous prétexte d'être des f mes de leur suite, & s'étant ap chés du lieu de leur confér sans avoir fait naitre le mo soupçon à l'escorte du Comt faisoit la garde à la porte, i

poſtés aſſez avantageuſement
'écouter & pour le ſurpren-
:ependant, ils ne purent en-
ns la chambre où il étoit, ſans
ir par l'ardeur de leur mouve-
Il eut le tems de ſe mettre en
e. Armé comme il étoit de
pièces, ſon bonheur le garan-
prémiers coups, tandis que
des deux Dames appellérent
is à ſon ſecours.
e lui auroit pas été moins dif-
le ſauver ſa vie, par l'impuiſ-
où ils étoient de le ſecourir.
rte des Dames avoit ordre
uer l'autre au moindre ſigne,
out l'avantage que donne un
formé ſur des gens qu'on
au dépourvu. Ainſi, pen-
ue le carnage commençoit
ıors, le Comte eut à ſoutenir
orts de trois hommes conjurés
aperte. Mais Eliſabeth Wood-
dont le caractère répondoit
andes avantures qui devoient
r l'élever ſur le Trône d'An-
'e, ſe ſentit animée de tant
ırage, qu'elle ſe ſaiſit de Clif-
ıvec une vigueur qui le ren-
 dit

dit comme immobile. Mylady Nevill aidant aussi à causer du moins quelque embarras aux deux autres, le Comte tua l'un, d'un coup d'épée, & se dégagea assez heureusement du second pour s'échapper par la porte. Sa présence fut comme le signe de la victoire pour ses gens. Il acheva avec eux de tailler en pièces ceux qui osérent encore soutenir ses reproches & ses coups. Enfin, les aiant tués jusqu'au dernier, il rejoignit les Dames avec autant de tranquillité que si leur conversation n'eût point été interrompue. De tant de malheureux qui avoient compté sur une victoire certaine, Clifford & celui qui étoit resté avec lui, furent les seuls qui se sauvérent à la faveur d'un Bois voisin du Château.

La fidélité que la Reine avoit eue de ne pas donner aux Dames une escorte supérieure à celle du Comte, fit paroître cet attentat moins odieux, & la trahison de Clifford ne fut honteuse que pour lui. Mais le Comte n'en fut pas moins indigné contre la source d'un outrage si sanglant,

&

& dans l'ardeur de la vengeance, à peine se donna-t-il le tems de conduire lui-même les deux Dames à Londres. Il enflamma par ses exhortations le Roi Edouard, & rassemblant tout ce qu'il put trouver de Volontaires dans la Bourgeoisie de Londres & dans les Villes voisines, il les joignit aux Troupes de ce Prince, qui composérent ainsi une Armée formidable. Ce fut dans cet intervalle que Vauclerc, qu'il avoit laissé à Calais pour y commander pendant son absence, lui amena deux mille hommes, reste des anciennes Guerres de France, à qui ce brave Officier avoit accordé un asyle, lorsqu'aiant été congédiés ils cherchoient un Maître qui voulût payer leurs services. Il les avoit choisis avec tant de soin, qu'il se faisoit gloire d'être à la tête d'un Corps si bien éprouvé; & sur la nouvelle qu'il avoit eue de la défaite du Comte à Saint Albans, il venoit lui offrir ce zèle & ce courage, dont il lui donna dans la suite tant de marques éclatantes. Mais ce que Warwick gagnoit par l'arrivée d'un

ſi galant homme, ne compenſoit pas dans ſon eſtime la perte qu'il fit d'un autre bien, ſans en avoir eu la moindre défiance, & ſans en avoir encore le moindre preſſentiment. On avoit appris avec quelle réſolution Eliſabeth Woodwille l'avoit ſauvé des mains de Clifford, & ceux à qui une action ſi extraordinaire avoit inſpiré la curioſité de la voir, avoient encore plus admiré ſes charmes, qu'ils n'avoient été ſurpris de ſon courage. Edouard ne s'étoit pas mieux défendu que mille autres, contre la beauté de cette Héroïne. Je ne fais qu'obſerver l'origine d'une paſſion qui couta au Comte de Warwick ſa fortune & ſa vie, après avoir fait ſon ennemi mortel d'un Prince ingrat qui lui devoit ſa gloire & ſa Couronne.

Ils ſe hâtérent tous deux de partir, avec l'eſpérance que donne la valeur & la ſupériorité du nombre, ſur des Ennemis qu'on déteſte & qu'on mépriſe. Mais la Reine, qui étoit informée de leurs forces, n'avoit pas jugé à propos de riſquer une Bataille ſans avoir augmenté

les

les fiennes. Si jamais elle avoit été fenfible à quelque disgrace, c'étoit à l'humiliation que lui avoit caufée le triomphe du Comte de Warwick, & la délivrance de fes deux Captives. Elle étoit partie presque auffi-tôt avec fon mari, pour aller cacher fa douleur & fa confufion dans les Provinces du Nord, où la Maifon de Lancaftre avoit toujours eu beaucoup de partifans. Elle les trouva fi peu refroidis, qu'ils s'empreffèrent de fortifier fon Armée par des recrues confidérables, & par des Corps entiers de nouvelles Troupes. Leur diligence aiant égalé leur zèle, elle fe vit dans peu de jours à la tête de foixante mille hommes.

Edouard, qui redevenoit le plus foible, quoiqu'il fût parti de Londres avec quarante mille hommes, n'en perdit pas un moment le defir d'avancer, ni l'espérance de vaincre. Il prit fa marche vers Yorck, où il apprit qu'Henri & la Reine s'étoient rendus. Etant arrivé à Pontefract, la vue d'un lieu où le plus ardent de fes défenfeurs avoit perdu

la vie par la main d'un Bourre
réveilla tout ſon courage avec
reſſentimens. Mais quels furent
mouvemens du Comte de W
wick en viſitant une Place qui
parut teinte encore du ſang de
père! Ils avoient à paſſer le P
de *Perrybrigde* pour joindre l'En
mi, qui étoit campé à quelque
tance de la Rivière d'Aire. Le L
*Fitzwater* eut ordre de s'emp
du Pont, avec un Détachement
ſez conſidérable; mais il y tro
le furieux Clifford, qui tailla
pièces une partie de ſes gens,
qui le tua lui-même, avec le
tard de Saliſbury. Nouvel aigui
pour l'animoſité du Comte de W
wick. Il accourut vers Edouard
mettant pied à terre, il tua ſon
val en ſa préſence. „ Sire, lui di
„ l'Ennemi eſt maître du Pont. I
„ fuie qui voudra Pour moi, je
„ par ce *bon ſigne* (en faiſant ce
„ ment il baiſa la croix de ſon é
„ de demeurer ſeul ici avec V
„ clerc, & de combattre juſq
„ dernier ſoupir." Et ſur le ch
il engagea ce Prince à faire pu

ans l'Armée, qu'il accordoit la liber-
e de se retirer à ceux qui craignoient
l'Ennemi; & qu'il récompenseroit
ceux qui feroient leur devoir, mais
qu'il n'y avoit point de pardon à
espérer pour ceux qui prendroient
la fuite. Ensuite détachant Falcom-
bridge son oncle pour aller passer
la Rivière trois milles au dessus du
Pont, il lui donna ordre de revenir
au long du bord; & d'attaquer Clif-
ford qui le gardoit de ce côté-là.
Cette expédition fut conduite avec
autant de secret que de diligence.
Clifford, surpris par Falcombridge,
ne pensa qu'à se défendre contre une
attaque si imprévue. Il abandonna le
Pont, que le Comte se hâta de pas-
ser, à la tête d'une partie des Vété-
rans de Vauclerc. Il cherchoit Clif-
ford. Il le joignit; & l'aiant d'a-
bord blessé d'un coup de flèche, il
l'acheva du tranchant de son épée,
dont il lui fendit la moitié du corps;
châtiment trop léger pour un Traitre
& un Barbare.

La Reine qui s'étoit retirée à Yorck
avec son mari, ne s'effraya point
d'une perte si légère. Elle donna le
com-

commandement de ſon Armée
Duc de Sommerſet, & ne voy
de reſſource pour elle que dan
victoire, elle lui déclara qu'il fal
vaincre ou périr. Les deux Arn
ſe rencontrérent le Dimanche
Rameaux dans la Plaine de Ta
ton, où elles ſe rangérent en Bata
Il ne s'en étoit pas vu depuis lo
tems de ſi puiſſantes en Anglete
& j'ai fait remarquer que celle d
Reine ſurpaſſoit l'autre d'un t
Mais il arriva malheureuſement p
les Lancaſtriens, que l'air s'étant
ſcurci par la neige, qui tomba
à coup en abondance, le vent la
portoit au viſage. Falcombridge
commandoit l'avantgarde d'Edou
prit ce moment pour faire qu
l'arc à ſa Troupe; & lui ordon
de fondre ſur l'Ennemi à gr
coups d'épée, il commença un c
bat qui fut dès le prémier inſtan
affreux carnage, & qui dura de
le matin juſqu'au ſoir avec cette
reur & cette obſtination. Les H
toriens n'en ont donné qu'une
fort confuſe, mais ils s'accord
tous à le faire regarder comme

des plus terribles châtimens que le Ciel ait jamais exercés contre l'Angleterre. Les Lancaſtriens commencérent vers le ſoir à céder le terrein. Ce ne fut pas néanmoins en fuyant. Ils ſe battoient en retraite, & faiſoient ferme de tems en tems, avec une vigueur qui rendoit encore la victoire incertaine. Cependant le Comte de Warwick aiant animé ſes gens par des exemples prodigieux de valeur, ils preſſérent tellement leurs Ennemis, qu'ils leur firent enfin tourner le dos. Et ce fut alors que le maſſacre devint épouvantable. Les fuyards prirent d'abord vers le Pont de Tadcaſter; mais ſe trouvant preſſés par des vainqueurs cruels qui avoient ordre de ne faire quartier à perſonne, ils voulurent ſe détourner pour paſſer le Ruiſſeau de *Corke*, qui ſe jette dans la Riviere de *Warf*; ils ſe précipitérent avec tant de deſordre, que le Ruiſſeau ſe trouva auſſi-tôt rempli de ceux qui s'étoient noyés, & qui dans leur malheur ſervirent de Pont aux compagnons de leur fuite. On rapporte que le carnage fut ſi grand dans cet en-

endroit, que les eaux de la Rivière de Warf parurent teintes de sang pendant plusieurs jours ; & ce récit n'est point incroyable, puisque les Historiens assurent que le nombre des morts fut d'environ quarante mille hommes.

Edouard prit le chemin d'Yorck après sa victoire, dans l'espérance de se saisir du Roi & de la Reine; mais il y apprit qu'à la nouvelle de leur défaite, ils étoient partis avec la dernière précipitation pour se retirer en Ecosse. Son prémier soin fut de faire ôter de dessus les murs la tête du Duc son père, & celle du Comte de Salisbury, en regrettant de ne pouvoir mettre à leur place celles de Henri & de Marguerite. Il y fit apporter celles du Comte de Devonshire & du Lord Clifford, auxquelles il en joignit un grand nombre de moins célèbres.

La perte de cette fameuse Bataille fut un malheur irréparable pour la Maison de Lancastre. Edouard ne trouva plus d'Ennemi à combattre, & jugeant par l'abbattement des vaincus qu'il ne lui en restoit plus à craindre, il reprit le chemin de Londres, où il eut la satisfaction de voir

ar-

arriver presque aussi-tôt plusieurs Seigneurs, qui vinrent implorer sa clémence. On assure que ce fut la honte d'avoir répondu si mal à l'attente de la Reine, qui les empêcha de la suivre, & qui leur fit abandonner un parti auquel leur inclination les attachoit autant que les anciens engagemens de leurs familles. Aussi parut-il bien-tôt que leur cœur n'avoit point de part à cette infidélité. Après quelques exécutions sanglantes qui parurent nécessaires au nouveau Roi pour assurer son Trône, il assembla un Parlement, auquel il n'eut pas de peine à faire approuver tout ce qui s'étoit fait jusqu'alors en sa faveur. Il étoit victorieux. L'avantage des armes a toujours été le meilleur titre en Angleterre pour décider des prétentions à la Couronne. Les Parlemens n'ont jamais entrepris de s'éloigner du principe salutaire, qu'il faut se déclarer pour le plus fort. Suivant cette maxime, la nouvelle Assemblée approuva le couronnement d'Edouard, qui fut célébré avec beaucoup de pompe. Elle confirma ses droits, & cassa

tous les Actes qui s'étoient faits sous le dernier Règne contre la Maison d'Yorck. Henri VI, après un Règne de trente-huit ans, fut regardé comme un usurpateur. C'est ainsi, pour me servir des termes d'un célèbre Historien, qu'on se jouoit de la crédulité du Peuple, & qu'on lui faisoit croire que tout ce qui avoit été juste pendant soixante ans, étoit devenu injuste par une victoire dont le nouveau Roi n'étoit redevable qu'à la fortune.

Il ne restoit dans tout le Royaume que la Ville de Berwick qui fût demeurée fidèle à la Maison de Lancastre; & la nécessité de plaire au Roi d'Ecosse, à qui le Roi & la Reine fugitifs avoient demandé un asyle, les força bien-tôt de l'abandonner aux Ecossois. Ce fut à ce prix que Marguerite obtint la permission de cacher pendant quelque tems sa douleur dans un Château d'Ecosse, où elle demanda la liberté de se retirer. Les Ducs de Sommerset & d'Excester qui avoient eu le bonheur de se sauver après la Bataille, composoient toute sa suite.

Dans

Dans l'incertitude des résolutions qu'elle avoit à prendre, elle refusa des honneurs qui l'auroient gênée; & ce ne fut qu'après avoir pris le parti d'aller demander dans les Cours Etrangères des secours qui lui furent refusés en Ecosse, qu'elle accepta pour le Roi son époux & pour le Prince Edouard leur fils, une garde de cent Cavaliers, pendant son absence.

Mais tandis qu'elle s'abandonnoit amèrement à ses réfléxions, & que dans le besoin où elle étoit d'argent elle se voyoit obligée de rejetter toutes les voies qui demandoient cette sorte de secours, il lui vint dans sa solitude un Négociant François qui s'étoit établi en Ecosse, où il avoit amassé des richesses considérables par le Commerce qu'il entretenoit avec les Pays-Bas. Après lui avoir exprimé la compassion qu'il ressentoit de ses malheurs, il la fit souvenir d'un bon office qu'elle lui avoit rendu dans sa jeunesse à la Cour de Nancî, & lui expliquant de quoi sa situation le rendoit capable pour lui marquer sa reconnoissance,

il lui offrit tout ce qu'elle cro
propre à l'aider dans son infort
Elle regarda cette offre comme
faveur du Ciel. Un Vaisseau &
l'argent étoient les seuls biens q
desiroit. Les aiant obtenus du
gociant, elle ne s'arrêta quel
jours de plus en Ecosse, que
lier le jeune Roi Jaques & ses
nistres par toutes les promesses
pouvoient la rendre tranquille
le sort de son mari & de son fi
Elle laissa le Duc d'Excester
près de ces deux Princes, pour
ler continuellement à leur suret
s'étant embarquée à Dumbar
le Duc de Sommerset, elle alla
cendre dans un Port de Fland
d'où elle envoya Sommerset à
Cour du Duc de Bourgogne pou
liciter son assistance, tandis qu'el
rendit à Paris pour implorer elle-
me le secours de Louis XI. Ce Pri
avoit tant d'occupations du côt
la Bretagne, qu'elle le trouva peu
posé à se faire une querelle avec l'
gleterre. Mais il ne put refuser so
mitié & ses bienfaits à une Reine
heureuse qui lui appartenoit de

ès par le sang. Il la combla de caresses, & s'il ne lui accorda point des sommes considérables ni des Troupes réglées, il lui permit d'engager à son service tous ceux qu'elle trouveroit disposés à prendre volontairement ses intérêts. A l'âge où elle étoit encore, elle auroit trouvé autant de Champions qu'il y avoit de Jeunes Seigneurs à la Cour; & ce charme qu'elle avoit pour gagner les cœurs, quand sa fierté lui permettoit de l'employer, auroit eu plus d'effet que le consentement du Roi pour lui faire lever une Armée; mais après avoir commencé fort heureusement, une foiblesse dont ni le poids de l'adversité, ni la force de l'ambition ne purent la défendre, ruïna ses plus belles espérances.

Entre la jeune Noblesse qui s'empressa autour d'elle, elle fut frappée de la bonne mine du Seigneur *de la Varenne*, Grand-Sénéchal de Normandie. Ce Gentilhomme joignoit à beaucoup d'esprit & d'élévation de sentimens, un tour d'imagination qui n'étoit pas rare dans ce siècle à la Cour

de France, mais qui ne manquoit pas d'être toujours plus vif & plus agissant dans les caractères aussi distingués que le sien. Il se piquoit de galanterie, dans tous les sens qu'on attachoit alors à cette idée ; c'est-à-dire, que mettant sa gloire à soutenir l'honneur & les intérêts des Dames, il cherchoit toutes les occasions de mériter le titre qu'il prenoit de leur Chevalier. Celle de secourir une Reine aussi célèbre par son courage que par sa beauté, lui parut faite pour exercer tout ce qu'il y avoit de romanesque dans ses idées. Il lui offrit son bien, qui étoit considérable, & son épée, qu'il avoit déja signalée effectivement par des exploits dont on trouve les traces dans nos Histoires. Soit que la Reine eût pris assez bonne opinion de lui pour espérer beaucoup de ses promesses, soit que n'aiant point le cœur insensible, elle se fût laissée attendrir par ses soins, elle lui marqua bien-tôt des préférences qui éloignérent d'elle ceux qui s'en étoient approchés avec les mêmes desirs.

Sa

Sa politique parut l'abandonner. Loin de reconnoitre le tort qu'elle se faisoit en négligeant les offres d'une si belle Jeunesse, il sembla qu'elle eût borné toutes ses vues à la conquête du Sénéchal, & que cinq cens hommes qu'il lui promit d'assembler sous ses ordres remplîssent toutes les espérances qui lui avoient fait quitter l'Ecosse. Quelques Historiens la justifient par la crainte qu'elle eut de se précipiter dans de nouveaux embarras, en s'associant tant de jeunes gens qu'elle auroit eu peine à contenir, & dont l'obéissance auroit été douteuse pour le Chef qu'elle auroit mis à leur tête; au-lieu que dans la pensée où elle étoit qu'elle n'avoit besoin que d'un petit nombre de gens résolus pour faciliter sa descente dans le Nord d'Angleterre, où elle se promettoit que sa seule présence ranimeroit tous ses partisans, elle trouvoit dans la Varenne & dans sa Troupe, tout ce qu'elle croyoit nécessaire à son expédition.

Quelque jugement qu'on en veuille porter, elle se remit en mer avec lui,

ſur la promeſſe vague d'un ſecours plus puiſſant, que le Roi lui fit attendre auſſi-tôt qu'elle auroit fait déclarer pour elle quelques Provinces d'Angleterre. Edouard l'aiant fait obſerver inutilement à ſon paſſage, elle alla tenter ſa deſcente à *Tinmouth*. Mais elle y trouva un Corps de Troupes, qui la força de remettre à la voile. Une furieuſe tempête, dont ſes vaiſſeaux eurent beaucoup à ſouffrir, la faiſoit penſer à regagner la côte de France, lorſque le vent, qui changea tout d'un coup, la conduiſit ſans le ſecours des matelots dans l'embouchure de la Twede, d'où elle ſe rendit facilement à Berwick. Le Sénéchal s'y retrancha par ſon ordre, en attendant qu'elle eût fait répandre le bruit de ſon arrivée dans les Provinces voiſines. Mais l'ardeur des habitans ne répondit point à ſon attente; & ſur la nouvelle qu'elle reçut bien-tôt que le Chevalier Ogle venoit attaquer le Camp du Sénéchal avec quatre mille hommes, elle gagna la frontière d'Ecoſſe, où elle ſe flata que les Ecoſſois

ne

ne la laisseroient point opprimer.

Si les Historiens n'ont laissé aucun détail des galanteries de Marguerite, on trouve par intervalles assez de preuves que les imputations de ses Ennemis n'ont pas toujours été sans fondement. Ceux qui l'ont accusée d'avoir aimé successivement les deux Sommersets, n'auroient pas été trop aveuglés par la haine, si ce reproche avoit été aussi juste pour le père qu'il paroît l'être à l'égard du fils. La Reine l'avoit laissé en Flandres, où plus actif & plus heureux qu'elle, parce qu'il brûloit du desir de la servir, il avoit obtenu du Duc de Bourgogne la permission de lever quelques Troupes, avec lesquelles il étoit repassé sur le champ en Angleterre. Aiant choisi si habilement le lieu de sa descente, qu'il étoit entré sans opposition dans le Northumberland, il y auroit préparé à la Reine plus de facilité qu'elle n'en avoit trouvé sur la côte, s'il n'eût été forcé par des événemens imprévus de se renfermer dans Bamburgh. Il s'y défendoit vaillament, lorsqu'il

apprit non seulement que la R
étoit entrée dans la Twede, mais q
la étoit accompagnée d'un Chev
François qui avoit acquis tou
confiance, & qui ne gouvernoi
moins son cœur que ses affair
ses Troupes. Il fut indigné,
deux mois d'absence eussent fai
blier son attachement & ses s
ces. La jalousie eut part sans c
à ce ressentiment, & quelque
qu'on doive prendre de la n
de son zèle, il ne put souffrir c
Etranger vînt emporter des p
rences qu'il croyoit avoir mér
Il étoit assiégé par le Chevalier
vil, qui venoit d'être créé Ma
de Montaigu. Cette famille ét
puissante à la Cour de Lon
qu'il ne pouvoit choisir une m
tion plus certaine pour faire sa
avec Edouard. Le Marquis,
d'une conquête si éclatante, c
pour lui la restitution de tou
honneurs & de tous ses biens,
une pension annuelle de mille m
Mais par une inconstance q
peut être attribuée qu'à l'amou
peine fut-il à Londres, qu'il s

rocha d'en avoir cru trop aisément des bruits qu'il ne s'étoit pas donné le tems d'approfondir. Il écrivit à la Reine pour lui reprocher son ingratitude, ou plutôt pour s'en éclaircir. Elle s'étoit avancée jusqu'à Edimbourg, avec le Sénéchal, qui avoit laissé ses gens sur la frontière. La protection de la France, dont elle fit valoir les témoignages dans le secours qu'elle avoit obtenu, détermina le Roi d'Ecosse à lui accorder la permission de lever quelques Troupes dans ses Etats. Henri, qui commençoit à sentir le prix d'une Couronne depuis qu'il avoit perdu la sienne, s'employa lui-même à former une Armée; & son Parti, réveillé dans le Nord d'Angleterre par les préparatifs qui se faisoient en sa faveur, paroissoit disposé à faire quelque nouveau mouvement pour le seconder.

La réponse de la Reine à Sommerset ne contenoit que des plaintes de sa trahison; mais se trouvant trop heureux d'être regretté, il ne pensa qu'à réparer par un nouveau sacrifice de sa fortune, le tort qu'il

s'étoit fait dans son esprit. En quittant la Cour d'Edouard, il engagea dans la même résolution Raoul Percy, frère du Comte de Northumberland, qui s'étoit soumis à Edouard après la Bataille de Tawnton. S'ils n'osérent entreprendre de lever des Troupes, ils portérent à la Reine une somme considérable que leur crédit leur fit trouver à Londres. Ils la joignirent dans le Northumberland, où elle s'étoit déja rendue avec son Armée. L'impatience que Sommerset eut de la revoir lui sauva la vie dans une rencontre, où le petit nombre de gens qui l'accompagnoit fut taillé en pièces par le Marquis de Montaigu. Il s'étoit avancé, en laissant Percy à la tête de quelques Compagnies, qu'il avoit ramassées dans sa route. Montaigu, qui commandoit dans le Nord, arrivoit dans le même tems avec toutes les Troupes qu'il avoit pu rassembler, & fondant sur Percy, qu'il trouva sans l'avoir cherché, il lui fit mordre la poussière avec tous ses gens.

Mais la double inconstance du Duc de Sommerset ne demeura pas

beau-

beaucoup plus longtems ſans punition. Il trouva la Reine en marche. Avec quelques marques de joie & d'affection qu'elle parût le recevoir, il s'apperçut bien-tôt qu'il ne s'étoit pas trompé dans ſes prémiers ſoupçons, & que toute la faveur étoit pour le Sénéchal. Le court eſpace qu'il paſſa près d'elle fut employé en plaintes & en explications, qui ne produiſirent point de réconciliation plus ſincère. On étoit arrivé à Exham, & la Reine aiant pris la réſolution d'y camper, pour raſſembler les ſecours qui lui arrivoient ſans ceſſe, l'Armée travailloit à ſe fortifier par divers retranchemens, lorſque Montaigu animé par l'avantage qu'il venoit de remporter, eut la hardieſſe d'attaquer Henri dans ſes Lignes. Il le preſſa ſi vivement, que ne lui aiant point laiſſé le tems de ſe reconnoitre, il lui tua la meilleure partie de ſes gens, & mit le reſte en fuite. Henri & Marguerite ſe ſauvérent par des routes différentes, qui conduiſirent l'un en Ecoſſe, & l'autre dans les plus étranges extrémités, où la fortune ait jamais

fait tomber une Reine. Le Duc de Sommerſet eut le malheur d'être fait priſonnier. On ne le fit pas languir. Montaigu, irrité qu'il lui eût manqué de parole, lui fit trancher la tête à Exham.

La Reine qui n'avoit pas eu le tems, dans ſon trouble, de prendre une voiture ni de ſe faire accompagner, s'étoit hâtée de gagner à pied une Forêt voiſine, avec le jeune Edouard ſon fils qu'elle conduiſoit par la main. N'aiant oſé ſortir de cet aſyle juſqu'au ſoir, elle y fut ſurpriſe par la nuit. Loin de s'affliger de cette avanture, elle pénétra dans l'épaiſſeur des arbres, & s'y livrant à toute l'amertume de ſes réfléxions, elle remercia le Ciel de lui accorder une retraite où les Ennemis qu'elle avoit à craindre lui paroiſſoient bien moins redoutables que les hommes. J'aurois peine à m'arrêter au détail de cette avanture, ſi les meilleurs Hiſtoriens d'Angleterre n'en avoient pas rapporté toutes les circonſtances, & ſi notre *Monſtrelet* même n'en racontoit les principales, ſans y joindre aucune marque

de

de doute. Rapin en parle avec peu d'étendue; mais il la suppose néanmoins comme un fait attesté par d'autres Historiens; & s'il l'a touché si légèrement, on sent qu'une Histoire générale admet moins les détails de cette nature, que l'Histoire d'une vie particulière. Il faut considérer d'ailleurs, que ce qui m'a fait regarder la vie de Marguerite d'Anjou comme une partie des plus curieuses & des plus intéressantes de l'Histoire d'Angleterre, est la singularité même des avantures de cette Reine; & la multitude de faits, ou tristes, ou tendres, ou terribles, que la fortune a pris comme plaisir à rassembler dans le règne de Henri.

Au milieu des plus tristes réflexions, il s'en présenta une à la Reine dont son imagination fut d'autant plus flattée, que l'année étant alors dans sa plus belle saison, elle ne trouvoit dans la douceur de l'air, & dans la verdure du feuillage, que des raisons de se familiariser tout d'un coup avec la solitude, & de goûter tous les objets qui étoient autour d'elle. Il lui tomba dans l'es-

prit, que la vie du Prince ſon fils étant le fondement de toutes ſes eſpérances, il n'y avoit point de lieu où elle pût la dérober plus ſurement à la haine de ſes Ennemis, que dans une Forêt deſerte, où l'on ne pouvoit ſoupçonner qu'elle fût entrée avec lui, & où elle n'avoit pas même apperçu de routes qui puſſent lui faire craindre les rencontres du hazard. Que n'avoit-elle pas à redouter, ſi elle s'expoſoit le lendemain à celle du Vainqueur ; & de quel côté devoit-elle tourner pour rejoindre ſon mari ? La crainte de manquer de nourriture pouvoit-elle l'inquiéter, & falloit-il d'autre ſoutien à la Nature, que celui dont les animaux tiroient leur ſanté & leurs forces ? Elle ſe confirma ſi bien dans ces idées par les méditations d'une nuit entière, qu'elle ſe trouva déterminée le lendemain à paſſer du moins quelque tems dans la Forêt d'Exham, juſqu'à ce que les mouvemens de la guerre fuſſent appaiſés dans les lieux voiſins ; ou, ſi le Ciel ne lui offroit pas quelque moyen de regagner l'Ecoſſe, juſqu'à

qu'à ce que son fils, qui n'avoit encore que huit ans, fût en état d'entreprendre une marche pénible, & de traverser le Northumberland pour se rendre à Berwick.

Mais lorsqu'elle cherchoit quelque endroit commode pour s'en faire un abri contre les injures de l'air, elle découvrit plusieurs personnes qui étoient couchées tranquillement sur l'herbe, & qui paroissoient avoir passé la nuit dans le même lieu. Sa frayeur augmenta beaucoup en remarquant qu'ils avoient entendu le bruit de sa marche, & qu'ils jettoient les yeux de tous côtés avec beaucoup d'ardeur. Toute son adresse ne put empêcher qu'elle n'en fût apperçue. Ils accoururent à elle. La vue d'une femme qui étoit couverte d'habits fort riches, & celle d'un enfant qui portoit mille marques d'une condition supérieure, parut leur inspirer d'abord quelque respect; mais leur profession étant de voler sur les chemins & dans les bois, la facilité de s'emparer d'une si belle proie chassa bientôt les sentimens qui les avoient

arrêtés. Ils se jettérent sur la Reine, qu'ils dépouillérent de ce qu'elle avoit de plus brillant; & le jeune Prince ne fut pas traité avec moins de barbarie. On s'imagine aisément que dans les agitations continuelles où Marguerite avoit vécu, elle étoit ornée de mille joyaux précieux, qui étoient comme les restes de sa grandeur; aussi prétend-on que sa dépouille dut suffire pour enrichir cette troupe de Brigands. Mais ils furent si enyvrés de leur bonheur, que ne pouvant s'accorder dans le partage, ils prirent querelle avec une fureur & un aveuglement qui répondoient à leur caractère. La Reine, qui ne demandoit au Ciel que la vie de son fils, saisit ce moment pour s'échapper avec lui, & s'enfonçant dans la partie la plus épaisse de la Forêt, elle ne cessa point de marcher, aussi longtems que le jeune Prince en eut la force. Mais le voyant prêt à tomber de foiblesse, elle le prit entre ses bras, & elle continua sa marche avec une vigueur & une résolution incroyable. Elle se croyoit délivrée de la plus

plus effrayante partie du péril, lorsqu'elle rencontra un autre Voleur, qui étoit de la bande des prémiers, & qui alloit les rejoindre, après avoir achevé apparemment quelque crime dont il bruloit de leur rendre compte. Il s'approcha d'elle, l'épée haute; mais ce qui devoit la faire mourir d'effroi, servit au contraire à lui faire rappeller tous ses ésprits. Elle prit l'air & le ton de majesté, qu'une si longue habitude du Trône lui avoit rendu comme naturel, & le faisant même éclater avec plus de force dans une extrémité si pressante, elle présenta le Prince de Galles au Voleur: *Mon Ami, lui dit-elle, sauve le fils de ton Roi.*

Le nom de Roi pénétra ce misérable d'un si vif sentiment de respect & de frayeur, qu'il laissa tomber son épée aux pieds du Prince, & ne pensant qu'à lui rendre ses services, il offrit à la Reine tout ce qu'elle le croiroit capable d'entreprendre pour la sauver elle & son fils. Elle lui proposa de se charger du jeune Prince, qu'elle n'avoit plus la force de soutenir. Il le prit entre

ses

ſes bras, tandis que ſe ſaiſiſſant de ſon épée, elle ſe mettoit en état de lui faire la loi, s'il eût été capable de rétracter ſes offres. Mais ſon zèle fut ſi conſtant, que ſur la rélation qu'elle lui fit de la barbarie de ſes Compagnons, il voulut lui perſuader de retourner à eux, en l'aſſurant qu'il trouveroit le moyen de leur faire reſtituer ce qu'ils lui avoient enlevé. La Reine ne regardoit plus ſes joyaux comme une perte. Elle éprouvoit que rien ne donne tant de force que l'adverſité aux ſentimens de la Nature, & ſon fils lui tenoit lieu de tout. La ſeule prière qu'elle fit au Voleur, fut de la conduire dans un lieu aſſez ſûr pour y prendre le tems de s'informer ſans péril du ſort de Henri & de ſon Armée. Il avoit ſa maiſon & ſa femme dans un Village voiſin. Dans l'état où il trouvoit le Prince & ſa mère, preſque nuds, défigurés par la fatigue & par la crainte, il leur demanda s'ils croyoient riſquer d'être reconnus en ſe retirant dans cet aſyle. La néceſſité les força d'accepter ſes offres.

Ils

Ils y demeurérent deux jours; ndis que le Voleur même, qui oit devenu leur confident & leur enseur, prenoit des informations les suites de la Bataille. Mais troisième jour au matin, leur Hôse, à qui son mari avoit recomndé de les garder soigneusement, s lui avoir confié néanmoins un ret dont il étoit comme jaloux, it les avertir qu'on avoit vu dans Village quelques gens armés, qui nandoient avec inquiétude si l'on voit point entendu parler de la ine & du Prince de Galles. Quoie cette demande eût quelque chod'indiscret, Marguerite se figura e ce ne pouvoit être que des gens son mari. Elle sortit dans cette nfiance, avec des habits emprunde son Hôtesse; & sa curiosité l'exposant à rien sous ce déguinent, elle reconnut le Sénéchal Normandie, accompagné de son uyer, & d'un Gentilhomme Anis, qu'il avoit prié de lui servir nterprète & de guide.

La Varenne avoit été moins inérent que le Roi pour le sort de

la

la Reine & du Prince. Après s'être distingué glorieusement dans la mêlée, il s'étoit vû forcé de céder au torrent, & de mettre sa liberté à couvert par la fuite; mais il avoit rallié ses gens sous son Etendart, & ne voyant aucun moyen de tenir la campagne avec une Troupe si foible, il les avoit envoyés sous la conduite de *Barville*, son Lieutenant, dans une petite Ville nommée *Alnewick*, dont l'Armée de la Reine s'étoit emparée en venant d'Ecosse. Pour lui, qui avoit déja su de quelques Anglois que Marguerite avoit disparu avec son fils, & qu'on les avoit vus tourner vers la Forêt d'Exham, il ne douta point qu'ils n'y eussent cherché une retraite. S'étant confirmé dans cette pensée en apprenant que Henri avoit pris vers l'Ecosse, & qu'entre les Prisonniers de Montaigu on ne nommoit ni la Reine ni le Prince, il avoit pris le parti de les chercher, avec la précaution de ne se faire accompagner que de deux personnes, pour ne pas s'exposer aux observations des Vainqueurs.

Cé-

C'étoit un fecours, dans l'extrémité où la Reine étoit réduite; mais un fecours fi foible, que s'il pouvoit fervir à fa confolation, il étoit peu capable de contribuer à fa fûreté. En examinant même quelles facilités elle en pouvoit tirer pour gagner l'Ecoffe, il lui parut qu'elle rifqueroit beaucoup plus à paroître avec trois hommes armés, qu'avec le feul Voleur qui devoit être fon guide dans fon prémier projet. Cependant, d'autres craintes ne lui permettoient point de s'abandonner à la bonne-foi d'un Voleur, lorfqu'elle retrouvoit l'homme du monde dont elle connoiffoit le mieux l'attachement. Elle fut délivrée de cette incertitude par le confeil du Gentilhomme Anglois qui accompagnoit le Sénéchal. Comme il n'étoit queftion que de fortir des Etats d'Edouard, il comprit que fi les côtes du Northumberland étoient trop obfervées pour leur laiffer l'efpérance de gagner la Mer de ce côté-là, ils pouvoient fe promettre plus de facilité du côté de la Province de Cumberland, qui borde la Mer

Mer d'Irlande. Ils n'étoient guères plus éloignés de Carlile, qui est à l'entrée du Golphe de Solway, que des prémiers Ports de la Mer du Nord, & ils l'étoient beaucoup moins que de l'Ecosse. Le Gentilhomme Anglois avoit des amis dans cette Ville, qui pouvoient favoriser leur embarquement. Pourquoi ne pas choisir une route qui les conduisoit en peu de momens de Carlile dans le Galloway, d'où il leur étoit si facile de gagner Edimbourg? Ils s'arrêtérent à cette résolution. Le Voleur, qui arriva dans cet intervalle, les y confirma par de nouvelles terreurs. Il avoit appris, que sur le bruit qui s'étoit répandu que la Reine & son fils n'étoient pas retournés en Ecosse, Montaigu se proposoit d'assiéger tout à la fois les Villes d'Alnewick & de Dunstambourg, dans l'une desquelles on s'imaginoit qu'elle s'étoit retirée. Cette ardeur à chercher les moyens de se saisir d'elle & du Prince, lui fit envisager toute l'horreur du sort qui les menaçoit tous deux, s'ils avoient le malheur de

tom-

tomber entre les mains de leurs Ennemis ; & le supplice de l'infortuné Sommerset rendit cette crainte encore plus pressante.

Cependant, lorsqu'elle eut raconté au Sénéchal la triste avanture qu'elle avoit essuyée dans la Forêt, il ne crut pas que l'honneur lui permît de s'éloigner sans avoir tiré vengeance des Brigands qui l'avoient insultée. Les richesses dont elle avoit été dépouillée, étoient un autre objet qui méritoit bien de n'être pas abandonné à des infames. L'inégalité du nombre faisant peu d'impression sur un cœur tel que le sien, il résolut de les chercher au travers de tous les périls, avec le seul secours de ses deux Compagnons. Cette entreprise, qui répondoit si bien à ses idées de Chevalerie, l'exerça inutilement pour le dessein qu'il s'étoit proposé ; mais en parcourant les endroits les plus deserts de la Forêt, il rencontra le Duc d'Excester, & Edmond, frère du Duc de Sommerset, qui s'y étoient jettés après la Bataille d'Exham. Pressés par leurs Ennemis,

mis, & n'aiant point de grace à espérer du Vainqueur, ils s'étoient flattés comme la Reine, de pouvoir passer quelques jours dans cette solitude, & de trouver quelque voie pour gagner l'Ecosse ou la Mer. La rencontre du Sénéchal, qu'ils n'avoient point assez vu pour le reconnoitre, les exposa tous à s'égorger dans le prémier mouvement de leur défiance. Mais s'étant enfin reconnus pour Amis & pour Compagnons du même sort, ils continuérent avec aussi peu de fruit la recherche des Voleurs, qui s'étoient retirés apparemment pour mettre leur butin à couvert.

Rien ne pouvoit être plus consolant pour la Reine, que la vue de deux Seigneurs si dévoués à son service. Après avoir donné des larmes à la mémoire du Duc de Sommerset, elle consentit à prendre le chemin de Carlile, & le secours du Voleur fut accepté pour régler une route dont il connoissoit tous les détours. Les Seigneurs acquitérent la reconnoissance de la Reine, en offrant à sa femme une partie de l'ar-

'argent qu'ils avoient avec eux; mais
ar une générosité digne d'un au-
re sort, il lui défendit de l'accepter,
& s'affligeant même de n'avoir rien
le précieux à leur offrir dans leur
écessité, il fit éprouver à la Reine
in sentiment que les Rois doivent
eu connoitre, quand ils savent
iser de leur puissance. „ De toute
„ ma fortune, lui dit-elle, ce que
„ je regrette le plus à ce moment,
„ est le pouvoir de vous récompen-
„ ser. " Elle arriva heureusement
à Carlile, & les soins du guide
Anglois lui firent trouver une gran-
de barque, qui la transporta dans la
rémière Province d'Ecosse.

A peine eut-elle touché la côte,
qu'elle sentit renaitre toutes les
ies que la misère de son fils, plu-
t que la sienne, & les alarmes
'elle avoit eues continuellement
ur sa vie, avoient comme étouf-
s depuis la Bataille d'Exham. Elle
pêcha les Ducs d'Excester & de
omerset à la Cour du Duc de
rgogne, pour solliciter de nou-
es marques de l'ancien attache-
t de ce Prince à la Maison de
Lan-

Lancaſtre. Ils étoient deſtinés, comme elle, à paſſer encore par d'étranges épreuves, avant que de voir quelque jour à relever leur fortune. Divers malheurs qu'ils eſſuyérent avant que d'arriver en Flandres, les firent tomber dans une ſi grande miſère, que n'aiant oſé ſe préſenter au Duc par la crainte d'être ſoupçonnés d'impoſture en paroiſſant dans un état qui deshonoroit leur nom, ils furent réduits à demander l'aumône pour conſerver leur vie. Philippe de *Commines* aſſure qu'il avoit vu le Duc d'Exceſter, ſuivant ſans *chauſſes* l'Equipage du Duc de Bourgogne; comme s'il vouloit faire entendre qu'il étoit réduit à la condition de Valet. Peut-être ſervit-il lui-même à le tirer de cette affreuſe extrémité; car il ajoute que le Duc fut reconnu, ſans expliquer à qui il eut cette obligation. L'alliance que le Duc de Bourgogne penſoit à prendre avec Edouard, ne le diſpoſoit pas à ſecourir la Reine Marguerite, ni à traiter favorablement ſes Envoyés. Cependant, un reſte d'inclination pour les Lancaſtres lui fit

accorder

quelques faveurs aux deux
'ec une pension modique,
fut payée aussi longtems
neurérent à sa Cour.
a Reine, qui les avoit fait
*Kerkebridge* où elle étoit
e, s'y trouva exposée à des
i donnérent bien plus d'e-
son courage. Quoiqu'elle
ı sureté dans l'Ecosse, elle
as jugé à propos de se faire
: en y arrivant, pour mé-
propre gloire dans la triste
où elle étoit. Cette raison
terminée à se priver aussi-
scorte des deux Ducs, il
: avec elle & son fils que
ıal de Normandie & son
qui lui avoient paru suf-
la conduire sans éclat jus-
nbourg, ou dans tout au-
que ses nouveaux desseins
nt fait choisir. Elle s'étoit
débarquant à Kerkebridge,
Anglois nommé Cork, qui
t un établissement dans cet-
Mais, avec quelque pré-
ju'elle se fût déguisée, son
ıit reconnu la Reine Mar-
*rtie*, E gue-

guerite, le soutien de la Maison de Lancastre & l'Ennemie du Roi Edouard. Il étoit du parti de la Rose blanche. Ses préventions, joint au desir de s'ouvrir une voie à la fortune, lui firent naitre la pensée de livrer la Reine & le Prince à la Cour de Londres. Il s'associa quelques autres Anglois de la même Ville. S'étant munis d'une Barque qu'ils crurent suffisante pour traverser le Golfe de Solway, ils surprirent le Senéchal & son Ecuyer dans le tems du sommeil, & les forcérent de se laisser conduire sans bruit jusqu'au Port. La Reine & le Prince y furent menés après eux, sans pouvoir juger à quel nouvel outrage ils étoient condamnés par la fortune. Leur incertitude dura jusqu'au jour. Mais lorsque les prémiers rayons de la lumière eurent fait reconnoitre la Reine au Sénéchal, & qu'il ne put douter de la noire trahison de son Hôte, la grandeur du péril, la force du zèle qui l'attachoit à la Reine, & le caractère particulier de valeur & d'adresse qui étoit propre aux Chevaliers, lui firent achever si heureusement de se dé-

faire

de ses liens, qu'il avoit travaillé
npre pendant toute la nuit, que
rochant de son Ecuyer, il fut en
de lui rendre promptement le
ie service. Alors tout ce qui s'of-
. deux si braves Guerriers devint
arme terrible entre leurs mains.
: défirent en un moment des cinq
tres qui les conduisoient, & qui
ent pas le courage de leur dis-
r longtems la victoire.
ependant, les Rames, les Avi-
& tout ce qui devoit servir à
nduite de la Barque, se trou-
ou brisé par l'effort du combat,
récipité dans la Mer & emporté
es flots. En retranchant d'une si
ige avanture tout ce qui m'a pa-
lesser la vraisemblance, j'appré-
le encore de me livrer trop à
teur que je traduis. Il raconte
malgré toute l'adresse du Séné-
& de son Ecuyer, qu'on ne
point, regarder d'ailleurs com-
des gens fort entendus dans la
ine, le vent poussa leur Barque
à l'entrée du Golfe, où, par une
ur extraordinaire du Ciel, il les
ta du côté de l'Ecosse. Mais n'en

aiant pas plus de facilité à gagner la terre, ils étoient réduits à l'espérance d'échouer sur quelque banc de sable, où ils auroient attendu avec moins d'inquiétude le passage des Pêcheurs, qui traversent continuellement le Détroit depuis le Bec de Galloway jusqu'en Irlande. Ce bonheur même leur fut refusé par la fortune. Un vent impétueux qui souffloit vers le Nord, les engagea dans le Détroit, & les poussa avec violence vers une pointe de l'Ecosse, qui tire son nom de cette partie du Pays, qu'on appelle Cantur. La seule faveur qu'ils dûrent au Ciel, après celle d'avoir été préservés de la fureur des flots; fut d'aborder sans naufrage sur une côte assez unie, où le vent jetta si rudement leur Barque, qu'elle y demeura ferme dans le sable. Il fallut néanmoins marcher dans l'eau jusqu'aux genoux, pour gagner un endroit sec; & le Sénéchal porta la Reine sur ses épaules, tandis que son Ecuyer rendoit le même service au Prince.

Il ne leur fut pas moins difficile de gagner un lieu habité. Dans une

Province fort deserte, leur marche fut longue pour trouver un Village. Ils s'y arrêtérent plus volontiers que dans une Ville; mais n'aiant pas moins que toute la largeur de l'Ecosse à traverser pour se rendre à Edimbourg, ils conçurent par leurs derniers malheurs qu'ils ne feroient point une si longue route sans de nouveaux dangers. Le lieu où ils se trouvoient étoit peuplé de Paysans grossiers, qui avoient à peine entendu parler de la Guerre des Anglois, & qui n'étoient pas capables de distinguer une Reine, s'ils ne lui voyoient une Couronne sur la tête & un Sceptre à la main. Cette simplicité ne laissant rien à craindre parmi eux, Marguerite prit le parti d'y attendre des nouvelles de son mari & de lui envoyer l'Ecuyer du Sénéchal. On ne dit point quelles furent ses occupations dans cet intervalle. L'Historien lui prête de longues réfléxions, qui devoient être fort ennuieuses pour elle, si elles le furent autant que pour les Lecteurs.

Enfin, le retour de l'Ecuyer la délivra d'une si misérable situation.

Il arrivoit avec quelques Gardes du Roi d'Ecosse & toutes les commodités qui pouvoient adoucir sa misère; mais les nouvelles qu'il lui apportoit n'étoient propres qu'à redoubler ses douleurs & ses craintes. Henri s'étoit précipité dans un péril beaucoup plus redoutable que tous ceux dont elle étoit délivrée. On doutoit déja de sa vie, & s'il la conservoit encore, il paroissoit peu éloigné de la perdre. Les gens du Sénéchal, après s'être défendus courageusement dans Alnewick, avoient été forcés par le Comte de Warwick & son frère, qui les avoient renvoyés en France, en leur faisant regarder comme une grace, la vie qu'ils leur accordoient. Edouard avoit cimenté son Trône par le supplice de tout ce qui restoit de Seigneurs attachés à la Maison de Lancastre, & ce déplorable Parti sembloit avoir perdu pour jamais l'espérance de se relever.

La Reine voulut connoître toute l'étendue de son infortune, avant que d'expliquer ses intentions. Son ame se roidissant contre les plus af-

freuses disgraces, il sembloit qu'elle ne fût jamais plus forte que dans les momens où tout se déclaroit contre elle, & où elle n'espéroit plus rien que d'elle-même au dehors. Elle se plaignit que l'Ecuyer eût abrégé son récit pour la ménager ; & souhaitant même que son fils n'ignorât rien de ce qui pouvoit endurcir son courage, & le former tout à la fois à la hardiesse & à la patience, elle voulut qu'il apprît le détail des infortunes de son père, & celles qui le menaçoient lui-même.

L'Ecuyer, qui avoit passé effectivement sur les plus funestes circonstances du malheur de Henri, fut forcé de les reprendre par ses ordres. Il lui raconta que ce Prince, en se retirant sur la frontière d'Ecosse après la bataille d'Exham, n'avoit paru négliger sa femme & son fils, que par la persuasion où il étoit que le Sénéchal de Normandie, les Ducs d'Excester & de Sommerset, & quantité d'autres Serviteurs fidèles qui veilloient à la sureté de deux têtes si précieuses, prendroient soin de favoriser leur fuite, & de

les escorter dans quelque lieu inaccessible à leurs Ennemis. Il s'étoit imaginé que dans la nécessité de tourner le dos au Vainqueur, leur intérêt commun étoit de se diviser, pour lui faire trouver plus de difficulté à les poursuivre. Mais s'étant arrêté à Berwick, il y avoit passé plusieurs jours dans une mortelle inquiétude, en voyant arriver les débris de son Armée sans recevoir les moindres nouvelles de la Reine & du Prince. Il s'étoit encore flatté qu'ils avoient pénétré directement dans l'Ecosse, & cette espérance l'avoit fait avancer jusqu'à Selkirk. Mais après une longue attente & des recherches inutiles, il s'étoit livré à de si cruelles alarmes, que sans considérer ce qu'il avoit à redouter pour lui-même, il avoit pris la résolution de rentrer en Angleterre. Ce n'étoit plus l'espoir de ranimer son parti, qui le rendoit capable de cette témérité. Il en avoit vu comme expirer les restes à Exham, & les Ecossois qui étoient échappés au carnage, paroissoient rebutés d'une si malheureuse entreprise.

Mais

Mais n'aiant souhaité le succès de ses armes, que pour l'intérêt du jeûne Prince, il regardoit la vie comme un supplice, s'il falloit trembler continuellement pour celle d'un fils si cher; & s'il ne pouvoit le tirer des mains de ses Ennemis, il étoit résolu de périr avec lui.

Quelque imprudence qu'il y eût dans cet emportement d'affection, on ne peut expliquer autrement l'oubli de soi-même avec lequel Henri repassa la Twede, sans autre suite que dix Anglois qui lui dévouérent leur liberté & leur vie. Si c'est la plus ferme action de son Histoire, elle n'en mérite pas plus d'éloge, puisqu'elle chòquoit toutes les règles de la prudence. Rapin, fort embarrassé à l'expliquer, l'attribue sans vraisemblance à l'embarras où il étoit pour se cacher après sa défaite; comme s'il n'étoit pas certain par le témoignage de Buchanan, que le Roi d'Ecosse étoit encore si bien disposé pour lui, que le Comte d'Angus fut envoyé au secours d'Alnewick avec un Corps

 de

de Troupes Ecossoises. „ Henri, dit
„ Rapin, ne sachant où se retirer,
„ crut mal à propos qu'il pourroit
„ se cacher en Angleterre. Peut-
„ être espéra-t-il que les Habitans
„ des Provinces Septentrionales re-
„ prendroient les armes en sa fa-
„ veur. Mais les Princes malheu-
„ reux trouvent rarement des amis
„ fidèles. Du moins on peut présu-
„ mer que craignant d'être livré par
„ les Ecossois, & n'àiant point de
„ commodité pour se sauver par la
„ Mer, il espéra de trouver une
„ sure retraite chez quelque ami
„ d'Angleterre, en attendant une oc-
„ casion de passer en France". C'est
ainsi qu'un Historien s'embarrasse
quelquefois dans ses propres conjec-
tures. Rapin soutient les siennes du
même ton, lorsqu'il ajoute „ que
„ les deux Rois d'Angleterre & d'E-
„ cosse étoient convenus de certains
„ articles secrets, qui ne pouvoient,
„ dit-il, regarder que le malheu-
„ reux Roi fugitif. „ Et citant le
Recueil des Actes publics pour éta-
blir la réalité de *certains articles se-
crets*, il croit avoir assez prouvé que
ces

articles regardoient Henri, quoi-
l n'y en ait aucune trace dans les
es On voit qu'avec cette manière
raisonner, il n'y a point d'imagi-
ons si destituées de vraisemblan-
qui ne puissent être données pour
vérités constantes.

Rapin auroit donc trouvé dans
ward, que ce fut l'incertitude du
de la Reine & du Prince, qui fit
dre à Henri la vue du péril & le
de sa propre sureté. Il traversa
Provinces du Nord, avec un bon-
r qui ne devoit point accompa-
r si longtems tant d'imprudence.
unique précaution avoit été de
nger l'Ecu de ses armes, & de se
e passer sur la route pour un Mi-
tre du Roi d'Ecosse, qui étoit char-
de quelque négociation à la Cour
Londres. Mais l'ardeur avec la-
elle il s'informoit de la Reine &
son fils avoit déja commencé à
re naitre des soupçons, lorsqu'il
it le parti de s'arrêter à Lutter-
orth, ou plutôt dans une maison
re voisine de cette Ville, chez un
entilhomme dont la mère avoit
é sa Nourrice. Il s'y croyoit dans

le ſein de la confiance & de l'amitié. Aiant dépêché une partie de ſes gens à Londres, il attendoit à leur retour les éclairciſſemens qu'il n'avoit pu ſe procurer dans une longue marche. Mais l'infidélité d'un Domeſtique, qui le reconnut aux marques de reſpect qu'il lui voyoit rendre par ſon Maitre, le fit arrêter en plein jour avec ſon Hôte & toute ſa ſuite. Il n'y eut rien à eſpérer de la réſiſtance contre une troupe d'Officiers & de Soldats qui avoient leur quartier dans le voiſinage, auxquels il avoit été lâchement vendu. L'inſolence & l'outrage furent portés à l'excès dans le traitement qu'il reçut juſqu'à Londres. On le mit ſur un mauvais Cheval, couvert d'ornemens ridicules, avec ſon nom ſur le dos; & dans chaque Ville & chaque Bourgade où il paſſoit, on l'expoſa pendant quelques heures aux regards du Peuple, parmi lequel il ſe trouvoit toujours quantité de miſérables qui l'accabloient d'injures. Arrivé à Londres, il eut encore plus à ſouffrir de la fureur de ceux qui avoient toujours été parti-
ſans

ſans de la Maiſon d'Yorck, & qui croyoient ſe faire un mérite aux yeux de la nouvelle Cour en inſultant à l'Ennemi d'Edouard. Après avoir été promené dans les principales rues de la Ville, il fut précipité dans un des plus noirs Cachots de la Tour; & les prémiers bruits groſſiſſant toujours la vérité des événemens, on parloit de ſa mort comme d'une exécution déja faite ou peu reculée, lorſque l'Ecuyer du Sénéchal avoit pris ces informations à Edimbourg.

La Reine en fut ſi conſternée, qu'avant que de ſe croire capable d'entrer dans quelque délibération, elle ſe tint retirée pendant trois jours avec ſon fils, ſans ſouffrir même l'entretien ni la vue du Sénéchal. Le jeune Prince, quoique privé par tant d'agitations & d'infortunes, de l'éducation qui convenoit à ſa naiſſance, avoit reçu d'aſſez riches préſens de la Nature, pour faire eſpérer qu'il joindroit quelque jour à la bonté & à la douceur, qui étoient les ſeules vertus de ſon père, le courage & l'étendue de génie que de-

mandoit le rang où il étoit né, & plus encore le triste état d'une fortune qui ne pouvoit être réparée que par deux qualités si nécessaires. Sa mère, qui les possédoit au-delà des bornes ordinaires de son sexe, en voyoit avec plaisir les prémières semences dans un enfant de cet âge, & s'efforçoit de les cultiver par ses exhortations & ses exemples. Mais comme si elle eût prévu à quoi il étoit destiné par la fatalité de sa naissance, elle ne lui inspiroit rien avec tant de force & de soin que la constance dans les disgraces de la fortune, & le mépris de la mort, sous quelque face qu'elle pût se présenter. Elle lui apprenoit tout à la fois à ne rien négliger & à ne rien craindre, pour se remettre en possession d'une Couronne dont le Ciel avoit fait son partage en naissant; & à se consoler avec la même fermeté, si la perte en devenoit irréparable. Elle devoit elle-même une partie de sa constance à la répétition qu'elle lui faisoit continuellement de ces grandes maximes; & s'il y a quelque leçon éclatante à tirer

rer de ſon Hiſtoire, c'eſt particulièrement de cette merveilleuſe vigueur d'eſprit, qui la faiſoit paſſer tout d'un coup du dernier dégré d'abaiſſement & de conſternation où elle étoit réduite en apparence, aux plus nobles réſolutions & aux entrepriſes les plus héroïques.

Elle ne ſortit du deuil où elle s'étoit renfermée, que pour tirer des malheurs mêmes qu'elle venoit de pleurer, une infinité de nouvelles vues, qu'elle joignit à celles dont elle avoit eu le tems de s'occuper depuis la déroute d'Exham. Prémièrement, elle ſe perſuada, contre l'opinion du Public dont elle avoit été informée par l'Ecuyer, que la vie de ſon mari n'étoit pas ſi tôt menacée, puiſqu'il étoit à la Tour de Londres. S'il avoit dû périr, elle penſa que ç'eût été par le bras de quelque brutal ou de quelque perfide, qui eût eſpéré de plaire à Edouard; & malgré toute la fureur qu'elle ſuppoſoit à ſes Ennemis, elle ne put s'imaginer qu'ils oſaſſent traduire en public & ſoumettre au fer d'un Bourreau, un Roi qui avoit re-

reçu la Couronne par voie de succession, & qui l'avoit portée environ quarante ans. Ce n'étoit pas un crime d'être né sur le Trône: Henri n'en avoit jamais commis d'autre; & s'il avoit eu le malheur de s'attirer le mépris de ses Sujets, on ne lui reprochoit point d'avoir mérité leur haine.

D'un autre côté, Edouard commençoit à faire des mécontens dans sa Cour. On parloit de quelque refroidissement du Comte de Warwick & de tous les Nevills. Quoique l'Ecuyer du Sénéchal n'eût rien démêlé dans un bruit si vague, il assuroit la Reine que le Comte avoit eu des explications fort vives avec le Roi, & que leurs Amis communs trembloient pour les suites de ce differend. Elle parut plus tranquille avec ces deux fondemens d'espérance, sur lesquels elle formoit déja plusieurs desseins qu'elle renfermoit dans son cœur. Mais elle comprit que ce ne seroit jamais de l'Ecosse, qu'elle feroit jouer les ressorts par lesquels il falloit commencer son entreprise. La minorité du Roi Jaques n'é-

n'étoit pas prête à finir, & quoiqu'elle n'eût point à se plaindre des Ministres, elle avoit remarqué qu'en lui accordant une retraite & quelques foibles secours, ils avoient moins cherché à l'aider solidement, qu'à remplir un devoir d'honneur dont ils n'avoient pu se dispenser. Berwick lui laissoit au fond du cœur une plaie qui n'étoit pas guérie, & rien ne pouvoit lui faire regarder comme des amis sincères, ceux qui avoient été capables d'abuser de son infortune pour lui arracher la seule Place qui lui restoit en Angleterre.

Elle passa néanmoins quelques jours à Edimbourg ; & soit que les Ministres fussent ravis de hâter son départ, en le facilitant par toutes sortes de services ; soit que la voyant déterminée à partir, ils voulussent conserver avec elle des apparences de liaison & d'amitié, ils lui offrirent une somme considérable qu'elle accepta sans se faire presser, & deux Vaisseaux pour la transporter en France avec une suite d'Anglois qui se trouvoient dispersés en Ecosse depuis la Journée d'Exham. Quelques

Hi-

Historiens prétendent même que son fils fut accordé avec la Princesse Marguerite, sœur du Roi Jaques. Mais les deux partis étoient si jeunes & l'avenir si obscur, que si cette circonstance est certaine, elle ne peut passer que pour un dernier témoignage de la politesse des Ecossois.

Le vent fut si peu favorable à la Reine, que dès le prémier jour de sa navigation, elle essuya une affreuse tempête, qui sépara ses deux Vaisseaux, & qui lui fit voir le moment où elle alloit trouver dans le fond des flots la fin d'une vie si malheureuse. Cependant le calme s'étant rétabli, après douze heures d'agitation, elle fut forcée, par le desordre de son Vaisseau, de relâcher au Port de l'Ecluse. Elle y auroit trouvé de nouveaux sujets d'inquiétudes, si le caractère de Philippe *le Bon* n'avoit été trop connu pour lui inspirer de la défiance. Il venoit d'accepter les propositions d'Edouard pour le mariage de la sœur de ce Prince avec le Comte de Charolois son fils. C'étoit rompre jus-

ſqu'aux derniers nœuds de ſon an-
enne alliance avec la Maiſon de
ancaſtre, & s'engager ouvertement
ıns les intérêts de celle d'Yorck.
larguerite n'apprit cette nouvelle
ı'après ſon débarquement ; mais
ıand le mauvais état de ſon Vaiſſeau
ı l'auroit pas retenue malgré elle à
Ecluſe, elle auroit cru faire injure
ı Duc de Bourgone en le ſoup-
ɔnnant d'une lâche trahiſon. Loin
: s'arrêter à cette penſée, elle lui
: demander la permiſſion de traver-
r une partie de ſes Etats, pour ſe
ndre dans le Duché de Bar, qui
ɪpartenoit au Duc de Calabre ſon
ère. Il y a peu d'apparence que
ı Ducs d'Exceſter & de Sommer-
t fuſſent encore à la Cour du Duc
ɜ Bourgogne, & qu'ils y euſſent
ıüi longtems des libéralités de ce
rince après y avoir été reconnus
ıns leur miſère, puiſqu'on ne
ouve nulle part qu'ils aient re-
ɪint la Reine à l'Ecluſe ou dans ſon
ıſſage en Flandres. Peut-être n'y
inrent-ils même qu'après ſon dé-
art, & lorſqu'elle ſe fut rendue
ıprès de Louis XI à Chinon.
Phi-

Philippe justifia, par toutes sortes de soins & de services, l'opinion qu'elle avoit eue de sa générosité. Il étoit à Hédin, son séjour ordinaire, d'où il lui envoya non-seulement une somme d'argent, dont il lui fit dire galamment qu'il la croyoit moins pourvue que de beauté & de courage, mais encore un Détachement considérable pour la garantir des insultes de la garnison de Calais, & pour la conduire jusqu'à la frontière de ses Etats. Sans lui expliquer les liaisons qu'il venoit de former avec Edouard, il s'excusa sur la nécessité de ses affaires, qui ne lui permettoit pas de faire davantage en sa faveur. Ce langage étoit trop clair. Aussi n'y répondit-elle que par des politesses, où l'Historien dit qu'elle sut mêler admirablement la grandeur de son caractère & celle de son rang, avec l'espèce de soumission qui convenoit à sa reconnoissance. Mais en passant à quelque distance de Calais, il lui arriva un malheur auquel elle fut d'autant plus sensible, que n'aiant personne avec elle à qui elle eût tant de

ace qu'au Sénéchal, elle
secours qui lui étoit plus
que jamais dans les em-
ne longue route. Ce ga-
alier se laissa emporter par
té d'observer les fortifica-
Calais. S'étant approché
de cette Place, il fut en-
par un Parti d'Anglois qui
prisonnier, & qui le con-
au brave Vauclerc.
dant la Reine, plus heu-
is le reste de sa route, ar-
le Duché de Bar, où elle
par son frère avec plus de
que de magnificence. Il
obligé de fournir des som-
sidérables au malheureux
né, à qui Louis XI, pour
tant de services qu'il avoit
la France, enlevoit le
& l'Anjou. Marguerite se
aisément de ne pas trouver
famille des secours sur les-
avoit peu compté. Elle ne
à Bar que pour se remet-
s fatigues par quelques jours
s, & reprenant sa route au
le la France, elle arriva à
Pa-

Paris quelques jours après le départ du Roi, qui étoit allé à Chinon avec toute sa Cour. Avant que de se présenter à ce Prince, elle étoit bien aise de prendre des informations dans la Capitale sur les intérêts présens du Roiaume, & de savoir quelles facilités elle devoit se promettre à obtenir du secours.

La prison du Sénéchal n'avoit pas duré longtems. Il se trouvoit à Paris lorsque Marguerite y arriva, & n'aiant point ignoré le plan de sa route, il l'attendoit dans cette Ville à son passage. S'il fut doux pour elle de retrouver un homme à qui elle avoit tant d'obligations & de qui elle pouvoit encore espérer beaucoup de services, elle crut lui devoir bien plus d'affection & de reconnoissance lorsqu'elle eut appris ce qu'il venoit de faire pour ses intérêts. Aiant été reçu avec beaucoup de distinction par Vauclerc, qui lui fit des excuses de l'erreur de ses gens, il avoit cru que les affaires mêmes de la Reine devoient lui faire passer quelques jours à Calais, & que dans l'occasion qu'il auroit d'en-

tretenir les Anglois, il ne manqueroit pas de se procurer des lumières dont elle sauroit faire usage. Il n'y avoit pas été longtems, sans entendre parler des différends du Roi & du Comte de Warwick. Cette querelle étoit devenue si vive, qu'elle commençoit à effrayer tous les partisans de la Maison d'Yorck. On n'ignoroit point ce que cette Maison devoit au Comte. Comme il avoit mis la Couronne sur la tête d'Edouard, on étoit persuadé que son bras étoit encore nécessaire pour l'affermir; & personne ne comprenoit qu'un Roi dont la fortune étoit son ouvrage, fût capable de le traiter avec si peu de ménagement. Cependant il n'avoit pas craint de le blesser par les endroits les plus sensibles, & les mesures que le Comte gardoit encore dans son ressentiment passoient aux yeux de tout le monde pour un rare effet de sa modération.

Si l'on se souvient des sentimens qu'il avoit conçus pour Elisabeth Woodwille, on doit se rappeller aussi que le Roi n'avoit pu voir cet-

te belle Veuve ſans être touché de ſes charmes. Edouard étoit l'homme le mieux fait de ſon tems. Les exercices de la Guerre, dans lesquels il avoit été élevé depuis ſon enfance, ne l'avoient pas empêché de ſe jetter dans la galanterie; & par le ridicule de tous les Grands qui n'ont pas reçu de la Nature autant d'eſprit que de qualités extérieures, il s'imaginoit que ſa bonne mine lui donnoit des droits invincibles ſur le cœur de toutes les femmes. Avec cette préſomption, qui lui faiſoit dédaigner tous ſes Rivaux, il avoit regardé le cœur d'Eliſabeth Woodwille comme une conquête aiſée; & s'il n'avoit pu croire qu'avec tant de mérite elle n'eût pas fait naitre à quelqu'un les mêmes deſirs, il s'étoit cru ſi ſupérieur à toutes ſortes de concurrences, qu'il ne s'étoit pas informé s'il en avoit à redouter.

Cependant, lorſqu'après lui avoir rendu bien des ſoins inutiles, il eut appris que c'étoit le Comte de Warwick qu'il avoit à combattre dans le cœur de ſa Maitreſſe, il ſentit que par mille

lle raisons c'étoit l'homme du mon-
qu'il devoit souhaiter le moins pour
ival. Si l'on en croit les Ecrivains
sa Vie, il s'efforça de vaincre sa
ssion, par un sacrifice qui blessoit
iutant moins sa vanité, qu'il croyoit
faire uniquement à la reconnois-
ice. Mais il connoissoit mal ses
opres forces. Elizabeth avoit fait
r lui des impressions si profondes,
'il revint à elle avec de nouveaux
ipressemens. Le Comte, qui les
roit peut-être supportés avec moins
mpatience, s'il eût été lui-même
is favorisé par l'amour, ne put par-
nner au Roi de disputer le cœur
ne femme à celui qui n'avoit pas
argné son sang pour lui assurer une
ouronne. Il étoit marié, ce qui le
sposoit encore plus à se tourmen-
r par de noirs chagrins. Il fit des
aintes si amères à la Nation, qu'el-
; ne purent être longtems cachées
Edouard. Cette prémière semence
: division produisit des effets sur-
enans à Londres & dans toute
Angleterre, par la haute opinion
l'on y avoit des services du Com-
, & de la reconnoissauce qu'il a-

voit droit d'attendre de ſon Maitre.

Leurs amis communs rêuſſirent néanmoins à les réconcilier, & ce fut le Roi qui fit tous les fraix de cette réconciliation par un nouveau ſacrifice de ſes ſentimens. Mais il crut avoir acheté aſſez cher le droit de ſe ſatisfaire d'un autre côté avec moins de ménagement. Le Comte avoit deux filles extrèmement aimables, dont la plus jeune avoit vécu juſqu'alors dans la retraite, & demeuroit encore dans une de ſes Terres, où le tumulte de la Guerre l'avoit retenue depuis ſon enfance. Soit qu'Edouard eût pris de l'amour pour elle dans quelque lieu où le hazard avoit pu les faire rencontrer, ſoit que le ſeul deſſein de faire payer au Comte un ſacrifice forcé l'animât à le punir par une vengeance de la même nature, il s'attacha ſecrettement à gagner le cœur de ſa fille Quoique tous les Hiſtoriens aient parlé de cette intrigue, il ne s'en trouve pas un qui en rapporte les circonſtances. Mais ſans qu'on puiſſe ſavoir juſqu'où le Roi pouſſa ſes avantages, on ſait qu'il fut ſurpris

pen-

lant la nuit dans le Château du
rte, au moment qu'il en sor-
déguisé sous l'habit d'un Paysan.
ant pu s'échapper qu'en faisant
noître son nom, cette avanture
emeura point inconnue au Com-
Il la regarda, lui & la plupart
es amis, comme le plus sanglant
age qu'Edouard eût pu faire à
bienfaiteur, & dès ce moment
dispensa de paroître à la Cour.
'étoit cette querelle qui faisoit
retien de tous les Anglois, lors-
le Sénéchal avoit été conduit à
is. Il se garda bien de négliger
ouverture si importante, sur-
après avoir sondé les disposi-
de Vauclerc, qui étoit trop
hé au Comte de Warwick pour
pas croire blessé dans son in-
, & qui n'étoit pas même ca-
e de parler de son ressentiment
modération. S'étant ouvert
défiance à un François, il dit
rtement au Sénéchal „ qu'E-
uard ne méritoit pas un servi-
ur tel que le Comte, & qu'a-
rès en avoir reçu tant de bien-
its, le deshonorer dans la per-

 „ sonne

„ ſonne de ſa fille étoit un indigne
„ ſalaire ". En l'échauffant par des réfléxions adroites, le Sénéchal le mena beaucoup plus loin. Il lui fit goûter divers projets de vengeance qu'il lui conſeilla de propoſer au Comte, tels que celui de ſe retirer à Calais, où rien ne lui étoit ſi aiſé que de ſe rendre indépendant; & tombant ſans affectation ſur la Maiſon de Lancaſtre, il demanda quelle
„ raiſon, après tout, le Comte & ſon
„ père avoient eue de s'attacher ex-
„ cluſivement à celle d'Yorck, ſi ce
„ n'étoit l'honneur de relever un
„ Parti qui avoit beſoin de deux ſi
„ braves Défenſeurs, & l'utilité
„ qu'ils pouvoient attendre de leurs
„ travaux pour leur fortune & pour
„ leur gloire? Quel intérêt les Ne-
„ vils avoient-ils à ſoutenir leur ou-
„ vrage, lorſque l'ingratitude du
„ Roi leur raviſſoit les ſeuls fruits
„ qu'ils en avoient dû recueillir?
„ S'ils étoient ſenſibles au contraire
„ à l'injure & au mépris, ils avoient
„ une voie toujours ouverte pour
„ ſatisfaire leur juſte reſſentiment,
„ avec la certitude d'y trouver au
„ dou-

louble tous les avantages qu'E-
ouard ne rougiſſoit pas de leur
nlever. Henri de Lancaſtre étoit
'riſonnier à la Tour ; mais n'a-
'oit-il pas un fils, dont l'enfance
nnonçoit déja toutes les vertus
es plus grands Princes, & qu'il
toit d'autant plus avantageux de
ervir, qu'à l'âge où il étoit enco-
e, c'étoit s'aſſurer pour longtems
e pouvoir abſolu, que de l'en re-
'êtir ? Marguerite n'exiſtoit-elle
as toujours, cette Héroïne dont
'adverſité ne pouvoit abbattre le
:ourage, cette Reine qui avoit
ſoutenu ſi dignement la majeſté
lu Trône, cette bonne & géné-
'euſe Maitreſſe qui avoit aimé ſi
:onſtamment ſes Miniſtres & ſes
Favoris ; & n'étoit-il pas ſurpre-
nant qu'un homme du mérite du
Comte, eût refuſé ſon attache-
ment à la plus grande Reine dont
l'Angleterre pût ſe vanter, pour le
donner à un Roi qui n'avoit rien
de recommandable que ſa figure ?
Mais il étoit tems encore de reve-
nir de cet aveuglement. C'étoit
au Comte de Warwick à rétablir
 les

„ les Trônes, après les avoir abbat-
„ tus. L'honneur, l'intérêt, la ven-
„ geance, tout lui en faisoit une loi;
„ & l'Europe entière, qui avoit dé-
„ ploré la ruïne de la Maison de
„ Lancastre, applaudiroit au Héros
„ qui entrèprendroit de la réparer".

Vauclerc, déja disposé à tout ce qui pouvoit tirer le Comte de son humiliation, se sentit tellement animé par ce discours, qu'il promit au Sénéchal d'en faire valoir jusqu'aux moindres termes. Apprenant même que la Reine avoit repassé la Mer, & qu'elle devoit se rendre incessamment à Paris, il ne desespéra pas d'engager le Comte à lui dépêcher quelque personne de confiance, pour lui offrir ses services, & recevoir ses propositions. Il partit pour Londres dans le même tems qu'il laissoit au Sénéchal la liberté de se rendre à Paris, & ils convinrent ensemble d'une voie sure pour l'établissement de leur correspondance.

Des motifs si pressans aiant fait retarder son départ à la Reine, elle fut agréablement surprise de se voir amener un jour par le Sénéchal, My-

lady

idy Nevill, qui venoit de Londres
vec les instructions secretes de son
ère. S'étant laissé persuader par
es conseils de Vauclerc, il n'avoit
rouvé personne à qui il crût pou-
voir accorder plus de confiance qu'à
ine sœur exercée aux intrigues de
a Cour, & liée anciennement avec
a Reine. Mylady Nevill n'avoit pas
changé de caractère. Toujours ten-
lre, toujours faite pour être la dup-
e ou la victime de l'amour, elle ne
aissoit pas de joindre à mille char-
nes que l'âge n'avoit point encore
ltérés, toute la finesse & la solidité
l'esprit qui élèvent une femme au-
lessus de son sexe, & qui la rendent
ropre aux plus grandes affaires.
Mais toute son expérience ne l'avoit
as garantie d'un nouvel engage-
nent, & par la fatalité ordinaire de
on sort, elle se trouvoit liée d'in-
lination avec un homme marié, &
u caractère le moins propre à lui
aire trouver le bonheur qu'elle cher-
hoit dans un commerce de cette
ature. Edouard, après avoir pris
résolution d'exposer toute sa for-
ne au hazard d'une Bataille à la

 fin-

sanglante journée de Tawnton, avoit fait partir pour la Hollande ses deux frères, *George* & *Richard*, dans la seule vue de mettre une partie de son sang à couvert des caprices du sort. Ces deux Princes étoient revenus après le triomphe de leur frère, & partageant aussi-tôt les fruits de sa victoire, ils avoient été créés Ducs sous les deux plus beaux Titres d'Angleterre. George, qui étoit l'ainé, avoit eu le choix. Il étoit prêt à se déterminer pour le titre de *Glocester*, & à laisser celui de *Clarence* à son cadet, lorsque Mylady Nevill, qui avoit déja conçu quelque inclination pour lui, se hâta de lui représenter qu'il n'y avoit point de nom si malheureux dans l'Histoire de la Nation. Hugues *Spencer*, Thomas *Woodstock*, & presque tous ceux qui l'avoient porté, avoient eu le malheur de périr par la main d'un Bourreau. Henri *Plantagenet*, son Amant, avoit été poignardé à la Tour de Londres. Enfin, quelque badine qu'on puisse trouver cette observation, la suite des événemens fera voir encore que le

[redacted]



le même nom devint funeste à Richard, qui l'accepta sur le refus de son frère.

George choisit par cette raison le titre de Clarence, qui ne lui fut pas plus heureux; mais en recevant le conseil de Mylady Nevill, il crut voir dans ce soin officieux un penchant si déclaré pour lui, qu'il ne put se défendre de lui offrir son cœur. Ses offres furent acceptées. Edouard, qui avoit d'autres vues sur son frère, l'obligea d'épouser une des filles du Comte de Warwick, nièce par conséquent de Mylady Nevill, qui se trouva ainsi forcée de faire violence à son inclination. Cependant le Duc de Clarence, après avoir eu la foiblesse de céder aux volontés du Roi, se sentit rappellé auprès d'elle par ses prémiers sentimens; & le nœud d'une alliance si étroite ne les empêcha point de se revoir avec la même familiarité & le même goût. Cette intrigue étant dans sa plus grande chaleur lorsqu'Edouard avoit commencé ouvertement à chagriner le Comte de Warwick, il ne fut pas libre

au Duc de Clarence de prendre parti pour le Roi contre le père de sa Femme, & le frère de sa Maitresse.

Mylady Nevill commença avec la Reine, par tous ces aveux. Elle lui fit l'histoire de tout ce qui s'étoit passé à la Cour de Londres depuis la révolution. Edouard n'avoit pas irrité seulement le Comte de Warwick. Soit que son penchant aux plaisirs de l'amour le portât sans distinction à tout ce qui étoit capable de flatter un goût si général; soit que le chagrin de ne pouvoir se livrer à son inclination pour Elisabeth Woodwille, lui fît chercher à se guérir de cette passion par la multitude de ses intrigues; il s'étoit fait des ennemis irréconciliables d'un grand nombre de Maris dont il avoit séduit les Femmes, & d'une infinité de familles où il avoit porté le desordre. La promesse même qu'il avoit faite au Comte de se priver de voir Elisabeth, n'étoit observée qu'en apparence. On savoit qu'il avoit fait secrettement le voyage de Northampton, où cette belle Veuve s'étoit

retirée;

ée; & le Comte, qui en étoit
ours passionnément amoureux
la voir répondre à ses senti-
s, soupçonnoit un Rival si dan-
ux d'être mieux avec elle qu'il
feignoit de l'être aux yeux du
lic. Ainsi, au ressentiment d'a-
été outragé dans la personne
a fille, il joignoit encore celui
e croire joué par de fausses ap-
nces; sans compter toutes les
es idées qui font une passion si
euse de la jalousie.
a vérité étoit que dans le choix
Amant, Elisabeth auroit pré-
le Comte. Elle avoit pour lui
sentimens qui s'étoient assez dé-
és dans le péril dont elle l'avoit
ré avec le secours de sa sœur;
a complaisance avec laquelle el-
ecevoit ses soins, devoit lui per-
ler qu'elle regrettoit de se voir
itée par des raisons qu'elle ne
voit vaincre. Mais il étoit ma-
Quelle apparence qu'une Veu-
de son âge allât lui sacrifier, non
ement son honneur, mais enco-
toutes les espérances de fortune
elle pouvoit fonder naturellement

ſur ſa jeuneſſe & ſur ſa beauté? Si elle ne ſe flattoit pas encore que le Roi penſât à l'élever ſur le Trône, peut-être lui avoit-elle déja connu aſſez de foibleſſe pour eſpérer de le mener bien loin, avec un peu d'art & de ménagement. L'inconſtance même qui lui faiſoit chercher continuellement de nouveaux plaiſirs jusques dans les familles bourgeoiſes de Londres, ne la refroidiſſoit pas pour les ſoins qu'il lui rendoit ſecrettement. Outre qu'il faiſoit valoir lui-même ſa légèreté, comme le deſeſpoir d'un cœur qui travaille à ſe ſoulager de ſes peines, elle en concluoit qu'un Prince, à qui l'amour faiſoit commettre tant d'indécences, pourroit bien oublier quelque jour la diſtance qu'il y avoit entre elle & lui, & paſſer ſur toutes ſortes de difficultés pour ſe ſatisfaire, lorſqu'elle l'auroit enflammé jusqu'à ſe rendre néceſſaire à ſon bonheur.

Ainſi ſe partageant entre ſon goût & ſon ambition, Elizabeth recevoit ſucceſſivement le Roi & le Comte; avec cette différence, qu'affectant de

ne

: voir dans le Comte qu'un Ami
ont l'eſtime lui étoit précieuſe, elle
ui ouvroit ſa maiſon ſans aucun
r de myſtère; au-lieu que n'aiant
ucun prétexte pour recevoir le Roi
vec la même liberté, elle étoit obli-
ée de ménager les momens, & de
onſentir même à le voir quelque-
ois dans des tems & dans des lieux
ui auroient rendu ſa complaiſance
uſpecte, ſi elle n'avoit toujours pris
oin d'y joindre des précautions qui
toient capables de mettre ſon hon-
eur à couvert.

Ce double commerce l'expoſa un
our à tout ce qu'elle en pouvoit
raindre de plus deſagréable; mais
on bonheur voulut enſuite, que ce
ui lui avoit cauſé une mortelle
rayeur, devint le plus ſolide fonde-
nent de ſes eſpérances. Le Roi
ouhaitant qu'elle fût moins éloignée
le Londres, & qu'elle eût quelque
rétexte pour ne pas demeurer ha-
ituellement dans la Province de
Northampton, où elle avoit ſa fa-
nille & ſon bien, lui ménagea ſe-
rettement un héritage, auquel on
rétend qu'elle n'avoit aucun droit,

mais qui lui fut laissé à titre de restitution par le Chevalier Sanders, qui se reconnut obligé en mourant de réparer par cette donation, des torts inconnus qu'il lui avoit faits dans le cours des Guerres civiles. Il y a beaucoup d'apparence qu'Edouard en avoit payé fort avantageusement la valeur aux Héritiers de Sanders. Mais affectant de louer une disposition si juste, il la revêtit de toutes les formalités qui pouvoient la rendre irrévocable. Elle consistoit dans une Terre voisine de la Capitale, dont Elizabeth ne manqua point de venir prendre possession. Le Roi s'y trouvoit un jour assez tard, lorsque le Comte de Warwick y arriva sans être attendu. Quoiqu'Elisabeth eut reçu ce Prince avec les mesures dont elle ne se relâchoit jamais, c'est-à-dire, dans la présence de sa mere & de quelques autres personnes dont le caractère écartoit les soupçons, l'air de familiarité & de secret avec lequel Edouard y étoit venu, les promesses par lesquelles il s'étoit engagé au Comte, & l'outrage récent qu'il

lui avoit fait à l'occaſion de
le, firent craindre à toute l'as-
ılée que cette rencontre ne pro-
t quelque ſcène éclatante. Le
ıte étoit dans l'uſage d'entrer
ment. S'il paroiſſoit impoſſible
ıi refuſer avec bienſéance des
ités dont on ne pouvoit ſe dis-
er ſous aucun prétexte, il étoit
ɔre plus difficile de propoſer au
de ſe retirer ſans être apperçu.
n ce dernier parti étant néan-
ıs le plus ſûr, Elizabeth fit en-
re elle-même à ce Prince, que
: éviter de ſe commettre avec
ıomme auſſi fièr que le Comte, il
: à propos qu'il daignât ſe déro-
par une porte ſecrette, & repren-
furtivement le chemin de Lon-
. Cette propoſition jetta Edouard
ı une agitation furieuſe. Après
r délibéré quelques momens, il
aignit de la néceſſité où il étoit,
r l'honneur d'Eliſabeth, de cé-
à un Sujet préſomptueux, qui
ɔloit le braver continuellement.
lonnant enſuite un autre tour à
ɔlaintes : Quelles ſont donc ſes
entions? dit-il à Eliſabeth. Il
eſt

eſt marié, & je ne le ſuis pas. Ce reſſentiment ne l'empêcha point de ſe retirer ; & le Comte de Warwick, qu'on avoit trouvé le moyen de retarder un moment, n'apperçut rien qui bleſſât ſes yeux.

Eliſabeth raiſonnant ſur les dernières expreſſions du Roi, y trouva plus que jamais dequoi nourrir ſes flatteuſes prétentions. Elle en devint beaucoup plus réſervée pour le Comte, quoique, dans la vue de ſe délivrer d'un obſtacle qu'il ſe voyoit oppoſer ſouvent, il eût pris occaſion de l'avanture de ſa fille, pour faire paſſer ſa femme & ſes enfans à Calais. C'étoit dans le même tems que Vauclerc arrivoit à Londres. Il étoit ſi diſpoſé par ſes noires agitations à recevoir tous les conſeils qui pouvoient ſervir à le venger, qu'il ne réſiſta point à ceux d'un ami ſi fidèle. Ils concertérent enſemble les moyens de commencer une ſi grande entrepriſe. Ne pouvant douter qu'ils ne fuſſent obſervés en Angleterre, ils conçurent que le principe du mouvement devoit être au dehors; & ce fut par leurs délibéra-

ions communes, que Mylady Ne-
ill fut chargée de paſſer en France
ɪour faire l'ouverture de leurs ſen-
imens à la Reine.

Outre les amis du Comte, & les
ècours qu'un homme ſi eſtimé dans
oute l'Angleterre pouvoit eſpérer
le ceux qui le regardoient comme
e Héros de leur Nation, il y avoit
lans l'Etat deux ſortes de Mécon-
ens, dont il ne ſe croyoit pas moins
ſſuré. Les uns, parens ou amis d'u-
ıe infinité de victimes qu'Edouard
voit ſacrifiées à l'établiſſement de
on autorité, & qui s'étoient ac-
outumés à le regarder comme un
Jſurpateur & un Tyran. Dans ce
ıombre étoient compris tous les
nciens partiſans de la Maiſon de
ancaſtre; gens obſervés de trop
rès & trop effrayés par la rigueur
vec laquelle on les avoit traités,
ɪour lever la tête au hazard; mais
oujours prêts à courir ardemment
u prémier ſigne qui ſeroit capable
le ranimer leur confiance. Les au-
res étoient ceux qui ſe plaignoient
u contraire de n'avoir pas vu leurs
ervices aſſez récompenſés par la
Mai-

Maiſon d'Yorck, & qui ſe repentoient d'avoir prodigué leurs biens & leur ſang pour en recueillir ſi peu de fruit. Edouard avoit cru ſa reconnoiſſance aſſez marquée à la Nation, par quelques bienfaits répandus entre les Grands. En créant quelques Ducs & quelques Comtes, il avoit négligé les Officiers ſubalternes, & tous les autres Ordres de l'Etat, qui l'avoient ſervi avec beaucoup de deſintéreſſement & de zèle. On avoit excuſé cette froideur, auſſi longtems qu'on l'avoit cru forcé d'employer ſes revenus aux beſoins d'un nouveau Règne; mais lorſqu'on l'avoit vu tourner toutes ſes dépenſes du côté du plaiſir, & prodiguer juſqu'à vingt mille écus, qui étoient alors une ſomme fort conſidérable, pour ſe procurer les faveurs d'une Bourgeoiſe de Londres, on s'étoit emporté aux plaintes & aux murmures.

Mais les inſtructions de Mylady Nevill ne ſe réduiſoient pas à offrir les ſervices de ſon frère à la Reine, & à lui expoſer ſur quelles eſpérances il vouloit entreprendre de lui de-

venir utile. Elle étoit chargée d'apprendre de la Reine sur quoi le Comte pouvoit compter du côté de la France, & des autres Etats dont elle pensoit sans doute à solliciter le secours. Il lui demandoit un Corps d'au moins quatre mille hommes, avec lesquels il souhaitoit qu'elle vînt descendre, non dans les Provinces du Nord, où la guerre ne pouvoit manquer de trainer en longueur, mais dans la partie Méridionale d'Angleterre, ou dans la Province de Kent. Il vouloit qu'au moment de sa descente le Prince son fils fût proclamé Roi, & que sans donner à Edouard le tems de se reconnoitre, elle avançât à grandes journées vers Londres; tandis qu'avec ses amis, & les Troupes qu'il pourroit recueillir, il iroit au-devant d'elle pour l'introduire aussi-tôt dans la Capitale. Ce dessein, qui parut d'abord téméraire à la Reine, prit pour elle une apparence bien différente, lorsque Mylady Nevill, qui s'étoit fait un plaisir de la surprendre, lui montra un engagement signé du Marquis de Montaigu frère du Com-

te,

te, & de Burchier Archevêque de Cantorbéry, l'un Général des Troupes d'Edouard, l'autre Primat d'Angleterre & Chef du Conſeil, par lequel ces deux Seigneurs épouſoient les intérêts de Henri de Lancaſtre, en ſe reprochant d'avoir abandonné leur devoir pour ſervir un Prince ingrat. Il parut clair tout d'un coup à la Reine, qu'elle avoit peu d'obſtacles à craindre avec les arbitres du pouvoir civil & militaire. Sa ſurpriſe augmenta encore, lorſqu'elle vit un troiſième engagement du Duc de Clarence, qui, tout frère qu'il étoit d'Edouard, paroiſſoit auſſi animé que les autres à ſa ruïne.

Elle ſavoit déja, par l'aveu de Mylady Nevill, que le Duc étoit ſon Amant, & qu'étant d'ailleurs attaché au Comte de Warwick par ſon mariage avec ſa fille, il étoit naturel qu'il prît quelque part au reſſentiment des Nevills. Elle comprenoit de même que le Marquis de Montaigu devoit être ſenſible à la diſgrace de ſon frère; & l'Archevêque, qui étoit leur proche parent, avoit

avoit pu s'affliger auſſi de voir oublier ſi tôt leurs ſervices. Mais quelque expérience qu'elle eût faite pendant toute ſa vie de l'inconſtance des Anglois, elle eut tant de peine à concevoir une révolution de ſentimens qui alloit juſqu'à faire violer à l'un les droits du ſang, à l'autre ſes engagemens d'honneur, & au Prélat la fidélité qu'il avoit jurée le prémier au feu Duc d'Yorck & à ſes Deſcendans, que s'en rapportant à peine au témoignage de ſes propres yeux, elle preſſa Mylady Nevill de lui faire mieux comprendre une ſi étrange altération.

La cauſe en étoit ſi ſimple, que ce fut un autre ſujet d'étonnement pour la Reine. Burchier avoit attendu de la reconnoiſſance d'Edouard ſes ſollicitations à la Cour de Rome, pour lui faire obtenir la dignité de Cardinal. Il n'avoit pas fait difficulté de l'avertir que cette faveur étoit différée trop longtems. Edouard s'étoit d'abord excuſé ſur le peu de conſidération où il ſe croyoit encore à Rome. Il avoit écrit au Pape Pie II. pour lui communiquer

muniquer son avénement à la Couronne, & ce Pontife l'en avoit félicité par un Bref; mais les termes en étoient tellement ménagés, que son approbation n'étant fondée que sur les preuves qu'Edouard lui avoit lui-même données de son droit, il paroissoit se réserver la liberté de se retracter dans d'autres conjonctures. Cette politique avoit d'autant plus choqué le Roi, qu'en aiant fait des plaintes fort vives, on y avoit paru insensible. Mais Burchier insistant sur ce que le Pape ne l'en avoit pas moins reconnu, & sur la bonne intelligence où il continuoit de vivre avec l'Angleterre, le Roi fatigué de ses instances lui avoit répondu plaisamment, que de deux vices favoris qu'il lui connoissoit, l'incontinence & l'ambition, il lui laissoit la liberté de rassasier si pleinement le prémier, qu'il en eût moins d'impatience pour satisfaire l'autre. L'Archevêque étoit fièr. Le ridicule qu'il avoit cru attaché à cette plaisanterie, lui avoit mis dans le cœur des mouvemens de haine, qu'il brûloit de faire éclater.

L'infidélité de Montaigu parois-

soit

ſoit plus facile à comprendre, & la Reine n'en auroit pas ſoupçonné d'autre cauſe que ſon amitié pour ſon frère, & le reſſentiment de l'affront qu'Edouard avoit fait à leur famille. Cependant il avoit paru, par la réſiſtance qu'il avoit apportée d'abord aux ſollicitations du Comte, que ces deux raiſons n'auroient pas ſuffi pour l'ébranler dans ſon devoir, s'il n'y avoit joint le chagrin de ſe voir enlever une riche héritière qu'il aimoit, & que le Roi qui commençoit à ſe défier des Nevills, fit épouſer au Lord Scales.

A l'égard du Duc de Clarence, Mylady Nevill ne put apporter d'autres raiſons que les liens étroits qu'il avoit avec elle & toute ſa famille; à moins que de compter pour quelque choſe la mortification qu'il avoit eſſuyée avant ſon mariage, par le refus qu'Edouard avoit fait de lui laiſſer épouſer la même héritière, qu'il avoit ôtée enſuite à Montaigu pour la donner à ſon Rival. La diviſion n'eſt pas rare entre les frères. Le Duc d'Exceſter en étoit un autre exemple, lui qui aiant

épouſé

épousé anciennement la sœur d'Edouard, n'en avoit pas eu moins de constance dans son attachement pour la Reine Marguerite, & vivoit même séparé de sa femme, qui n'avoit pas voulu quitter l'Angleterre pour le suivre. Mais l'événement fit connoitre que le Duc de Clarence nourrissoit secrettement des vues plus profondes, dont toutes les raisons qu'on lui supposoit n'étoient que le prétexte. Il étoit l'Héritier présomptif de la Couronne. Il voyoit son frère haï d'une partie des Grands & de ceux qui l'avoient le mieux servi. Sans faire éclater encore ses espérances, il se flattoit qu'en laissant échauffer la querelle, il seroit peut-être assez heureux pour en recueillir les fruits. S'il est étonnant qu'il n'eût pas fait cette confidence au Comte de Warwick & à sa sœur, c'est apparemment qu'il se croyoit sûr de les faire entrer tôt ou tard dans ses desseins, & que dans la nécessité où ils étoient d'employer le secours & le nom de la Maison de Lancastre, il ne vouloit pas les exposer tout d'un coup au remords

d'une

d'une double trahison ; à moins qu'on ne veuille supposer qu'elle étoit déja commune entre eux, & qu'ils agissoient de concert. Quoi qu'il en soit, autant qu'il étoit important pour la Reine de savoir quel fond elle avoit à faire sur les motifs de ceux qui s'offroient à la servir, autant deviendra-t-il agréable au Lecteur d'avoir connu les prémiers ressorts des grands événemens qui se préparent, & d'admirer combien les plus étranges révolutions sont quelquefois légères, & faciles à prévenir dans leur source.

Il resta si peu de défiance à Marguerite après cette explication, que s'ouvrant avec la même franchise, elle ne fit pas difficulté de confesser à Mylady Nevill, que ses propres desseins n'étoient encore fondés que sur de simples espérances. Elles étoient même diminuées, depuis son arrivée d'Ecosse, par mille contretems qui lui faisoient craindre plus d'obstacles qu'elle n'en avoit prévu à se procurer des secours qu'elle avoit cru presque infaillibles.

 Sans

Sans compter le refus qu'elle avoit déja essuyé du Duc de Bourgogne, & celui même du Duc de Calabre, qui ne lui avoit pas fait mieux espérer du Roi de Sicile son père, elle apprenoit à Paris qu'il ne lui restoit pas beaucoup plus de ressource du côté de la France & de celui du Duc de Bretagne, quoiqu'elle eût également compté sur ces deux Puissances. Louis XI aiant fomé le projet de rendre son autorité absolue dans toute l'étendue de ses Etats, pensoit à diminuer le pouvoir excessif des Grands. Les Ducs de Bourgogne & de Bretagne étoient les plus redoutables, autant par l'habitude qu'ils avoient formée de l'indépendance, que par la grandeur de leur Domaine, & la multitude de leurs Sujets. Les attaquer tous deux à la fois, étoit une entreprise qui surpassoit ses forces; mais il s'étoit flatté de les ruïner successivement, & le Duc de Bretagne fut le prémier contre lequel il résolut de tourner ses armes. Il en avoit un prétexte dans le refus qu'Arthus III avoit fait de prêter l'Homma-

ge au Roi Charles VII. Fran-
ſucceſſeur d'Arthus l'avoit
de même ; & le Roi, trop
ılors pour exiger une ſoumiſ-
e les Ducs de Bretagne con-
ıt depuis longtems, n'avoit
re l'exemple de Charles V,
r quelques démêlés de la mê-
ure, avoit fait confiſquer &
le Duché de Bretagne à la
nne, par Arrêt de la Cour
irs. Louis XI, réſolu d'entre-
e ce qui n'avoit pu être exé-
ɔar ſon prédéceſſeur, avoit
it filer quelques Troupes dans
ı; & Morvilliers ſon Chan-
ıvoit défendu de ſa part au
le Bretagne de s'attribuer le
le Souveraineté dans ſes Etats.
érité le Duc, qui s'étoit trou-
ɔris, avoit eu recours à la ru-
avoit demandé un délai de
ıois, pour conſulter ſes Sujets.
s'étant ſervi de ce tems pour
r en France parmi les Grands,
it formé contre Louis une
formidable, ſous le nom de
*du Bien Public.*

 Cette

Cette nouvelle commençoit à se répandre, lorsque la Reine étoit arrivée à Paris. En découvrant ses craintes à Mylady Nevill, elle ne lui promit pas moins de tout entreprendre pour obtenir l'assistance de Louis. Si elle n'en obtenoit pas un Corps de Troupes réglées, elle ne doutoit pas du moins qu'il ne lui accordât la permission qu'elle avoit déja eue, d'engager des Volontaires à son service. Le Sénéchal, qui fut appellé à la fin de cet entretien, offrit tout son crédit & toutes ses richesses. Enfin, ne demandant à la sœur du Comte de Warwick que le tems de se rendre à la Cour, Marguerite la pria d'attendre son retour, & de faire savoir à son frère la reconnoissance qu'elle lui avoit trouvée pour ses offres. Elle partit pour Chinon, où Louis étoit avec toute sa Cour. Ses demandes & la manière de les faire étoient méditées. Comme Mylady Nevill n'avoit pas exigé que les propositions de son frère fussent cachées au Roi, elle se promit que malgré tous les projets que ce Prince méditoit lui-même, il ne

laisseroit pas échapper une si belle
:asion de porter le trouble en An-
terre: L'alliance d'Edouard & du
ıc de Bourgogne avoit commen-
à lui donner de l'ombrage. Il
oit même que le Duc de Bre-
ne avoit cherché à se ménager
appui du côté des Anglois. Dans
principes de sa politique, la rui-
ou l'abaissement d'un Ennemi é-
t pour lui un accroissement de
ındeur & de puissance.
Des idées si flatteuses occupérent
réablement la Reine jusqu'à Chi-
ın. Mais avant qu'elle eût pu se
ésenter au Roi, Mylady Nevill, ar-
rée aussi-tôt qu'elle, lui fit deman-
:r avec tant d'impatience à lui par-
r, qu'elle rompit tout autre engage-
ıent pour la recevoir. Cette Dame
:noit non-seulement lui témoigner
ıe honte extrème, d'avoir été em-
loyee par son frère à des ouvertu-
:s dont les fruits s'évanouïssoient
›ut d'un coup; mais lui conseiller
elle-même de ne pas les hazarder
u Roi, si elle ne vouloit avoir la
onfusion de les voir desavouées. En
n mot, Vauclerc, dépêché par le
 Comte

Comte de Warwick, étoit arrivé à Paris presque au même instant que la Reine en sortoit, avec ordre d'imposer silence à Mylady Nevill, si elle ne l'avoit point encore rompu; ou de lui faire retracter toutes ses propositions, si elle les avoit faites à la Reine.

Une inconstance si extraordinaire aiant rempli cette Princesse de colère & d'indignation, la sœur du Comte, qui se crut intéressée à se justifier, dans un lieu où elle ne se croyoit pas à couvert de son ressentiment, lui raconta par quel nouveau caprice d'Edouard tous les projets des Seigneurs mécontens avoient été renversés. On n'a pas su s'il s'étoit défié de quelque trame secrette; mais se rendant aux avis de son Conseil qui le pressoit de se marier, & n'osant s'expliquer sur le seul mariage qu'il desiroit au fond du cœur, il avoit consenti à faire demander au Roi Louis XI la Princesse *Bonne* de Savoie, qui étoit élevée à la Cour de France auprès de la Reine Charlotte sa sœur. Il avoit proposé au Comte de War-

wick de se charger de cette négociation, & dans la résolution feinte ou sincère d'oublier Elisabeth Woodwille, il avoit dit au Comte cent choses obligeantes sur l'espérance qu'il avoit de racheter son amitié par ce sacrifice. C'étoit effectivement le droit le plus inviolable qu'il pût acquérir sur un homme si passionné. Le Comte avoit étouffé aussi-tôt sa haine, & faisant entrer ses complices dans les mêmes sentimens, il avoit accepté l'Ambassade de France sans autre sureté que la parole de son Maitre. Dès le même jour, le Roi avoit cessé de voir Elisabeth. Le regret d'avoir manqué le Trône la fit retourner à Northampton; & le Comte, qui avoit assez pénétré ses vues pour craindre qu'une ardeur empressée à la revoir n'eût l'air d'un triomphe qui pouvoit irriter son chagrin, feignit de ne pas remarquer qu'elle se fût éloignée de Londres. Mais aiant fait avertir aussi-tôt sa sœur, il se hâtoit de faire les préparatifs d'une Ambassade, dont le succès lui paroissoit

 moins

moins important pour le Roi que pour lui-même.

Marguerite avoit écouté ce récit avec une curiosité qui n'avoit pas diminué son indignation. Elle avoit partagé son attention entre la conduite du Comte de Warwick, & celle qu'elle devoit tenir avec sa sœur. Il étoit indigne d'un cœur tel que le sien, de tourner sa vengeance sur une femme : mais elle se souvint qu'elle étoit Reine ; & n'aiant point oublié les engagemens de ses deux frères, & ceux du Duc de Clarence & de l'Archevêque, qu'elle avoit vus entre ses mains, elle prit la résolution de se faire remettre toutes ces Pièces, dont elle pouvoit faire un terrible usage contre ses Ennemis. Elle les demanda à Mylady Nevill, du ton d'une Reine qui veut être obéie. Heureusement pour ses frères, elle avoit eu la prudence de les laisser à Vauclerc. Marguerite n'en croyant point ses protestations, usa peut-être avec trop de rigueur du droit qu'elle croyoit conserver encore sur une Sujette. Elle appella quelques Gentilshommes.

mes qui la ſuivoient, & leur ordonnant de lui apporter tout ce qu'ils trouveroient ſur une femme qu'elle nomma ſon Ennemie, elle ſe retira pour l'abandonner à leurs recherches indiſcrettes. Mylady Nevill fut traitée avec trop peu de reſpect par des gens qui croyoient ſe faire un mérite de leur zèle. Ils ne trouvérent ſur elle qu'une Lettre de ſon frère, qui ne contenoit rien d'aſſez important pour lui nuire; & le chagrin qu'ils eurent d'avoir ſervi ſi mal le reſſentiment de leur Reine augmenta leur dureté pour la ſœur du Comte.

N'aiant aucun eſpoir d'obtenir vengeance ou juſtice du Roi Louis XI, elle emporta ſa douleur à Paris, où elle réſolut d'attendre l'arrivée de ſon frère. Vauclerc, deſeſpéré de l'outrage qu'elle avoit reçu, lui offrit de la venger avec éclat; mais dans le deſſein qui amenoit le Comte de Warwick en France, elle ſe flatta que pour peu que le Roi ſentît de penchant à donner ſa belle-ſœur au Roi d'Angleterre, il traiteroit favorablement ſon Ambaſſadeur, & qu'elle trouveroit l'occaſion de ſuſciter quelque mortifica-

 tion

tion à la Reine. Les ſecrets qu'elle lui avoit confiés ne l'expoſoient à rien, lorſqu'ils n'étoient accompagnés d'aucunes preuves.

Marguerite avoit auſſi l'avantage de ne s'être engagée dans aucune ouverture, dont on pût abuſer pour rompre ſes projets. Mais n'aiant plus que ſon infortune à faire valoir, elle trouva de la part de Louis toutes les difficultés qu'elle avoit prévues. Dans le beſoin qu'il avoit de Troupes & d'argent, il lui refuſa juſqu'à la permiſſion qu'il lui avoit accordée dans d'autres tems, de lever elle-même des Volontaires; & lui repréſentant qu'une entrepriſe exécutée à demi diminueroit la confiance & l'ardeur de ſes partiſans, il la pria pour ſon propre intérêt de remettre ſes deſſeins à des conjonctures plus favorables. Elle n'avoit rien épargné néanmoins pour lui faire enviſager de l'utilité à la ſervir; & ce fut dans le chagrin de voir tourner ſi mal des vues qu'elle avoit formées avec tant de réfléxions & de ſoins, qu'elle eut recours à des artifices moins dignes d'elle, mais qui lui réuſſirent plus heureuſement.

Sans

Sans espérer que le Comte de Warwick pût rompre légèrement les nouveaux engagemens qu'il avoit pris avec Edouard, elle se persuada qu'il n'étoit pas impossible de faire renaitre la principale cause de leur division; & malgré toute la haine qu'elle portoit au Comte, elle fut forcée de reconnoitre que ce n'étoit que par lui qu'elle pouvoit relever sa fortune, comme il étoit évident qu'il avoit servi seul à l'abattre. Le nouvel outrage qu'elle avoit fait à sa sœur, joint à tant de coups sanglans qu'elle lui avoit portés sans relâche, ne lui permettant plus de le tenter par les voies ordinaires, elle crut pouvoir le mettre encore dans la nécessité de revenir à elle, en ruïnant pour jamais la confiance qui paroissoit renaitre entre Edouard & lui. Avant que d'en chercher d'autres moyens, la passion de ce Prince pour Elisabeth Woodwille lui en parut un qui pouvoit être employé. Si dans le tems qu'il faisoit passer le Comte en France, on pouvoit le rengager plus que jamais à voir sa Maitresse, & bâtir là-dessus

quelque avanture vraisemblable qui pût inspirer au Comte le moindre soupçon d'avoir été trompé, elle ne douta point que le ressentiment ne fît rompre toutes mesures à un homme si fièr, & que le desir de la vengeance ne devînt bientôt sa passion la plus violente. Mais quelle apparence de faire jouer les ressorts qui étoient nécessaires à Londres? La Fortune, nom vague auquel on est toujours forcé de recourir quand on ignore le nœud secret des événemens, favorisa la Reine au-delà de ses espérances.

Elle avoit auprès d'elle une femme extrèmement adroite qui se nommoit Madame Trott, liée d'assez près par le sang à Elisabeth Lucy qui avoit été longtems Maîtresse d'Edouard, & que le chagrin d'avoir été abandonnée par ce Prince faisoit vivre depuis quelque tems dans la retraite. Elisabeth Lucy étoit de Northampton, c'est-à-dire, du même lieu où Elisabeth Woodwille avoit sa famille & son bien. La Reine prit assez de confiance à une femme qu'elle avoit comblée de bienfaits,

r lui proposer de faire le
Angleterre, & de s'y ren-
: à la servir. Dans le tems
ıstruisoit de ses intentions,
le Sommerset, qui portoit
Duc depuis la mort de son
ivoit à Paris pour la re-
vec le zèle qui étoit héré-
son sang. Tant d'outrages
: essuyés de la fortune, &
ui restoient à craindre, ne
érent point de s'offrir aussi
entreprise dont il goûta le
vit des facilités que la Rei-
it. Le Chevalier Gray,
isabeth Woodwille étoit
voit été son intime ami; &
étoit question d'employer
il pouvoit feindre de re-
n Angleterre pour ménager
demander un asyle à Eliza-
ui faire même entendre que
opinion qu'il avoit de sa fa-
: le faisoit recourir à elle. Il
: de pénétrer bientôt dans
mes elle étoit avec le Roi,
der par ses conseils à tirer
uit qu'elle pourroit de l'as-
qu'elle avoit sur lui.

Tandis qu'il prenoit la route de Londres avec la Dame Trott, Marguerite, qui n'étoit pas capable de perdre un moment de vue son objet, rendit une visite au Roi de Sicile son père, qui s'étoit retiré à Aix en Provence, & reçut de lui une somme médiocre, le seul secours qu'il étoit en état de lui offrir. De là elle prit la route de Normandie, par le conseil du Sénéchal, qui lui avoit promis de rassembler non-seulement les cinq cens hommes qui l'avoient suivie l'année précédente en Ecosse, mais, avec eux, un grand nombre d'Anglois qui étoient passés dans cette Province à la suite des Lancastres & qui y avoient été attachés au Duc de Betfort. Louis, à qui elle demanda particulièrement cette permission, ne put lui refuser à titre de faveur, ce qu'il semble qu'elle auroit eu raison d'exiger comme un droit. Les Anglois qui se trouvoient établis en France n'y étant venus que pour y vivre sous la domination de leurs Rois, pouvoient sans doute retourner dans leur Patrie, lorsque les Provinces où

ls s'étoient fixés avoient changé de Maitres. Cependant, Morvilliers repréſenta au Roi que cette liberté ne devoit pas s'accorder ſans diſtinction. Un grand nombre de ces Etrangers penſérent bientôt à profiter d'une occaſion qui les alloit diſpenſer, ou de ſatisfaire aux dettes qu'ils avoient contractées dans le lieu de leur demeure, ou de remplir d'autres engagemens dont on n'iroit pas leur demander compte en Angleterre. Ainſi, la permiſſion que la Reine avoit obtenue fut reſtrainte à ceux qui ne ſeroient liés par aucun devoir civil. Mais cette reſtriction diminua l'ardeur qu'on avoit marquée d'abord à ſe ranger ſous ſes Enſeignes.

Le chagrin qu'elle en reſſentit la fit retourner à Paris, en laiſſant au Sénéchal le ſoin d'exécuter ce qu'il lui avoit repréſenté comme une reſſource, après tant de refus ou de foibles offres qui ne lui laiſſoient plus d'autre eſpérance. Cependant, ce n'étoit point ſans de nouvelles vues, qu'elle ſe déterminoit tout d'un coup à ſe rendre dans la Capitale.

pitale.

le Duc d...
enfin retombé sur ...
doit avec une impatience ...
dinaire, & n'osoit l'aller joindre
Normandie, parce qu'il étoit d...
importance extrème que les r...
qui l'amenoient en France n...
sent pas pénétrées. Ce Sei...
après avoir été exercé par
sortes de disgraces, étoit ...
Hollande, sans qu'on sac...
quel dessein, ni si ce fut
avant le retour de la Re...
il s'y étoit trouvé lorsque
de Charolois, méconten...
cilité de son père, qui
au Roi Louis par le T...
toutes les Villes situées
me, s'étoit retiré brus...
certe Province. Etan...
... il n'en av...

retirer. Dans quelques vues qu'il y fût allé, cet ordre lui cauſa aſſez de chagrin pour lui laiſſer un reſſentiment, qu'il trouva bientôt l'occaſion de ſatisfaire. En côtoyant la Flandre ſur un Navire marchand dans lequel il s'étoit embarqué à la Brille, il fut arrêté par un Vaiſſeau de guerre François, qui faiſoit voile vers la Hollande. Le Capitaine, qui étoit le Bâtard de Rubempré, n'avoit point d'autre vue que de prendre des informations ſur ſa route; mais aiant reconnu le Duc d'Excester, qu'il ſe ſouvint d'avoir vu à la Cour de France, il apprit de lui les ſujets de plainte qu'il emportoit contre le Comte de Charolois, & ce fut aſſez pour le porter à s'ouvrir ſur la commiſſion qui le menoit en Hollande. Louis XI, indigné contre le Comte qui lui avoit manqué pluſieurs fois de reſpect, n'avoit pas plutôt appris qu'il avoit abandonné la Cour de ſon père avec une ſuite peu nombreuſe, qu'il s'étoit propoſé de le faire enlever. Divers Hiſtoriens ont prétendu que dans le même tems, il penſoit d'un autre

tre côté à se saisir aussi du Duc de Bourgogne; mais il est certain que regardant l'enlèvement du Comte de Charolois comme une entreprise aisée, il en avoit chargé Rubempré par un ordre signé de sa main. Il lui avoit fait équiper à Dieppe un Vaisseau chargé de Soldats choisis, qui, sans savoir à quoi ils étoient destinés, avoient ordre de rendre une obéissance aveugle à leur Chef.

Rubempré ne prodiguoit pas mal à props sa confiance, en s'associant un aussi brave homme que le Duc d'Excester; mais il ne s'attendoit point à la proposition que le Duc lui fit à son tour. Comme il rapportoit tout aux intérêts de sa Reine, il trouva dans un Vaisseau si bien équipé, & conduit par un Chef d'une valeur connue, l'occasion qu'il cherchoit pour tenter une nouvelle desente en Angleterre. Telle étoit la persuasion de la Reine & de tous ceux qui étoient attachés à sa fortune. Ils ne demandoient jamais qu'un petit nombre d'hommes pour s'ouvrir une entrée dans leur Patrie, assez sûrs, par le pen-

penchant naturel aux Anglois, qu'il uffisoit d'y faire entendre le ſignal le la Sédition & de la Guerre, pour y compoſer tout d'un coup une Armée. Le Duc conjura donc Rubemoré d'entrer dans un projet qui lui ıſſuroit avec une gloire immortelle ous les avantages qu'il lui plairoit l'exiger de la reconnoiſſance de la Reine ; & lui promettant à cette condition de l'accompagner en Hol-ande, il le fit conſentir à tourner ſes voiles vers l'Angleterre auſſi-tôt qu'ils auroient remis le Comte de Charolois dans le prémier Port de France. Quoiqu'il y eût une imprudence extrème dans un engagement de cette nature, que le Bâtard formoit ſans la participation de ſon Maitre, il y en eut moins dans la compoſition qu'il fit avec le Duc pour la certitude de ſa récompenſe. Peut-être étoit-il pardonnable à un Avanturier, qui n'avoit rien à ſe promettre que de ſon courage, de ſaiſir une ouverture qu'il regardoit comme une faveur du Ciel, & de ſe laiſſer même enyvrer par les idées de gloire & de fortune dont ſon imagi-

imagination se remplit tout d'un coup. Mais ne se fiant point à des promesses douteuses, il apprit au Duc que la Reine étoit en France, & il lui proposa de se rendre auprès d'elle pour lui faire approuver leur résolution. Outre le dessein de s'assurer la récompense de ses services, il savoit que cette Princesse ne respiroit que l'occasion de repasser la Mer, & il ne doutoit pas que sa présence & celle de son fils ne contribuassent autant que son secours à ranimer leurs partisans. Ainsi, remerciant le Duc de l'offre qu'il lui faisoit de l'accompagner en Hollande, il le pressa au contraire de se rendre à Paris, & de concerter l'exécution de leur entreprise avec la Reine. Le rendez-vous qu'il lui donna fut le Port même de Dieppe, d'où il étoit parti ; & comptant sur le succès du voyage qu'il alloit achever, il ne lui demanda que le secret & quinze jours de délai.

Marguerite connoissoit l'esprit & la valeur du Bâtard de Rubempré. Mais au milieu de la joie qu'elle ressentit de trouver des Défenseurs, sa

ierté lui fit craindre qu'un arme-
nt si peu considérable, & sous la
iduite d'un Chef dont le caractè-
lui paroissoit mal répondre à la
ijesté Royale, ne rendît son entre-
se méprisable aux yeux des An-
is. La prémière de ces objections
it levée par l'espérance de faire
ibarquer dans le même tems une
rtie des Troupes que le Sénéchal
ntinuoit de lever en Normandie;
is c'étoit divulguer les promesses
Rubempré, & l'exposer à se voir
rêter par l'ordre du Roi. Cepen-
nt, comment rejetter des offres,
ii étoient les plus favorables qu'el-
eût reçues depuis longtems, & les
ules dont l'effet fût assez prompt
our satisfaire une partie de son im-
atience? Et si le Duc de Sommer-
t parvenoit heureusement à rallu-
ier la haine entre Edouard & le
Comte de Warwick, pouvoit-elle
'assurer trop tôt les prémiers se-
ours qui redeviendroient nécessaires
u Comte pour l'exécution de son
lernier projet? Elle se rendit enfin à
a proposition du Duc d'Excester,
nais en se réservant le pouvoir de
ré-

régler la forme de cette nouvelle Expédition ſur les circonſtances.

Cependant, le Comte de Warwick arriva à Paris avec une ſuite ſi nombreuſe & ſi brillante, qu'on n'avoit jamais vu d'exemple de cette magnificence dans un Ambaſſadeur Anglois. Il fit une Entrée ſomptueuſe, dont Mylady Nevill partagea la gloire. Elle affecta de ſe faire voir avec ſon frère dans un éclat extraordinaire, comme ſi ſon deſſein eût été d'humilier la Reine par la comparaiſon de tant de ſplendeur avec la ſituation de cette Princeſſe, qui ſe retranchoit au contraire tout ce qu'elle pouvoit dérober à la bienſéance de ſon rang, pour l'employer à de meilleurs uſages. Marguerite parut inſenſible à cette foible vengeance, & tandis que le Comte alloit preſſer ſa négociation à la Cour, elle recevoit des nouvelles de Sommerſet qui lui faiſoient prévoir qu'elle ſe verroit bientôt recherchée de ceux qui ſembloient la regarder avec mépris. Elle avoit employé quelques reſſorts ſecrets à la Cour, pour faire naitre des difficultés contre le

e ſuccès de la demande d'Edouard; nais ſuivant les avis qu'elle reçut le Londres, elle prit au contraire e parti d'appuyer indirectement 'Ambaſſade du Comte, & d'écar-ter tous les obſtacles qui pouvoient a faire trainer en longueur. On lui marquoit que le Roi, retombé dans oute ſa foibleſſe, ne quittoit plus in moment Eliſabeth Woodwille, & qu'on ne deſeſpéroit point que lans le tranſport d'une paſſion qui 'aveugloit, on ne pût lui faire pren-dre la réſolution de l'épouſer. C'é-oit plus que la Reine n'oſoit deman-der à la fortune. Elle jouïſſoit déja de tous les emportemens du Com-te de Warwick, qui n'apprendroit point qu'Edouard revoyoit ſa Mai-treſſe, ſans le dévouer à toute ſa haine. Que feroit-ce d'apprendre qu'il l'auroit épouſée? Et s'il pou-voit réuſſir dans cet intervalle à ob-tenir la ſœur de Louis pour ce Prin-ce, à quel excès de fureur ne ſe laiſſeroit-il pas emporter, en ſe trouvant chargé d'une Ambaſſade ridicule, qui n'aboutiroit qu'à le rendre la fable de tout l'Europe?

Cette

Cette eſpérance cauſa tant de joie à la Reine, que dans la vue de hâter le ſuccès du Comte, elle engagea le Sénéchal de Normandie à ſe rendre à la Cour, & à ſe prévaloir de la connoiſſance qu'il avoit de ſes affaires, pour faire paſſer Louis ſur un reſte de bienſéance qui paroiſſoit l'arrêter. Il n'avoit point encore ceſſé de la reconnoître pour Reine d'Angleterre, & le Prince ſon fils étoit traité en France comme l'hériter de cette Couronne. Outre que les droits d'Edouard ne lui ſembloient point encore bien affermis, il reſpectoit dans Marguerite, avec tant de qualités qui la rendoient digne de ſon rang, une de ſes plus proches parentes, & la fille d'un malheureux Roi que rien n'avoit été capable de détacher des intérêts de la France. Mais le Sénéchal lui repréſenta que depuis les Batailles de Tawnton & d'Exham, il y avoit ſi peu d'eſpérance que la fortune de Henri pût ſe relever, qu'il n'étoit plus tems de rien accorder à de ſi vaines conſidérations. Il lui parla des projets de la Reine comme

mme d'un dernier effort qu'elle
›yoit devoir à ſon honneur & à la
ſérable ſituation de ſon mari, mais
nt elle reconnoiſſoit elle-même
npuiſſance. Il prit même occa-
n du malheur qui venoit d'arriver
Bâtard de Rubempré, pour lui
re comprendre à quel excès d'a-
iſſement la Reine étoit réduite,
iſque le plus ſolide fondement
ſes entrepriſes avoit été le ſe-
urs qu'elle eſpéroit de cet Avan-
rier. On avoit appris nouvelle-
ent, qu'au-lieu d'enlever le Com-
de Charolois, Rubempré s'étoit
iſſé prendre par ce Prince; & que
r la connoiſſance qu'on avoit eue
ſon deſſein par l'ordre qu'on avoit
ouvé ſur lui, on inſtruiſoit ſon
rocès avec la dernière rigueur.
inſi la Reine, qui n'avoit plus de
ecours à attendre de lui, en tiroit
ne autre utilité, en le faiſant ſervir
perſuader au Roi, qu'une cauſe
toit bien deſeſpérée, lorsqu'elle é-
oit réduite à de tels Défenſeurs.

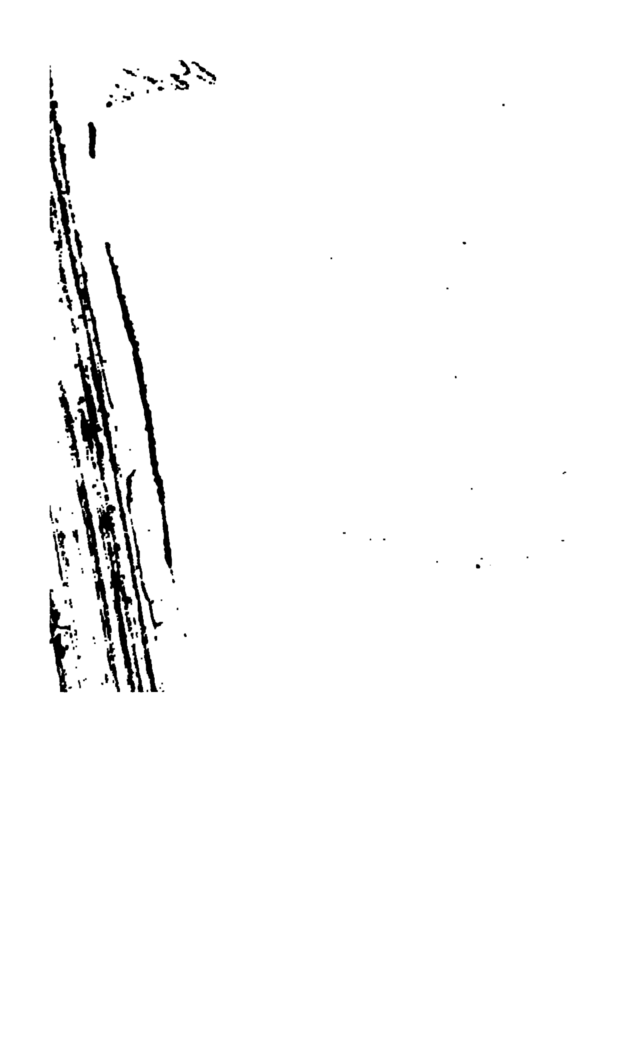
Ces raiſons l'emportérent effecti-
vement ſur toutes les difficultés qui
avoient retardé la négociation du

Comte. Louis promit sa belle-sœur. Une nouvelle si importante s'étant aussi-tôt répandue, Marguerite feignit d'en être mortellement troublée ; tandis que le Comte de Warwick, heureux & triomphant, prit soin de dépêcher aussi-tôt à Londres, pour communiquer le succès de son Ambassade à son Maitre. Mais dans le tems qu'il en attendoit des remercimens & des félicitations, il apprit qu'Edouard venoit d'épouser Elisabeth Woodwille. Quoique ce mariage eût été célébré en secret & qu'il en restât quelque incertitude au Public, la Reine qui n'en ignoroit aucune circonstance, ne manqua point de le faire communiquer au Comte, avant même qu'il en eût été informé par le zèle de ses amis. Sommerset avoit repassé la Mer, aussi-tôt qu'il avoit vu le Roi lié avec toutes les formalités qui rendent le nœud indissoluble ; & comme c'étoit son habileté qui avoit fait tomber ce Prince dans le piége, ce fut lui qui donna aussi à la Reine le plaisir d'en recueillir les prémiers fruits, par l'adresse avec

ıelle il fit porter cette nouvelle
Comte, dans le moment qu'il
lébroit déja ſon bonheur par un
and Feſtin.

*Fin de la ſeconde Partie.*











[illegible]





